This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

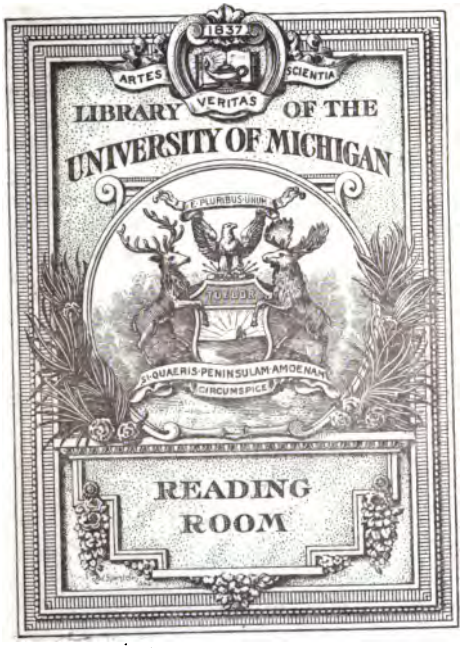
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DUPL


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
READING
ROOM

3. 6. 4. 3.

84
L 2 2

RÉFLEXIONS, SENTENCES

ET

MAXIMES MORALES

Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust, 338, r. S.-Honoré.

RÉFLEXIONS, SENTENCES
ET
MAXIMES MORALES
DE
LA ROCHEFOUCAULD

NOUVELLE ÉDITION

Conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint
les Annotations d'un contemporain sur chaque Maxime
les variantes des premières éditions
et des notes nouvelles

PAR G. DUPLESSIS

Avec une Préface

PAR C.-A. SAINTE-BEUVE
De l'Académie française.

MICHIGAN

A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

1853

748
L33m
1853

LA ROCHEFOUCAULD.

Monsieur Duplessis, que la mort a enlevé si inopinément et d'une manière si sensible pour sa famille et pour ses amis le 21 mai dernier (1), avait préparé cette Edition de La Rochefoucauld : c'est à lui qu'on en doit la distribution, l'ordre, les notes, toute l'économie en un mot; il n'y manquait plus que quelques pages qu'il devait mettre en tête : on vient me demander, à son défaut, de les écrire et de le suppléer.

On a tant écrit sur La Rochefoucauld, et j'ai moi-même autrefois traité ce sujet avec tant d'application et de prédilection, que je serais embarrassé aujourd'hui d'y revenir, si le propre de ces grands et féconds esprits n'était pas d'exciter per-

(1) Voir l'article nécrologique qui lui est consacré à la fin du présent volume, page 314.

pétuellement ceux qui les relisent et de renouveler les sources d'idées au voisinage des leurs.

La vie de La Rochefoucauld est difficile, et même, selon moi, impossible à traiter avec détail. Né en 1613, entré dans le monde à seize ans, toute sa première jeunesse se passe sous Louis XIII ; c'est là qu'il est chevaleresque et romanesque, c'est là qu'il est dévoué, c'est là que son ambition première et généreuse se déguise à elle-même en pur amour, en sacrifice pour la reine persécutée, et se prodigue en mille beaux actes imprudents que Richelieu sut rabattre sans les trop punir. Nous ne faisons qu'entrevoir ce premier La Rochefoucauld, nous ne le connaissons pas. La Fronde, où il nous apparaît et où il se dessine, ne l'offre plus déjà qu'intéressé ouvertement et gâté. Son amour pour madame de Longueville n'est plus un amour de jeunesse, c'est une intrigue de politique autant et plus qu'un intérêt de cœur. La conduite de La Rochefoucauld pendant la Fronde, on peut l'affirmer en général, n'a rien de beau. Toutefois, après qu'on s'est emparé de ses propres aveux à lui-même, après qu'on a écouté sur son compte des adversaires tels que Retz et qu'on a recueilli leurs paroles, il n'y a plus qu'à passer outre sans insister. Un célèbre écrivain de nos jours, qui s'est récemment déclaré le partisan et le chevalier de madame de Longueville,

M. Cousin, a intenté contre La Rochefoucauld un procès dont la seule idée me semble peu soutenable. Venir après deux siècles s'interposer entre une maîtresse aussi subtile et aussi coquette d'esprit, aussi versatile de cœur que la sœur des Condé et des Conti, et un amant aussi fin, aussi délié, aussi *roué* si l'on veut, que M. de La Rochefoucauld; prétendre sérieusement faire entre les deux la part exacte des raisons ou des torts; déclarer que tout le mal est uniquement d'un côté, et que de l'autre sont toutes les excuses; poser en ces termes la question et s'imaginer de bonne foi qu'on l'a résolue, c'est montrer par cela même qu'on porte en ces matières la ferveur d'un néophyte, qu'on est un casuiste de Sorbonne ou de Cour d'amour peut-être, mais un moraliste très peu: Un Du Guet qui aurait été, par impossible, le confesseur ou le directeur des deux amants, un Talleyrand qui se serait vu, durant des années, leur ami intime, — l'un et l'autre, Talleyrand et Du Guet, mettant en commun leur expérience et les confidences reçues, seraient, j'imagine, fort en peine de prononcer. Laissons donc cette querelle interminable et toujours pendante entre madame de Longueville et M. de La Rochefoucauld. Celui-ci eut des torts, cela nous suffit; il en eut en amour et en politique; il manqua cette partie importante de sa vie, et, quand même la Fronde

aurait obtenu quelque succès et aurait amené quelque résultat, il n'aurait encore donné de lui que l'idée d'un personnage brillant, mais équivoque et secondaire, dont la pensée, les vues et la capacité ne se seraient point dégagées aux yeux de tous.

Le mérite et la supériorité de M. de La Rochefoucauld sont ailleurs. Vaincu, évincé des premiers et des seconds objets de son ambition, rejeté dans son fauteuil par l'âge, par la goutte, par l'attrait de la douceur sociale et de la vie privée, il trouve à raisonner sur le passé, à en tirer des leçons ou plutôt des remarques, des maximes, qui s'appliquent aux autres comme à lui. Il se plaît à ce jeu, il se met à rédiger chaque pensée avec soin, et tout aussitôt avec talent : une sorte de grandeur de vue se mêle insensiblement sous sa plume à ce qui ne semblait d'abord que l'amusement de quelques après-dînées. Un peu de gageure s'y glisse encore ; il y a un système qu'il soutient agréablement et sur lequel on lui fait la guerre autour de lui. Il tient bon, il se pique de le retrouver partout, même dans les cas les plus déguisés. Le philosophe, l'homme du monde, l'homme qui joue aux maximes, se confondent en lui. Dans l'exquis et excellent petit livre qu'il laissa échapper en 1665, et auquel est à jamais attaché son nom, il faut tenir compte de ces per-

sonnages divers, et, selon moi, n'en point presser trop uniquement aucun.

A y voir un système, le livre de La Rochefoucauld ne saurait être vrai que moyennant bien des explications et des traductions de langage qui en modifieraient les termes. Sans doute il est vrai que l'homme agit toujours en vue ou en vertu d'un principe qui est en lui et qui le pousse à chercher sa satisfaction, son intérêt et son bonheur. Mais ce bonheur et cet intérêt, où le place-t-il ? La nature a réparti aux hommes des dons singuliers, des facultés diverses, dont le mouvement se prononce avant même que la réflexion soit venue (1). C'est une des beautés et l'un des charmes de la jeunesse et du génie que de se produire et d'éclater avant tout raisonnement, et de s'élancer vers

(1) Saint Paul, parlant le langage de la Grâce, a dit, pour marquer cette diversité des conditions et des vocations : « Chacun tient de Dieu son don propre, l'un d'une façon, l'autre d'une autre. » (*Première Epître aux Corinthiens*, chap. 7, verset 7.) — Et dans son langage tout naturel, Homère, introduisant Ulysse déguisé sous le toit d'Eumée, lui fait dire : « J'aimais de tout temps les vaisseaux garnis de rames ; j'aimais les combats, les javelots acérés et les flèches, tout ce qui paraît triste et terrible à beaucoup d'autres. Tout cela me charmait, c'était ce qu'un Dieu m'avait mis dans le cœur : car chaque homme prend diversement plaisir à des œuvres diverses. » (*Odyssée*, XIV, 228.) — Ce que Virgile a traduit moins gravement par ces mots : *Trahit sua quemque voluptas.*

son objet par une impulsion première irrésistible. Il est de grandes âmes en naissant, qui, sorties de belles et bonnes races longuement formées à la vertu, et qui, puisant dans cet héritage de famille une ingénuité généreuse, se portent tout d'abord vers le bien de leurs semblables avec tendresse, avec effusion et sacrifice. Ce sacrifice même leur est doux ; cette manière d'être, qui mène souvent à bien des renoncements et des dangers, leur est chère : c'est là leur idéal d'honneur et de bonheur, elles n'en veulent point d'autre. Appellerez-vous amour-propre ce mobile qui les pousse ? C'est, il faut en convenir, un amour-propre très particulier et qui ne ressemble pas à ce qu'on entend communément sous ce nom.

Je sais bien que Fontenelle a dit : « Les mouvements les plus naturels et les plus ordinaires sont ceux qui se font le moins sentir : cela est vrai jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes. » La Rochefoucauld, de même, a dit avec plus de grandeur : « L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par sa fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la

fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil. »

Un des hommes qui ont le mieux connu les hommes et qui ont su le mieux démêler leur fibre secrète pour les gouverner, Napoléon, a fait un jour de La Rochefoucauld un vif et effrayant commentaire. C'était au bivouac de l'île de Lobau, dans l'intervalle de la bataille d'Essling à celle de Wagram. On préparait le second passage du Danube; Napoléon voit passer le général Mathieu Dumas, qui cherchait le maréchal Berthier : il l'arrête, le questionne sur plusieurs points de détail; puis, tout d'un coup, changeant de sujet et se ressouvenant que Mathieu Dumas avait été des constitutionnels en 89 et dans l'Assemblée législative : « Général Dumas, vous étiez de ces enthousiastes (j'adoucis le mot) qui croyaient à la liberté? — Oui, Sire, répondit Mathieu Dumas, j'étais et suis encore de ceux-là. — Et vous avez travaillé à la Révolution comme les autres, par ambition? — Non, Sire, et j'aurais bien mal calculé, car je suis précisément au même point où j'étais en 1790. — Vous ne vous êtes pas bien rendu compte de vos motifs, vous ne pouvez pas être différent des autres; l'intérêt personnel est toujours là. Tenez, voyez Masséna : il a acquis assez de gloire et d'honneur, il n'est pas content; il veut être prince comme Murat et Bernadotte; il se fera tuer demain pour être prince. C'est le mobile des Fran-

çais : la nation est essentiellement ambitieuse et conquérante » (1).

Certes, il ne se peut concevoir de dissection plus vive, plus pénétrante dans le sens de La Rochefoucauld, ni venant d'une main plus ferme et plus souveraine. Et pourtant quelque chose résiste à l'explication toute nue, telle qu'elle s'impose ici. Masséna, dans son héroïque défense d'Essling, obéissait moins au désir d'être prince qu'au noble orgueil de rester lui-même, l'homme de Gênes, l'opiniâtre et l'invincible, celui qui était fait pour justifier et surpasser encore la confiance que son Empereur mettait en lui. Tant que l'homme n'a pas, de son propre mouvement, dépouillé et disséqué sa fibre secrète à laquelle il obéit sans le savoir, ne la lui démontrez pas, ne la lui nommez pas : car il y a dans cette ignorance même une autre fibre plus délicate, si je puis dire, un nerf plus sensible, qui est précieux à ménager et qu'on ne coupe pas impunément. L'héroïsme militaire, d'ailleurs, vient surtout du sang et de la nature : ces cœurs de lion s'embrasent à l'approche du danger ; ils ne se possèdent plus, ils se sentent dans leur élément. L'Ajax de l'Iliade, portant, pendant l'absence d'Achille, le poids de l'armée

(1) *Souvenirs du lieutenant général comte Mathieu Dumas* (1839), tom. III, p. 363.

troyenne, ou Ney dans le feu de la mêlée à Friedland, laissez-les faire ! Et vous, Fontenelle, ou monsieur de La Rochefoucauld, en ce moment, n'approchez pas !

N'approchez pas davantage de Milton aveugle au moment où, dans un hymne éthéré, célébrant la création ou plutôt la source incréée de la lumière, il la revoit en idée à travers sa nuit funèbre et laisse échapper une larme. De même n'approchez pas d'Archimède au moment où il oublie tout hormis son problème, et où il va se laisser arracher la vie plutôt que de se détourner de la poursuite de l'unique vérité à laquelle il s'attache et qui fait sa joie. N'approchez jamais de saint Vincent de Paul ravissant dans les bras de la charité l'enfant que sa mère abandonne, ou prenant pour lui la chaîne et la rame de l'esclave ; ne le tirez point par son manteau, comme pour lui dire : « Je t'y prends à faire ton bonheur du salut d'autrui, au prix de ta gêne et de ton propre sacrifice, ô égoïste sublime ! » —Que dis-je ? ne m'approchez pas moi-même, lorsque, considérant d'un humble désir ce petit tableau hollandais, ce paysage de Winants, cette cabane de bûcheron à l'entrée d'un bois,

Pauperis et tugurî congestum cespite culmen,

une émotion dont je ne sais pas bien la cause me

gagne et me tient là devant à rêver de paix, de silence, de condition innocente et obscure. Dans tous ces cas si divers, sans doute l'être humain cherche invariablement sa consolation, sa joie secrète et son bonheur ; mais ne venez point parler d'amour-propre, d'intérêt et d'orgueil, là où le ressort en est si richement revêtu, si naturellement recouvert, et si transformé, qu'il ne peut plus être défini que le principe intime d'action et d'attrait propre à chaque être.

L'inconvénient du système de La Rochefoucauld est de donner pour tous les ordres d'action une explication uniforme et jusqu'à un certain point abstraite, quand la nature, au contraire, a multiplié les instincts, les goûts, les talents divers, et qu'elle a coloré en mille sens cette poursuite entrecroisée de tous, cette course impétueuse et savante de chacun vers l'objet de son désir. Pourquoi traduire partout en un calcul sec et ne présenter qu'après dépouillement et analyse ce qui est souvent le fruit vivant, et non cueilli encore, de l'organisation humaine, variée à l'infini et portant ses rameaux jusque vers les cieux ?

J'ai dit le défaut qui doit être reconnu tel de ceux qui se paient le moins de chimères, et qui sont de la philosophie pratique de Montaigne et de La Fontaine, si voisine d'ailleurs de celle de La Rochefoucauld. Ce dernier, comme Machia-

vel, autre philosophe profond et plein de réalité, a trop donné à son observation si pénétrante et si durable la marque particulière des temps où il a vécu et qu'il a traversés. Mais, sous cette forme où il la présente, à l'usage d'une société élégante et d'une civilisation consommée, que de vérités sur les passions, sur l'amour, sur les femmes, sur les différents âges, sur la mort! Que de choses dites d'une manière unique et définitive qu'on ne peut qu'à jamais répéter! Les grandes choses, et qui sont simples à la fois, ont été dites de bonne heure : les anciens moralistes et poètes ont dessiné et saisi la nature humaine dans ses principaux et larges traits; il semble qu'ils n'aient laissé aux modernes que la découverte des détails et la grâce des raffinements. La Rochefoucauld échappe à cette loi presque inévitable, et, dans ces matières délicates et subtiles, lui qui n'avait pas lu les Anciens et qui les ignorait, n'obéissant qu'aux lumières directes de son esprit et à l'excellence de son goût, il a, aux endroits où il est bon, retrouvé, soit dans l'expression, soit dans l'idée même, une sorte de grandeur.

Indépendamment de ses *Maximes*, on a de lui des *Réflexions diverses*, qui y tiennent de près, mais qui portent moins sur le fond des sentiments que sur la manière d'être en société. On a dit très justement qu'on les pourrait aussi bien intitu-

ler : *Essai sur l'art de plaire en société* (1). Si M. de La Rochefoucauld avait voulu former un jeune homme à qui il se serait intéressé, le jeune duc de Longueville, à son entrée dans le monde, par exemple, il aurait pu lui faire lire ces pages pleines de conseils et de recommandations adroites, fondées sur la connaissance parfaite des esprits. Tous les contemporains sont d'accord là-dessus, M. de La Rochefoucauld était un des hommes qui causaient le mieux ; et il causait d'autant mieux qu'il n'avait rien de l'orateur. Les grands orateurs ont un torrent qu'ils portent aisément dans la conversation ; il est bien d'y faire par instants sentir l'éloquence, mais elle ne doit pas trop dominer. Autrement, on ne cause plus ; il y a un homme plus ou moins éloquent qui parle, qui est devant la cheminée comme à la tribune, et tous font cercle et écoutent. Le monde est plein de ces grands ou de ces demi-orateurs dépaysés. Telle n'était point autrefois la conversation de l'honnête homme dans la vie privée, selon M. de La Rochefoucauld, qui passe pour en avoir été le vrai modèle. Il accordait beaucoup plus aux au-

(1) Je ne discute point la question de savoir si ces *Réflexions diverses* sont certainement de La Rochefoucauld ; il me suffit qu'elles lui soient attribuées, qu'elles soient dignes de lui, et qu'elles expriment le meilleur goût et tout l'esprit de son monde.

tres ; il insinuait ses observations sans les imposer ; il ne fermait la bouche à personne ; il n'arrachait point la parole comme on le fait si souvent ; il savait que « l'intérêt est l'âme de l'amour-propre », même en conversation ; que, si chacun ne pense qu'à soi et à ce qu'il va dire, il paralyse les autres ; que la meilleure manière de les ranimer et de les tirer de l'assoupissement ou de l'ennui, c'est de s'intéresser à eux et de toucher à propos les fibres qui leur sont chères. « Il est nécessaire, recommande-t-il, d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre, et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance. »

Il ne ressemblait en rien à cet illustre savant que tout Paris connaît, et qui, lorsqu'il vient y passer quelques mois, a tellement soif de parler (non de causer) qu'il s'arrange de manière à être difficilement interrompu. Cet illustre savant, qui fait ses phrases très longues, a imaginé de ne reprendre haleine qu'au milieu et jamais à la fin de sa période. Comme on le respecte beaucoup, on attend qu'il ait fini pour glisser un mot ; mais il a

trouvé l'art de ne jamais finir; car, ayant respiré en toute hâte au milieu d'une parenthèse, il repart et court de plus belle, si bien que la parole lui reste toujours, que sa phrase commencée dans un salon se continue dans un autre; que dis-je? elle irait ainsi de Paris jusqu'à Berlin; et, comme il est grand voyageur, il y a telle de ses phrases, en vérité, qui a pu faire avec lui le tour du monde. M. de La Rochefoucauld avait sa veine en causant et parlait volontiers de suite (1), mais il laissait les intervalles, et semblait aplanir l'accès à ce que chacun avait à dire.

Il avait pour principe « d'éviter surtout de parler de soi, et de se donner pour exemple ». Il savait que « rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos ». Il ne ressemblait point à ceux qui, en vieillissant, se posent avec vous en Socrates (je sais un savant encore, et aussi un poète, qui sont comme cela), vrais Socrates en effet, en ce sens qu'avant que vous ayez ouvert la bouche, ils vous ont déjà prêté de légères sottises qu'ils réfutent, se donnant sans cesse le beau rôle, que, par politesse, on finit souvent par leur laisser.

Il n'avait rien de celui qui professe. Avoir été

(1) Voir sa Conversation avec le chevalier de Méré, à la fin de ce volume, page 299.

professeur est un des accidents les plus ordinaires de ce temps-ci, nous l'avons presque tous été; tâchons seulement que le métier et le *tic* ne nous en restent pas. J'ai connu un homme qui était né professeur, il fut quelque temps avant de le devenir; un jour enfin, il eut une chaire, et put s'y installer dans toute son importance. Quelqu'un qui l'avait écouté pendant tout un semestre, et qui était plus attentif à l'homme qu'à ce qu'il débitait, fit de lui le Portrait suivant, pris sur nature :

« *Pancirole* professe, il est heureux; sa joue s'enfle plus qu'à l'ordinaire; sa poitrine s'arrondit, la couleur noir-cerise de sa joue est plus foncée et plus dense; il jouit. Il se pose, il commence sa phrase, il s'arrête. Nul ne l'interrompt. Il se renverse sur sa chaise, il tourne la cuiller dans le verre d'eau sucrée et le prend dix fois par quarts d'heure, avec lenteur, aisance, dégustation. Il pose alors ses principes, il établit ses divisions; il considère, il tranche, il doute même quelquefois, tant il se sent à l'aise et sûr de lui-même. Au moment le plus grave du premier empire assyrien ou de l'ère de Nabonassar, il grasseye tout d'un coup en prononçant certains mots que tout à l'heure il prononçait bien. Il met d'une certaine manière sa langue entre ses dents et s'écoute. *Pancirole* est au comble; il professe, il est heureux. »

Bien des gens, après avoir trouvé ce bonheur

en chaire, continuent de se donner ce plaisir en conversation. M. de La Rochefoucauld n'eût jamais fait ainsi. Incapable de parler en public, rougissant, en quelque sorte, d'usurper seul l'attention, il avait le contraire du front d'airain, une pudeur qui sied à l'honnête homme assis à l'ombre, et qui dispose de près chacun à recevoir de sa bouche les fruits mûris, les conseils mitigés de son expérience.

Je veux faire une malice, qui n'est pas bien cruelle, à l'un de ses grands et outrés adversaires. M. de La Rochefoucauld, parlant ou écrivant des choses de la vie, se souvenant des choses du cœur et de ce monde des femmes qu'il connaissait si bien, n'aurait jamais fait comme Ménage éloquent ou comme le philosophe amoureux ; il ne se serait point écrié tout d'abord avec emphase : « *Nous sommes parvenu à découvrir toute une littérature féminine, aux trois quarts inconnue,* qui ne nous semble pas indigne d'avoir une place à côté de la littérature virile en possession de l'admiration universelle. » Sans compter qu'il n'est pas honnête de prétendre avoir découvert ce que beaucoup d'autres savaient et disaient déjà, cela n'est pas de bon goût d'emboucher ainsi la trompette à tout moment et de proclamer sa propre gloire en si tendre sujet. Pourquoi la trompette toujours, là où il suffirait d'un air de hautbois?

M. de La Rochefoucauld, parlant de celle qu'il

avait aimée, n'aurait pas commencé par décrire « ses cheveux d'un blond cendré *de la dernière finesse*, descendant en boucles abondantes, ornant l'ovale gracieux du visage, et *inondant d'admirables épaules, très découvertes*, selon la mode du temps. » Et après cette description toute physique et caressante, et qui sent l'auteur du *Lys dans la Vallée*, il n'eût point déclaré tout aussitôt, en reprenant le ton du professeur d'esthétique qui se retourne vers la jeunesse pour lui faire la leçon : « *Voilà le fond d'une vraie beauté !* » M. de La Rochefoucauld n'a point de ces gestes de démonstration dans le style; il sait qu'on doit en être sobre partout, et qu'ils sont particulièrement déplacés en un tel sujet.

Parlant d'une beauté qui, dans l'habitude de la vie, avait « un certain air d'indolence et de nonchalance aristocratique, qu'on aurait pris quelquefois pour de l'ennui, quelquefois pour du dédain », M. de La Rochefoucauld n'aurait jamais ajouté, en se dessinant, et en se caressant le menton : « *Je n'ai connu cet air-là qu'à une seule personne en France...* » Comme si celui qui écrit cela avait connu vraiment toute la fleur des beautés de la France. Mieux on a connu et goûté ces choses, moins on le proclame.

C'est le même écrivain qui dira de Mme de Sévigné qu'elle est « une incomparable *épistolière* »,

appliquant à ce charmant et libre esprit un mot de métier, qui ne convient qu'à Balzac, *épistolier* de profession en effet, et qui en avait patente. C'est le même qui, parlant de Mme de La Fayette et de sa liaison avec M. de La Rochefoucauld, sur laquelle, dans ses lettres à Ménage, elle se taisait volontiers, dira : « C'était là, probablement, la partie délicate et réservée sur laquelle *la belle dame* ne consultait guère ses savants amis. » C'est lui qui, parlant de ce monde délicat des Longueville et des La Vallière, de leurs fragilités et de leur repentir, s'écriera tumultueusement : « *Ah! sans doute,* il eût mieux valu lutter contre son cœur, et, à force de courage et de vigilance, se sauver de toute faiblesse. *Nous mettons un genou en terre* devant celles qui n'ont jamais failli ; mais quand à Mlle de La Vallière ou à Mme de Longueville on ose comparer Mme de Maintenon, avec les calculs sans fin de sa prudence mondaine et les scrupules tardifs d'une piété qui vient toujours à l'appui de sa fortune, *nous protestons de toute la puissance de notre âme*. Nous sommes *hautement* pour la sœur Louise de la Miséricorde et pour la pénitente de M. de Singlin et de M. Marcel. *Nous préférons mille fois l'opprobre* dont elles essaient en vain de se couvrir à la vaine considération, etc. » Ce monde poli eût été un peu étonné, le premier jour, de toutes ces protestations, de ces génuflexions, et

de tout ce bruit en son honneur. Dans l'habitude de la vie, il fuyait le fracas du sentiment.

Il y a des critiques de bon sens (non de bon goût cette fois) qui disent et répètent à pleine bouche que c'est là le style du pur XVIIe siècle ; c'en est le simulacre peut-être à distance, mais non la vraie et naïve ressemblance, qui ne se sépare jamais de la convenance même. Il est possible que les mots soient tous de la langue du XVIIe siècle, mais les mouvements n'en sont point. Le style de M. Cousin, dans ces matières aimables, est plein de mauvais gestes.

« Il ne faut jamais, dit La Rochefoucauld, rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et *ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.* »

Le défaut, précisément, de M. Cousin est l'exagération, et le propre de cette belle époque est la mesure.

Au moment où M. Cousin s'écria pour la première fois qu'il venait de découvrir la littérature des femmes au XVIIe siècle (15 janvier 1844), un critique qui ne pensait alors qu'à se rendre compte à lui-même de son impression particulière écrivit la note suivante :

« L'article de M. Cousin sur les femmes du

XVIIe siècle a eu grand succès : c'est plein de talent d'expression, de vivacité et de traits ; pourtant c'est choquant pour qui a du goût (mais si peu en ont); il traite ces femmes comme il ferait les élèves dans un concours de philosophie ; il les régente, il les range : Toi d'abord, toi ensuite ! Jaqueline par-ci, la Palatine par-là ! Il les classe, il les clique, il les claque. Puis, passant en un instant de l'extrême familiarité à la solennité, il leur déclare comme faveur suprême qu'il les admet. Tout cet appareil manque de délicatesse. Quand on parle des femmes, il me semble que ce n'est point là la véritable question à se faire, et qu'il serait mieux de se demander tout bas, non pas si on daignera les accueillir, mais si elles vous auraient accueilli. »

Quand M. Cousin aime une femme, il faut que l'univers en soit informé, il a le tumulte de l'admiration. Il aime Mme de Longueville *ex cathedra*. — Oui, doublement *en chaire* (*chair*), a dit un plaisant en songeant à la description surabondante de certains attraits. Sans plaisanter, il y a bien des restes de pédagogie dans tout cela.

Si nous étions à l'hôtel Rambouillet, je poserais cette question : « Le livre de M. Cousin est-il de quelqu'un qui a connu les femmes, et qui les a aimées ? »

M. Cousin a traité si sévèrement M. de La Rochefoucauld, il a été envers lui d'une partialité

si exagérée et si plaisante, qu'il a donné le droit à ceux qui goûtent ce parfait honnête homme de la vie privée, ce modèle de l'homme comme il faut dans la société, de s'informer des qualités délicates de l'adversaire. La Rochefoucauld termine son chapitre de la Conversation en disant : « Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant, dans la conversation. » Cela n'est pas seulement vrai de ce qu'on dit en causant, mais de ce qu'on écrit sur ces choses du monde et de la société. Ce sont ces tons, ces airs et ces manières qui me choquent souvent chez M. Cousin à travers sa verve et tout son talent, et qui me font douter qu'il ait réellement pénétré par l'esprit autant que par l'enthousiasme et par l'érudition dans cet ancien monde. Cela dit, je m'empresse de reconnaître que son *à peu près*, comme tant d'autres *à peu près* qu'il a poursuivis dans sa vie, est très éloquent.

Quand on y réfléchit, il est d'ailleurs tout naturel que, de même que M. de Lamartine n'aime pas La Fontaine, M. Cousin n'aime ni La Rochefoucauld, ni Hamilton (car il se prononce également et avec plus de vivacité encore contre ce dernier). Nos deux célèbres contemporains, par ces oppositions manifestes, ne font que déclarer leur propre nature, proclamer ce qui leur manque,

et deviner dans le passé ceux qui les auraient finement pénétrés et raillés avec sourire, ou simplement critiqués par leur exemple. Ils s'affichent eux-mêmes par cette antipathie, devenue une théorie et presque une chevalerie chez M. Cousin, restée un instinct et une ingénuité première chez M. de Lamartine, et ils se jugent encore plus qu'ils ne jugent l'adversaire.

La Rochefoucauld, comme La Fontaine, triomphera. Plus on avance dans la vie, dans la connaissance de la société, et plus on lui donne raison. Notez que ces grands psychologistes, qui font fi de lui quant au système, ne sont à aucun degré moralistes. Ils ont leur homme intérieur qu'ils croient connaître et qu'ils préconisent, et ils ne voient pas les hommes comme ils sont. A chaque expérience qui se fait devant eux dans la vie, ils ferment les yeux et continuent leur démonstration après comme devant. Leur spiritualisme, tel même qu'ils le définissent et le circonscrivent, outrepasse déjà la nature humaine et en donne une idée plus spécieuse que vraie, et à bien des égards décevante. Ils ne veulent, disent-ils, qu'élever l'homme; mais ils ne l'avertissent pas. *Sursum corda !* s'écrient les plus comédiens d'entre eux d'un air d'inspirés et en parodiant le sacerdoce, et ils n'ont pas la sagesse d'ajouter : Regardez autour de vous et à vos pieds. Les chrétiens ne sont pas ainsi : en

même temps qu'ils élèvent l'homme par l'idée de sa céleste origine, ils lui révèlent sa corruption et sa chute, et, dans la pratique, ils se retrouvent d'accord, moyennant ce double aspect, avec les observateurs les plus rigoureux. Les Bourdaloue, les Massillon, se rencontrent avec La Rochefoucauld dans la description du mal et dans la science consommée des motifs. Fénelon lui-même, Fénelon vieillissant, en sait autant que La Rochefoucauld et ne s'exprime pas autrement : « Vous avez raison de dire et de croire, écrivait-il à un ami un an avant sa mort, que je demande peu de presque tous les hommes ; je tâche de leur rendre beaucoup et de n'en attendre rien. Je me trouve fort bien de ce marché ; à cette condition, je les défie de me tromper. Il n'y a qu'un très petit nombre de vrais amis sur qui je compte, non par intérêt, mais par pure estime ; non pour vouloir tirer aucun parti d'eux, mais pour leur faire justice en ne me défiant point de leur cœur. Je voudrais obliger tout le genre humain, et surtout les honnêtes gens ; mais il n'y a presque personne à qui je voulusse avoir obligation. Est-ce par hauteur et par fierté que je pense ainsi ? Rien ne serait plus sot et plus déplacé ; mais j'ai appris à connaître les hommes en vieillissant, et je crois que le meilleur est de se passer d'eux sans faire l'entendu... Cette

rareté de bonnes gens est la honte du genre humain. » Ce témoignage de Fénelon me semble le meilleur commentaire de La Rochefoucauld.

SAINTE-BEUVE.

1er septembre 1853.

DEUX EXPLICATIONS SONT ICI NÉCESSAIRES :

Le chiffre placé à la suite de chaque Réflexion indique dans laquelle des cinq éditions publiées par l'auteur elle a été imprimée pour la première fois. Pour indiquer qu'une Réflexion a paru dès la première édition, mais que l'auteur l'a ensuite modifiée, on a ajouté au numéro de l'édition un astérisque : — 1*.

Les annotations d'un contemporain sur chacune des Réflexions, imprimées au bas du texte, se trouvent manuscrites sur un exemplaire des *Maximes* possédé par M. de Cayrol. M. Aimé Martin, au moment où il terminait l'impression de son édition de *La Rochefoucauld* (Paris, Lefèvre, 1822, in-8°), ayant eu communication de ces notes, en détacha trente-huit des plus considérables qu'il fit imprimer en 16 pages, tirées à petit nombre (50, dont 23 sur grand papier), destinées à être jointes à 50 exemplaires de son édition, avec ce titre hasardé : *Observations inédites de Madame de La Fayette sur les* MAXIMES.

M. Duplessis, sans adopter l'attribution à madame de La Fayette de notes où il est fait allusion à quelques circonstances un peu postérieures à l'époque où elle mourut, avait considéré l'ensemble de ce travail comme digne d'être publié. Nous avons la confiance que son jugement sera confirmé.

PORTRAIT

DU DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD

FAIT PAR LUI-MÊME

IMPRIMÉ EN 1658.

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni; le front élevé et d'une raisonnable grandeur; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serois fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois; tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avois un peu trop de menton: je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré ou en ovale: lequel des deux, il

me seroit fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête.

J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait : car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurois pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avois point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connois pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connois. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger ; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paroître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après

m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire : car à quoi bon façonner là dessus? Tant blaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte : car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée ; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connoisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et si j'étois sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrois m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture, en général ; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit ; et des réflexions que l'on fait

il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile.

Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute; mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur; et lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable.

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme, que mes amis ne me sauroient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connoissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on sauroit désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées: on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger si l'on m'avoit offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'auroit faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir feroit si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrois ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrois ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne

fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal: car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde. Mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerois pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux; je souffre patiemment leur mauvaise humeur: seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes; et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes; on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous; et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai re-

noncé aux fleurettes; et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter.

J'approuve extrêmement les belles passions; elles marquent la grandeur de l'âme; et quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je crois qu'on ne les sauroit condamner avec justice. Moi qui connois tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connoissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

RÉFLEXIONS

OU

SENTENCES ET MAXIMES MORALES

AVEC LES ANNOTATIONS D'UN CONTEMPORAIN.

PRÉFACE

DE LA CINQUIEME ÉDITION[1] [1678].

Le Libraire au Lecteur.

Cette cinquième édition des Réflexions morales *est augmentée de plus de cent nouvelles Maximes, et plus exacte que les quatre premières* (2). *L'approbation que le public leur a donnée est au dessus de ce que je puis dire en leur faveur ; et si elles sont telles que je les crois,*

(1) Cette préface, très différente de celle de la première édition, est la même que celle des seconde, troisième et quatrième éditions, à quelques modifications près. Complétement rassuré sur la fortune de son livre, l'auteur ne crut pas nécessaire d'y joindre de nouveau ni une longue préface, ni l'apologie, sous forme de *discours*, qui précédoit l'édition de 1665. C'est à cette *apologie* qu'il fait allusion ici. L'accueil qu'avoit reçu son ouvrage lui avoit fait connoître l'opinion du public, et le dispensoit ainsi de toutes les précautions dont il avoit cru devoir entourer la première émission de ses idées et de son système.

(2) Il y avoit ici, dans les préfaces de la 2e et de la 3e édition : « Vous pouvez en faire tel jugement que vous voudrez : je ne me mettrai point en peine de vous prévenir en leur faveur. » Cette phrase un peu cavalière a été retranchée fort à propos, à mon avis, de la préface des 4e et 5e éditions.

*comme j'ai sujet d'en être persuadé, on ne pourrait leur faire plus de tort que de s'imaginer qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenterai de vous avertir de deux choses : l'une, que par le mot d'*Intérêt *on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire ; et l'autre (qui est comme le fondement de toutes ces* Réflexions), *que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché ; et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre infini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.*

Pour ce qui est de l'ordre de ces Réflexions, *on n'aura pas de peine à juger que, comme elles sont toutes sur des matières différentes, il étoit difficile d'y en observer ; et bien qu'il y en ait plusieurs sur un même sujet, on n'a pas cru les devoir toujours mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur ; mais on les trouvera dans la table.*

REFLEXIONS

MORALES.

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés. 4.

I.

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts que la fortune ou notre industrie savent arranger, et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes. 4.

---

1. Vrai et commun. — La vertu est un nom. Si par vertu vous concevez quelque chose d'épuré, vous n'en trouverez presque point; si par la vertu vous concevez quelque chose d'approchant du parfait, vous trouverez que cet arrangement de fortune et d'industrie pourra approcher du parfait.

II.

L'amour propre est le plus grand de tous les flatteurs. 1.

III.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues. 1.

IV.

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde. 1.

V.

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie. 1.

---

2. Il n'est l'amour-propre que parce qu'il est le plus grand flatteur, et il n'est le plus grand flatteur que parce qu'il est l'amour-propre. — C'est la même chose.

3. Qui ne pourront se découvrir, parce qu'il empêche lui-même qu'on ne le découvre. — Répétition en plusieurs endroits.

4. Parce que le plus habile homme du monde n'est pas né habile comme est né l'amour-propre. — Même sens.

5. Commun. Nous ne sommes pas maîtres de nos passions. — Nos passions viennent de notre tempérament, dont nous ne sommes pas maîtres.

VI.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles. 1.

VII.

Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie. 1*.

VIII.

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles, et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point. 1*.

IX.

Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et

---

6. Vrai et commun.
7. Voyez nos 57, 58. — On peut ajouter : sont les effets de pures bagatelles, de l'amour et des femmes, par exemple.
8. Vrai et commun. — On sait que les passions sont éloquentes.
9. Beau et vrai.

qu'on s'en doit défier, lors même qu'elles paroissent les plus raisonnables. 1.

X.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre. 1.

XI.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice; on est souvent ferme par foiblesse et audacieux par timidité. 1*.

XII.

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paroissent toujours au travers de ces voiles. 1*.

XIII.

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions. 2.

---

10. Faux dans le général.
11. Vrai et beau.
13. Parce que les goûts semblent attachés à la personne, et par conséquent sont particuliers. Les opinions, au contraire, sont générales.

XIV.

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures; ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien, et à se venger du mal, leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre. 1*.

XV.

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples. 1.

XVI.

Cette clémence dont on fait une vertu se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble. 1*.

XVII.

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur. 1*.

XVIII.

La modération est une crainte de tomber dans

---

15. Ils se masquent comme les autres hommes.
16. La source en est dans le seul tempérament.
17. Et qui ont été agitées pour devenir heureuses.
18. Au lieu de s'enivrer de leur bonheur, ils s'enivrent de leur modération.

l'envie et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit; et enfin la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paroître plus grands que leur fortune. 1*.

XIX.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. 1.

XX.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur. 1*.

XXI.

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager. De sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux. 1*.

---

19. Parce qu'il ne faut pas beaucoup de force pour regarder un tableau; l'impression qu'il peut faire est toujours passagère et étrangère.

20. Une partie de leur agitation, parce qu'il y a de la foiblesse et de la fausse bravoure à tout renfermer dans le cœur; il faut être un peu agité au dehors.

21. Cela dépend assez souvent du hasard de la situation dans laquelle on est. Un lâche a ses bons moments comme un brave ses mauvais.

XXII.

La philosophie triomphe aisément des maux assés et des maux à venir, mais les maux pré-ents triomphent d'elle. 1*.

XXIII.

Peu de gens connoissent la mort; on ne la ouffre pas ordinairement par résolution, mais ar stupidité et par coutume; et la plupart des ommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher le mourir. 1*.

XXIV.

Lorsque les grands hommes se laissent abattre ar la longueur de leurs infortunes, ils font voir u'ils ne les soutenoient que par la force de leur mbition, et non par celle de leur âme, et qu'à ne grande vanité près, les héros sont faits comme es autres hommes. 1*.

XXV.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la onne fortune que la mauvaise. 1*.

---

22. Assez souvent, mais non pas absolument; on eut dire qu'ils lui donnent une fameuse entorse.
23. Galimatias. — Comment connoître une chose ue l'on ne peut voir que dans les autres?
24. La raison est que tout s'use, jusqu'à la gran-eur d'âme.
25. Bien.

XXVI.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarde fixement. 1.

XXVII.

On fait souvent vanité des passions même le plus criminelles; mais l'envie est une passion ti- mide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer. 1*

XXVIII.

La jalousie est en quelque manière juste et rai sonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver u bien qui nous appartient ou que nous croyon nous appartenir, au lieu que l'envie est une fu reur qui ne peut souffrir le bien des autres. 1.

XXIX.

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tan de persécution et de haine que nos bonnes qua- lités. 1.

XXX.

Nous avons plus de force que de volonté; e c'est souvent pour nous excuser à nous-mêm

---

27. A cause qu'il y a de la bassesse.
28. Vrai.
29. Bon pour les gens qui sont élevés : car po le commun il n'y a que le mal qu'il peut faire q lui attire persécution.
30. Cela n'arrive guère; au contraire, nous avo souvent plus de volonté que de force.

que nous nous imaginons que les choses sont impossibles. 2.

XXXI.

Si nous n'avions point de défauts nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. 1.

XXXII.

La jalousie se nourrit dans les doutes, et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude. 1*.

XXXIII.

L'orgueil se dédommage toujours, et ne perd rien lors même qu'il renonce à la vanité. 1.

XXXIV.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres. 1.

XXXV.

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour. 1.

---

31. Vrai, et se rapporte à l'amour-propre.
32. Vrai et bon.
33. Vrai; témoin les dévots.
34. Cela n'est pas toujours vrai. — Se rapporte à 35.
35. Faux, parce qu'il y a des gens qui n'ont pas d'autre naturel que celui de l'orgueil.

XLV.

Le caprice de notre humeur est encore plus bi zarre que celui de la fortune. 1.

XLVI.

L'attachement ou l'indifférence que les philo sophes avoient pour la vie n'étoit qu'un goût d leur amour-propre, dont on ne doit non plus dis puter que du goût de la langue ou du choix de couleurs. 1*.

XLVII.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nou vient de la fortune. 2.

XLVIII.

La félicité est dans le goût, et non pas dans le choses; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on es heureux, et non par avoir ce que les autres trou vent aimable. 1.

XLIX.

On n'est jamais si heureux ni si malheuren qu'on s'imagine. 1.

L.

Ceux qui croient avoir du mérite se font u

45. Je n'en sais rien.
46. Vrai et juste.
47. Vrai et juste.
48. Vrai, comme ci-dessus.
49. Quelquefois on l'est plus.
50. Premier début des Gascons.

honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune. 1.

LI.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre. 1*.

LII.

Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales. 1.

LIII.

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les héros. 1*.

LIV.

Le mépris des richesses étoit dans les philosophes un désir caché de venger leur mérite de l'in-

---

51. Cette raison n'est pas convaincante, parce que l'amour-propre y trouve encore son compte. On se persuade que l'on est toujours plus sage que la dernière fois.

52. Et qui prouve la Providence. Le crocheteur a son bon endroit pour la vie, et le ministre d'état son mauvais.

53. Vrai. — Revient à 58.

54. Peut-être aussi étoit-ce raison, ou nature pure.

justice de la fortune par le mépris des même biens dont elle les privoit; c'étoit un secret pou se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'é toit un chemin détourné pour aller à la considé ration qu'ils ne pouvoient avoir par les richesses.

LV.

La haine pour les favoris n'est autre chose qu l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas pos séder se console et s'adoucit par le mépris qu l'on témoigne de ceux qui la possèdent, et nou leur refusons nos hommages, ne pouvant pa leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LVI.

Pour s'établir dans le monde on fait tout c que l'on peut pour y paroître établi.

LVII.

Quoi que les hommes se flattent de leurs gran des actions, elles ne sont pas souvent les effet d'un grand dessein, mais des effets du hasard.

LVIII.

Il semble que nos actions aient des étoiles hea

---

55. Jeu de mots.

56. Vrai; témoin les partisans qui, pour entre dans une ferme, offrent hardiment beaucoup d'a gent, qu'ils n'ont qu'en emprunt.

57. Vrai et commun.

58. Les actions sont comme les hommes pour l étoiles. — Revient à 53.

reuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne. 1*.

LIX.

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice. 1.

LX.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise. 1*.

LXI.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune. 2.

LXII.

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres. 1*.

LXIII.

L'aversion du mensonge est souvent une im-

59. Suite de la réflexion précédente.
60. La fortune comme l'amour, et même l'amour de Dieu : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*
61. Revient à 55, 56 et 58.
62. Vrai et commun.
63. Vrai.

perceptible ambition de rendre nos témoignage considérables, et d'attirer à nos paroles un respec de religion. 1.

LXIV.

La vérité ne fait pas tant de bien dans le mond que ses apparences y font du mal. 1.

LXV.

Il n'y a point d'éloge qu'on ne donne à la prudence; cependant elle ne saurait nous assurer d moindre événement. 1*.

LXVI.

Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre; notre avidité le trouble souvent en nous faisant courir à tant de choses à la fois, que pour désire trop les moins importantes, on manque les plu considérables. 1*.

LXVII.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sen est à l'esprit. 2.

---

64. Vrai. — C'est l'ordinaire de toutes les appa rences de vertu.

65. Parce que l'homme est borné, et par cons quent sa puissance.

66. Vrai, mais difficile à exécuter, parce qu'i homme intéressé croit que tous ses intérêts so grands et les met dans le même rang.

67. Plus justement : la bonne grâce est au cor ce que la délicatesse est à l'esprit.

LXVIII.

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que dans l'âme c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie; et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères. 1.

LXIX.

S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes. 1*.

LXX.

Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas. 1.

LXXI.

Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. 5.

LXXII.

Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. 1.

---

68. Vrai et beau.
69. Vrai; mais il ne demeure guère caché.
70. Vrai.
71. Faux, parce qu'il y en a beaucoup qui voudroient renouer.
72. Bon pour l'amour violent et jaloux, et qui,

LXXIII.

On peut trouver des femmes qui n'ont jama eu de galanterie ; mais il est rare d'en trouver qu n'en aient jamais eu qu'une. 1.

LXXIV.

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies. 1.

LXXV.

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsis ter sans un mouvement continuel ; et il cesse d vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. 1.

LXXVI.

Il est du véritable amour comme de l'apparitio des esprits : tout le monde en parle, mais peu d gens en ont vu. 1.

LXXVII.

L'amour prête son nom à un nombre infini d commerces qu'on lui attribue, et où il n'a no

---

selon beaucoup de gens, est le véritable amour. — Je ne comprends pas cela.

73. Il s'en trouve beaucoup.

74. Mais il y a des copies si excellentes qu'on l prend pour l'original.

75. Rien n'est si drôle que ce mouvement de l' mour.

76. Chacun a un véritable amour à sa manière

77. L'amour ne prête pas son nom, mais on lui prend.

plus de part que le Doge à ce qui se fait à Venise. 1.

LXXVIII.

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice. 1*.

LXXIX.

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même. 1.

LXXX.

Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme, et facile de connoître celles de l'esprit. 1.

LXXXI.

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous ; et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-mêmes ; c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et parfaite. 5.

LXXXII.

La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un

---

78. Bon pour les mauvais cœurs.
79. Et comme il y a peu de gens qui se défient d'eux-mêmes, il y a peu de gens qui prennent le parti du silence.
80. Cela vient encore du fond du naturel changeant.
81. Vrai et juste.
82. Se rapporte à l'amour et à la 85e.

désir de rendre notre condition meilleure, u
lassitude de la guerre, et une crainte de quelq
mauvais événement. 1*.

LXXXIII.

Ce que les hommes ont nommé amitié n'
qu'une société, qu'un ménagement réciproq
d'intérêt, et qu'un échange de bons offices;
n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre
propose toujours quelque chose à gagner. 1*.

LXXXIV.

Il est plus honteux de se défier de ses amis q
d'en être trompé. 2.

LXXXV.

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gen
plus puissants que nous; et néanmoins c'est l'int
rêt seul qui produit notre amitié. Nous ne no
donnons pas à eux pour le bien que nous leur vo
lons faire, mais pour celui que nous en voulon
recevoir. 1.

LXXXVI.

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

---

84. Vrai et beau, parce qu'en se défiant de
amis on leur fait injure ainsi qu'à soi-même, et l
qu'on est trompé, toute l'injure retombe sur le t
peur.

85. Vrai; — et se rapporte à la reconnoissan
à l'amitié, et par conséquent à 264, 224, 223,
298.

86. Faux. — Rien ne peut justifier une méch
chose.

LXXXVII.

Les hommes ne vivroient pas long-temps en société, s'ils n'étoient les dupes les uns des autres. 5.

LXXXVIII.

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux ; et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous. 2*.

LXXXIX.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement. 2.

XC.

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités. 5.

XCI.

La plus grande ambition n'en a pas la moindre

---

87. Vrai. — Il faut que les uns soient les agents et les autres les patients. C'est une espèce de balance qui doit élever les uns et abaisser les autres.

88. Vrai et commun.

89. Parce qu'il semble que le jugement compose pour ainsi dire toute notre personne ; au contraire, la mémoire paroît étrangère à la personne.

90. C'est selon les personnes avec lesquelles on est en commerce, parce que le commerce de la vie ne roule que sur des défauts.

91. Cela s'entend d'un habile homme, car il y a

apparence lorsqu'elle se rencontre dans une im possibilité absolue d'arriver où elle aspire. 2.

XCII.

Détromper un homme préoccupé de son méri est lui rendre un aussi mauvais office que cel que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croya que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le po étaient à lui. 1*.

XCIII.

Les vieillards aiment à donner de bons précep tes, pour se consoler de n'être plus en état de don ner de mauvais exemples. 1.

XCIV.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceu qui ne les savent pas soutenir. 2.

XCV.

La marque d'un mérite extraordinaire, est d voir que ceux qui l'envient le plus, sont contrain de le louer. 2.

---

bien des sots qui ne savent pas couvrir leurs de seins.

92. Circonlocution pour dire qu'un homme p occupé de son mérite est un fou.

93. C'est bien la moindre chose.

95. Malgré eux et sans dissimulation. — C n'arrive guère.

XCVI.

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien. 5.

XCVII.

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étoient deux choses différentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit; cette lumière pénètre le fond des choses, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement. 1*.

XCVIII.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit. 1.

XCIX.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates. 1*.

---

96. Cela s'entend de ceux qui font du bien de mauvaise grâce.

97. On sait bien que c'est une même chose; mais, par rapport aux effets, ce sont deux choses : le jugement est la force de l'esprit, et l'esprit est la délicatesse du jugement.

98. C'est une mode : car il y a autant de mal à l'un qu'à l'autre.

99. Vrai et juste.

C.

La galanterie de l'esprit est de dire des chos flatteuses d'une manière agréable. 1*.

CI.

Il arrive souvent que des choses se présente plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourr faire avec beaucoup d'art. 1*.

CII.

L'esprit est toujours la dupe du cœur. 1.

CIII.

Tous ceux qui connoissent leur esprit ne con noissent pas leur cœur. 1.

CIV.

Les hommes et les affaires ont leur point perspective. Il y en a qu'il faut voir de près po en bien juger; et d'autres dont on ne juge jam si bien que quand on en est éloigné. 1*.

CV.

Celui-là n'est pas raisonnable à qui le has fait trouver la raison, mais celui qui la conn qui la discerne et qui la goûte. 1.

---

100. Vrai.
101. Vrai et commun.
102. Excellent.
104. Vrai et beau.
105. Vrai.

CVI.

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail, et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites. 1.

CVII.

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais. 2.

CVIII.

L'esprit ne sauroit jouer long-temps le personnage du cœur. 2.

CIX.

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance. 2.

CX.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils. 1.

---

106. Ce n'est pas le détail qui arrête nos connoissances, c'est le manque d'application.
107. Ce n'est pas une coquetterie, c'est une ambition.
108. Vrai et juste. — Revient à 103.
109. Et par la froideur du sang. — Vrai.
110. Parce qu'ils ne coûtent rien. — Vrai, excepté au Palais, où l'on paie tout.

CXI.

Plus on aime une maîtresse, et plus on est pr de la haïr. 2.

CXII.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieilli sant, comme ceux du visage. 2.

CXIII.

Il y a de bons mariages; mais il n'y en a poi de délicieux. 2.

CXIV.

On ne se peut consoler d'être trompé par s ennemis, et trahi par ses amis; et l'on est souve satisfait de l'être par soi-même. 1.

CXV.

Il est aussi facile de se tromper soi-même sa

---

111. Faux, en général, à moins qu'on n'entend une maîtresse trop facile.

112. Vrai, et vrai aussi quant à l'exception, par qu'il y a de belles vieillesses d'esprit.

113. Je ne sais s'il n'y en a point de délicieu mais je sais qu'il peut y en avoir.

114. La raison en est qu'on ne croit pas tromper.

115. La comparaison n'est pas juste, parce q est quelquefois très facile de tromper les autres s qu'ils s'en aperçoivent.

s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent. 1.

CXVI.

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens, et à le rendre garant de sa conduite. Et celui qui conseille paie la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire. 1*.

CXVII.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges que l'on nous tend; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres. 1*.

CXVIII.

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés. 1.

---

116. On est sincère dans cet endroit comme dans tout autre; cela dépend toujours du fond de probité et d'amour-propre.
117. Vrai et commun.
118. Vrai et très vrai. — On est toujours la dupe de ses bonnes intentions.

CXIX.

Nous sommes si accoutumés à nous déguise aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous mêmes. 1*.

CXX.

L'on fait plus souvent des trahisons par foiblesse que par un dessein formé de trahir. 1.

CXXI.

On fait souvent du bien pour pouvoir impuné ment faire du mal. 1.

CXXII.

Si nous résistons à nos passions, c'est plus pa leur foiblesse que par notre force. 2.

CXXIII.

On n'auroit guère de plaisir si on ne se flatto jamais. 2.

---

119. Il me semble qu'on commence par se dégui ser à soi-même, et qu'ensuite on se déguise pl aisément aux autres.

120. Vrai.

121. Vrai. — Maxime répandue dans Tite-Li et dans Salluste.

122. Beau, excellent.

123. Il y a même beaucoup de gens qui n'ont p d'autre plaisir.

CXXIV.

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand intérêt. 1.

CXXV.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre. 1.

CXXVI.

Les finesses et les trahisons ne viennent que de manque d'habileté. 1*.

CXXVII.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres. 1*.

CXXVIII.

La trop grande subtilité est une fausse délicatesse, et la véritable délicatesse est une solide subtilité. 1*.

---

124. Vrai et rebattu; revient à la 72e.
125. Vrai. — Il faut ajouter que c'est la marque d'un mauvais cœur.
126. Vrai et beau.
127. Vrai, et revient à 125.
128. Vrai, beau et très juste.

CXXIX.

Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'é pas trompé par un habile homme. 1.

CXXX.

La foiblesse est le seul défaut que l'on ne sa roit corriger. 2.

CXXXI.

Le moindre défaut des femmes qui se so abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l mour. 2.

CXXXII.

Il est plus aisé d'être sage pour les autres q de l'être pour soi-même. 1.

CXXXIII.

Les seules bonnes copies sont celles qui no font voir le ridicule des méchants originaux. 1

CXXXIV.

On n'est jamais si ridicule par les qualités q l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir. 1

---

129. Bon, solide.
130. On ne sauroit corriger la foiblesse, mais peut acquérir de la force.
131. Galimathias.
132. Parce qu'on n'y met rien du sien.
133. Bon.
134. Bon.

CXXXV.

On est quelquefois aussi différent de soi-même ue des autres. 1.

CXXXVI.

Il y a des gens qui n'auroient jamais été amoueux s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'aiour. 2.

CXXXVII.

On parle peu quand la vanité ne fait pas arler. 1*.

CXXXVIII.

On aime mieux dire du mal de soi-même que e n'en point parler. 1.

CXXXIX.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu gens qui paroissent raisonnables et agréables ns la conversation, c'est qu'il n'y a presque rsonne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire 'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les

---

135. Vrai. — On court des hasards avec soi-mêcomme avec les autres, à cause des changents.
136. Il n'y en a guère.
137. Vrai et beau.
138. Bon pour les sots.
139. Vrai et très beau.

plus habiles et les plus complaisants se content de montrer seulement une mine attentive, même temps que l'on voit dans leurs yeux et d leur esprit un égarement pour ce qu'on leur d et une précipitation pour retourner à ce qu veulent dire ; au lieu de considérer que c'est mauvais moyen de plaire aux autres ou de l persuader que de chercher si fort à se plair soi-même, et que bien écouter et bien répond est une des plus grandes perfections qu'on pui avoir dans la conversation. 1.

CXL.

Un homme d'esprit seroit souvent bien embar rassé sans la compagnie des sots. 1.

CXLI.

Nous nous vantons souvent de ne nous poi ennuyer; et nous sommes si glorieux que nous n voulons pas nous trouver de mauvaise compa gnie. 1*.

CXLII.

Comme c'est le caractère des grands esprits

---

140. Parce que les sots sont le relief de l'hom d'esprit.

141. C'est selon les gens : il y a des caractè qui s'ennuient de profession, et d'autres qui ne s' nuient jamais.

142. Vrai et commun, parce que les gens d' prit ont pensé auparavant de parler, et qu'en p

faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler, et de ne rien dire. 1.

CXLIII.

C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par l'estime de leur mérite; et nous voulons nous attirer des louanges lorsqu'il semble que nous leur en donnons. 1.

CXLIV.

On n'aime point à louer, et on ne loue jamais personne sans interêt. La louange est une flatterie habile, cachée et délicate, qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit. L'un la prend comme une récompense de son mérite; l'autre la donne pour faire remarquer son équité et son discernement. 1.

CXLV.

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées, qui font voir, par contre-coup, en ceux

---

lant ils ont retranché tout ce qui est inutile. La réflexion circoncit ordinairement tout ce qui n'est pas du sujet. Au contraire, les petits esprits, n'ayant pas réfléchi sur ce qu'ils avancent, s'abandonnent à tout ce qui naît de leur mauvais génie, et ainsi s'embarrassent dans un galimathias très ennuyeux.

143. Vrai et rebattu.

144. Vrai.

145. Vrai. — Le même sens de la 198e.

que nous louons, des défauts que nous n'osons couvrir d'une autre sorte. 1.

CXLVI.

On ne loue, d'ordinaire, que pour être loué

CXLVII.

Peu de gens sont assez sages pour préfère blâme qui leur est utile à la louange qui les t hit. 1.

CXLVIII.

Il y a des reproches qui louent, et des louan qui médisent. 1.

CXLIX.

Le refus des louanges est un désir d'être l deux fois. 1.

CL.

Le désir de mériter les louanges qu'on m donne fortifie notre vertu; et celles que l'on don à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuen les augmenter. 1*.

---

146. Vrai. — à 356.
147. Et toujours l'amour-propre.
148. Circonlocution pour dire des contre-véri et cependant beau. Revient à 198.
149. Quelquefois.
150. Vrai, mais pas en tout.

CLI.

Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres. 2.

CLII.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire. 1.

CLIII.

La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre. 1.

CLIV.

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne sauroit corriger. 3.

CLV.

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts. 1*.

---

151. Faux, parce qu'il faut beaucoup plus de conditions et de qualités pour gouverner les autres.

152. Celle-ci se rapporte à la 192e, et cependant la détruit en quelque façon.

153. Mais souvent l'ouvrage l'emporte : *Materiam superabat opus.*

154. Vrai ; — et c'est surtout un correcteur qui vous sangle aussi fort que celui des jésuites.

155. Vrai. — Cela vient de je ne sais quoi. — Voyez la 251e.

CLVI.

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à
et à faire des sottises utilement, et qui gâtero
tout s'ils changeoient de conduite. 1.

CLVII.

La gloire des grands hommes se doit touj
mesurer aux moyens dont ils se sont servis p
l'acquérir. 1.

CLVIII.

La flatterie est une fausse monnoie, qui n'a
cours que par notre vanité. 5.

CLIX.

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualit
en faut avoir l'économie. 1.

CLX.

Quelque éclatante que soit une action, elle

---

156. Vrai, parce qu'il y a beaucoup de sots.

157. Cette mesure-là peut n'être pas juste, p
qu'il y a des moyens cachés qui peuvent avoir
bons ou mauvais.

158. Vrai.

159. Vrai, parce que l'économie est une a
grande qualité, essentielle pour les grandes
lités.

160. Vrai. — Et c'est pourquoi il y a qua
d'actions qui passent pour grandes sans l'avoir
rité. On ne juge que par l'éclatant, sans approf

doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein. 1*.

CLXI.

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins, si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire. 1.

CLXII.

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite. 1.

CLXIII.

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très sages et très solides. 1.

CLXIV.

Il est plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce. 1.

---

le dessein de l'action ; cependant on trouve quelquefois que ce ne sont pas les grandes actions qui font les grands hommes, témoin la bataille de ..... qui fit ôter le commandement à M. de Noailles.

161. Le nœud de la difficulté est que cette proportion soit juste.

162. Voilà en quoi consiste le beau mérite du monde.

163. Vrai et juste.

164. Parce qu'on n'est jamais content de ceux qui sont en place.

CLXV.

Notre mérite nous attire l'estime des honn gens, et notre étoile celle du public. 1.

CLXVI.

Le monde récompense plus souvent les app rences du mérite que le mérite même. 1.

CLXVII.

L'avarice est plus opposée à l'économie que libéralité. 2.

CLXVIII.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, s au moins à nous mener à la fin de la vie par chemin agréable. 1.

CLXIX.

Pendant que la paresse et la timidité nous tiennent dans notre devoir, notre vertu en a s vent tout l'honneur. 1.

---

165. Vrai et juste.
166. Vrai et commun, parce que le monde est sot.
167. Faux, parce que l'avarice est une écono outrée; au contraire, la libéralité détruit entiè ment l'économie.
168. Vrai.
169. Vrai.

CLXX.

Il est difficile de juger si un procédé net, sin-
ère et honnête, est un effet de probité ou d'ha-
ileté. 1.

CLXXI.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme
s fleuves se perdent dans la mer. 1.

CLXXII.

Si l'on examine bien les divers effets de l'en-
ui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de de-
oirs que l'intérêt. 5.

CLXXIII.

Il y a diverses sortes de curiosité : l'une d'in-
rêt, qui nous porte à desirer d'apprendre ce qui
ous peut être utile ; et l'autre d'orgueil, qui vient
u désir de savoir ce que les autres ignorent. 1*.

CLXXIV.

Il vaut mieux employer notre esprit à suppor-

170. A cause que tout le monde se masque.— Se
porte à 256.
171. Beau pour l'expression.
172. Faux. L'ennui ne fait pas jouer tant de res-
ts que l'intérêt.
173. Vrai et juste.
174 Cela est bien égal ; il y a autant pour l'un
e pour l'autre.

ter les infortunes qui nous arrivent qu'à pré
celles qui nous peuvent arriver. 1.

CLXXV.

La constance en amour est une inconsta
perpétuelle, qui fait que notre cœur s'atta
successivement à toutes les qualités de la perso
que nous aimons; donnant tantôt la préférem
l'une, tantôt à l'autre: de sorte que cette consta
n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée d
un même sujet. 1.

CLXXVI.

Il y a deux sortes de constance en amo
l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse d
la personne que l'on aime de nouveaux su
d'aimer; et l'autre vient de ce que l'on *se* fai
honneur d'être constant. 1.

CLXXVII.

La persévérance n'est digne ni de blâme n
louange, parce qu'elle n'est que la durée des g
et des sentiments, qu'on ne s'ôte et qu'on n
donne point. 1.

CLXXVIII.

Ce qui nous fait aimer les nouvelles con

---

175. Faux. C'est vouloir chicaner que de ne
vouloir convenir d'une constance en forme.
176. Chicane pure. La dernière n'est pas une
constance, puisqu'elle est forcée.
177. Vrai.
178. Vrai, bien.

sances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connoissent trop, et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant. 1.

CLXXIX.

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté. 1.

CLXXX.

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver. 1.

CLXXXI.

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa foiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui; et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses. 1*.

CLXXXII.

Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les

---

179. Vrai; c'est le prélude des ruptures.
180. Vrai et rebattu.
181. Beau.
182. Beau, excellent.

tempère, et elle s'en sert utilement contre maux de la vie. 1.

CLXXXIII.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de vertu, que les plus grands malheurs des homm sont ceux où ils tombent par les crimes. 5.

CLXXXIV.

Nous avouons nos défauts pour réparer notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'i prit des autres. 1*.

CLXXXV.

Il y a des héros en mal comme en bien. 1.

CLXXXVI.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vic mais on méprise tous ceux qui n'ont auc vertu. 1*.

CLXXXVII.

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi ut ment que les vices. 1.

CLXXXVIII.

La santé de l'âme n'est pas plus assurée

---

184. Vrai.

185. Héros est donc une question de nom : c ne l'emploie jamais à mal.

186. Vrai et délicat.

187. Vrai et rebattu.

188. Vrai.— Et l'âme a ses crises comme le c

celle du corps; et, quoique l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien. 1.

CLXXXIX.

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme dès sa naissance des bornes pour les vertus et pour les vices. 1.

CXC.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts. 1.

CXCI.

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie comme des hôtes chez qui il faut successivement loger, et je doute que l'expérience nous les fît éviter s'il nous étoit permis de faire deux fois le même chemin. 1.

CXCII.

Quand les vices nous quittent, nous nous flat-

---

189. Cela ne dit rien.
190. Faux en général.
191. Les vices ne nous attendent pas; ce sont les occasions qui nous attendent. Et ainsi, bien loin que les vices soient comme des hôtes, il faut plutôt dire qu'ils sont les domestiques de notre âme, dont il est difficile de se défaire.
192. Vrai.

tons de la créance que c'est nous qui les quittons. 1.

CXCIII.

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps; ce que nous prenons pour notre guérison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal. 1.

CXCIV.

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir. 1.

CXCV.

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs. 1.

CXCVI.

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous. 1*.

---

193. Vrai; mais ce qu'il y a de plus chagrinant, c'est qu'il est presque impossible de reconnoître ces rechutes de l'âme.

194. Vrai. — Toujours même comparaison qui règne.

195. Qui sont contraires. — Vrai.

196. C'est que nous nous oublions nous-mêmes.

CXCVII.

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu ; mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant. 1.

CXCVIII.

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres ; et quelquefois on loueroit moins monsieur le Prince et monsieur de Turenne, si on ne les vouloit point blâmer tous deux. 1*.

CXCIX.

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir. 1.

CC.

La vertu n'iroit pas loin si la vanité ne lui tenoit compagnie. 1.

CCI.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort :

---

197. Vrai et juste.
198. Vrai et rebattu.
199. Parce que, pour paroître habile, il ne faut pas chercher à s'instruire ; au contraire, pour le devenir il faut toujours demander et s'instruire. — Vrai.
200. C'est son éperon, ou plutôt son guide.
201. Celui-ci est philosophe ; celui-là est fou.

mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage. 1.

CCII.

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent. 1*.

CCIII.

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. 1.

CCIV.

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. 1*.

CCV.

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos. 1*.

---

202. Vrai et juste.

203. Il y a bien d'autres choses pour un honnête homme; cela est bien pour un galant homme, et non pour un honnête homme.

204. La fausse sévérité, bon : car, pour la vraie, elle diminue la beauté.

205. Ces deux choses-là ne font pas précisément l'honnêteté des femmes; la meilleure cause, c'est leur ambition. Combien y a-t-il de femmes qui ne sont honnêtes que parce qu'elles n'ont point trouvé de galant illustre, ou qu'on ne les a pas poussées avec éclat.

CCVI.

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens. 1.

CCVII.

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune. 1.

CCVIII.

Il y a des gens niais qui se connoissent, et qui emploient habilement leur niaiserie. 1.

CCIX.

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. 1.

CCX.

En vieillissant on devient plus fou, et plus sage. 1.

---

206. Vrai; mais non pas dans toutes sortes de choses : car l'honnête homme doit quelquefois se cacher.

207. Et qu'elles sont cachées. — Vrai.

208. Vrai. — Cependant je ne sais si un niais est véritablement niais lorsqu'il se connoit; je crois qu'alors il n'est que demi-niais.

209. *Exceptio firmat regulam.*

210. Vrai. — C'est selon le naturel qui augmente ou qui diminue.

CCXI.

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps. 1*.

CCXII.

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune. 1*.

CCXIII.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si celèbre parmi les hommes. 1*.

CCXIV.

La valeur est, dans les simples soldats, un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie. 1.

CCXV.

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement; l'espace qui est entre deux est vaste, et contient

---

211. Vrai et juste; parce qu'un vaudeville en efface un autre, de même qu'une personne en efface une autre.

212. Comme on prend un cheval pour la taille, sans examiner ni les pieds ni la tête. — Bon pour les sots.

213. Vrai et rebattu.

214. Vrai et rebattu.

215. Vrai et sublime.

outes les autres espèces de courage : il n'y a pas noins de différence entre elles qu'entre les visa-ges et les humeurs. Il y a des hommes qui s'expo-ent volontiers au commencement d'une action, et qui se relâchent et se rebutent aisément par sa du-rée. Il y en a qui sont contents quand ils ont sa-isfait à l'honneur du monde, et qui font fort peu le chose au-delà. On en voit qui ne sont pas tou-ours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs géné-rales. D'autres vont à la charge parce qu'ils n'o-sent demeurer dans leur poste. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres périls affermit le cou-rage, et les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée, et qui craignent les coups de mousquet ; d'autres sont as-surés aux coups de mousquet, et appréhendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages, de différentes espèces, conviennent en ce que, la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se mé-nager. Il y a encore un autre ménagement plus général : car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occa-sion s'il étoit assuré d'en revenir. De sorte qu'il est visible que la crainte de la mort ôte quelque chose de la valeur. 1*.

CCXVI.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde. 1*.

CCXVII.

L'intrépidité est une force extraordinai
l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, de
sordres et des émotions que la vue des grand
rils pourroit exciter en elle ; et c'est par cette
que les héros se maintiennent en un état pais
et conservent l'usage libre de leur raison dan
accidents les plus surprenants et les plus t
bles. 2.

CCXVIII.

L'hypocrisie est un hommage que le vice r
à la vertu. 2.

CCXIX.

La plupart des hommes s'exposent assez d
la guerre pour sauver leur honneur ; mais pe
veulent toujours exposer autant qu'il est nécess
pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'
posent. 1.

CCXX.

La vanité, la honte, et surtout le tempéram
font souvent la valeur des hommes et la v
des femmes. 1*.

---

217. De là vient que les héros ne sont pas t
jours dans la guerre.
218. Beau, excellent.
219. Vrai. — C'est que quelquefois ils ne s
pas ce dessein.
220. Et le tempérament fait la vanité et la h
— Vrai, mais commun.

CCXXI.

On ne veut point perdre la vie, et on veut acquérir de la gloire : ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien. 1.

CCXXII.

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où leur corps et leur esprit doivent défaillir. 2.

CCXXIII.

Il est de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce, et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent. 1.

CCXXIV.

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnoissance ne peuvent pas pour cela se flatter d'être reconnoissants. 1.

CCXXV.

Ce qui fait le mécompte dans la reconnoissance

---

221. On a raison.
222. Vrai.
223. Vrai et rebattu.
224. Vrai, mais rebattu en cent endroits.
225. Rebattu.

qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'es
l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de
qui reçoit ne peuvent convenir du prix du l
fait. 1.

CCXXVI.

Le trop grand empressement qu'on a de
quitter d'une obligation est une espèce d'ing
tude. 1.

CCXXVII.

Les gens heureux ne se corrigent guère
croient toujours avoir raison quand la fortune
tient leur mauvaise conduite. 5.

CCXXVIII.

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-pr
ne veut pas payer. 1.

CCXXIX.

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un
que nous respections le mal qu'il nous fait. 1

CCXXX.

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et

---

226. Délicat.
227. Vrai. La fortune, qui a un bandeau, e
un sur toutes les actions de l'homme qui est e
tune.
228. Vrai, excellent.
229. Beau.
230. Beau, excellent.

ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenoit prisonnière, et que l'exemple met en liberté. 1*.

CCXXXI.

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul. 2.

CCXXXII.

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent. 1.

CCXXXIII.

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie : dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-même; nous regrettons la bonne opinion qu'elle avoit de nous; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vi-

---

231. Sujet à explication. C'est être misanthrope, et cependant, pour être véritablement sage, il faut presque être seul, ou du moins en fort petite compagnie.
232. Vrai.
233. Beau, excellent.

vants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisi cause que, dans ces sortes d'afflictions, on se tro soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui pas si innocente, parce qu'elle s'impose à tou monde : c'est l'affliction de certaines perso qui aspirent à la gloire d'une belle et immor douleur. Après que le temps, qui consume a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elle laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs pl tes et leurs soupirs; elles prennent un person lugubre, et travaillent à persuader, par to leurs actions, que leur déplaisir ne finira qu' leur vie. Cette triste et fatigante vanité se tro d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Co leur sexe leur ferme tous les chemins qui mè à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèb par la montre d'une inconsolable affliction. Il encore une autre espèce de larmes, qui n'ont de petites sources, qui coulent et se tarissent f lement : on pleure pour avoir la réputation d' tendre; on pleure pour être plaint; on pl pour être pleuré; enfin on pleure pour évite honte de ne pleurer pas. 1.

CCXXXIV.

C'est plus souvent par orgueil que par dé de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâ aux opinions les plus suivies : on trouve les mières places prises dans le bon parti, et o veut point des dernières. 5.

---

234. Vrai pour les critiques.

CCXXXV.

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux. 1*.

CCXXXVI.

Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins ; c'est prêter à usure sous prétexte de donner; c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat. 1*.

CCXXXVII.

Nul ne mérite d'être loué de bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté. 1*.

CCXXXVIII.

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien. 1.

---

235. Vrai et délicat.
236. L'amour-propre ne perd jamais rien de ses droits. — Rebattu.
237. Vrai et juste.
238. Vrai et beau.

CCXXXIX.

Rien ne flatte plus notre orgueil que la c fiance des grands, parce que nous la regard comme un effet de notre mérite, sans consid qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité, d'impuissance de garder le secret. 1*.

CCXL.

On peut dire de l'agrément séparé de la be que c'est une symétrie dont on ne sait point règles, et un rapport secret des traits ensemble, des traits avec les couleurs et avec l'air de la p sonne. 1.

CCXLI.

La coquetterie est le fond de l'humeur des f mes. Mais toutes ne la mettent pas en pratiq parce que la coquetterie de quelques unes est r nue par la crainte ou par la raison. 1*.

CCXLII.

On incommode souvent les autres quand croit ne les pouvoir jamais incommoder. 1*.

---

239. Vrai.
240. Bonne définition, qui revient au *je n quoi*.
241. Vrai et très commun.
242. Vrai et colifichet. — Se rapporte de l un autre colifichet de la 352e.

CCXLIII.

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes ; et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens. 1.

CCXLIV.

La souveraine habileté consiste à bien connoître le prix des choses. 1.

CCXLV.

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté. 1*.

CCXLVI.

Ce qui paroît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands. 1*.

CCXLVII.

La fidélité qui paroît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance. C'est un moyen de nous élever au dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes. 1*.

---

243. Outre l'application, il faut encore du bonheur.
244. Vrai.
245. C'est la plus grande ou très grande.
246. Vrai et rebattu.
247. Vrai, comme en la 136e.

CCXLVIII.

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

CCXLIX.

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton la voix, dans les yeux et dans l'air de la pers ne, que dans le choix des paroles. 1*.

CCL.

La véritable éloquence consiste à dire tout qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut. 1.

CCLI.

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bi et d'autres qui sont disgraciées avec leurs bon qualités. 1*.

CCLII.

Il est aussi ordinaire de voir changer les qu'il est extraordinaire de voir changer les inc tions. 1.

---

248. Faux. — La magnanimité n'a point de et de dessein.

249. Vrai; tout parle.

250. Et à le tourner comme il faut.

251. Vrai; parce que les défauts sont abs par les bonnes qualités.

252. Parce que les goûts viennent du dehor les inclinations du dedans.

CCLIII.

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices. 1*.

CCLIV.

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres; c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever; et bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité. 1*.

CCLV.

Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres. Et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent. 1*.

CCLVI.

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paroître ce qu'il veut

---

253. C'est le meilleur et le plus ancien ouvrier. Se rapporte à 171.

254. Vrai et beau.

255. Cela revient encore au *je ne sais quoi*, et à la 268e.

256. Sénèque l'a dit : *Universus mundus histrioniam agit.*

qu'on le croie. Ainsi on peut dire que le mo
n'est composé que de mines. 1*.

CCLVII.

La gravité est un mystère du corps inve
pour cacher les défauts de l'esprit. 1.

CCLVIII.

Le bon goût vient plus du jugement que
l'esprit. 5.

CCLIX.

Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on
plus heureux par la passion que l'on a que
celle que l'on donne. 2.

CCLX.

La civilité est un désir d'en recevoir et d'
estimé poli. 1.

CCLXI.

L'éducation que l'on donne d'ordinaire
jeunes gens est un second amour-propre q
leur inspire. 1.

---

257. Beau, excellent.
258. Il vient aussi de l'humeur.
259. *Distinguo :* pour le cœur, bon ; pour
mour-propre, *nego*. Combien y a-t-il de gens
sont plus contents de donner de la passion que
recevoir !
260. Vrai et juste.
261. On n'en inspire pas un second, mais on
mente le premier.

CCLXII.

Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour, et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien. 1.

CCLXIII.

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons. 1*.

CCLXIV.

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber; nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont à proprement parler des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance. 1*.

CCLXV.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté; et nous

---

262. Vrai et commun. — L'amour-propre est toujours le premier amour.

263. Vrai et bon.

264. Les caractères de la pitié sont les mêmes que l'on donne à la reconnoissance, et dans les 224, 223, 225, 298.

265. Vrai; parce qu'il ne peut pas tenir tant de choses dans une petite boîte.

ne croyons pas aisément ce qui est au delà de que nous voyons. 1.

CCLXVI.

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait qu les violentes passions, comme l'ambition et l'a mour, qui puissent triompher des autres. La pa resse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pa d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe su tous les desseins et sur toutes les actions de la vie elle y détruit et y consume insensiblement les pas sions et les vertus. 1*.

CCLXVII.

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables, et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes. 1.

CCLXVIII.

Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts, et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par

---

266. Vrai. — Il faut qu'un homme fasse nécessairement le mal, ou en remuant, ou en paix.

267. Vrai et beau.

268. C'est que, dans la foule, nous espérons toujours en avoir quelqu'un pour nous.

leur peu de lumière ; et ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous exposons en tant de manières notre repos et notre vie. 1*.

CCLXIX.

Il n'y a guère d'homme assez habile pour connoître tout le mal qu'il fait. 2.

CCLXX.

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir. 1.

CCLXXI.

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison. 1*.

CCLXXII.

Rien ne devroit plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses. 5.

CCLXXIII.

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde

---

269. Se rapporte à la 295e, et n'est qu'une circonlocution pour dire qu'on ne se connoît pas soi-même.

270. Quelquefois mauvaise caution.

271. Et quelquefois avec transport. — Belle description.

272. Faux. — L'amour-propre est très gourmand, il ne peut en trop avoir.

273. Vrai, et se rapporte à 162.

qui n'ont pour tout mérite que les vices qui se vent au commerce de la vie. 1.

CCLXXIV.

La grâce de la nouveauté est à l'amour ce qu la fleur est sur les fruits : elle y donne un lust qui s'efface aisément et qui ne revient jamais. 1

CCLXXV.

Le bon naturel qui se vante d'être si sensibl est souvent étouffé par le moindre intérêt. 1*.

CCLXXVI.

L'absence diminue les médiocres passions, e augmente les grandes, comme le vent éteint la bougies et allume le feu. 1.

CCLXXVII.

Les femmes croient souvent aimer encore qu'elle n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pent naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. 1.

---

274. Vrai.
275. Vrai et rebattu.
276. Beau.
277. Elles ne se trompent pas; quand elles n'aiment pas, elles le savent bien.

CCLXXVIII.

Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient, est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avoient entrepris. 1.

CCLXXIX.

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnoissance que par le désir de faire juger de notre mérite. 1*.

CCLXXX.

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrète que l'on porte à ceux qui y sont établis. 1.

CCLXXXI.

L'orgueil, qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la modérer. 2.

CCLXXXII.

Il y a des faussetés déguisées qui représentent

---

278. Vrai et délicat.
279. Toujours revenir à l'amour-propre.
280. Vrai et juste.
281. Malgré nous.
282. Quelque chose qu'on dise, il est toujours mal d'être trompé.

si bien la vérité, que ce seroit mal juger qu
ne s'y pas laisser tromper. 1.

CCLXXXIII.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à
voir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien
seiller soi-même. 1.

CCLXXXIV.

Il y a des méchants qui seroient moins da
reux s'ils n'avoient aucune bonté. 1.

CCLXXXV.

La magnanimité est assez définie par son n
néanmoins on pourroit dire que c'est le *bon*
de l'orgueil et la voie la plus noble pour rec
des louanges. 1.

CCLXXXVI.

Il est impossible d'aimer une seconde fo
qu'on a véritablement cessé d'aimer. 1.

CCLXXXVII.

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qu
fait trouver plusieurs expédients sur une

---

283. Vrai.
284. Vrai et juste.
285. Sublime.
286. Bien pour aimer aussi fortement : car
noue tous les jours.
287. Vrai et juste.

ire, que c'est le défaut de lumière qui nous arrêter à tout ce qui se présente à notre ima-ation et qui nous empêche de discerner d'a-d ce qui est le meilleur. 1*.

CCLXXVIII.

l y a des affaires et des maladies que les re-les aigrissent en certains temps, et la grande ileté consiste à connoître quand il est dange-t d'en user. 1*.

CCLXXXIX.

a simplicité affectée est une imposture déli-. 2.

CCXC.

y a plus de défauts dans l'humeur que dans rit. 2.

CCXCI.

e mérite des hommes a sa saison aussi bien les fruits. 2.

CCXCII.

n peut dire de l'humeur des hommes comme

---

8. Vrai et juste.
9. Vrai et beau.
0. Ils paroissent beaucoup, parce qu'ils sont sensibles. — Vrai.
1. Et celui des femmes aussi. Revient au vau-le que l'on ne chante que dans un certain temps. z 211.
2. Vrai et commun.

de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses ces : les unes agréables et les autres désagr bles. 2.

CCXCIII.

La modération ne peut avoir le mérite de co battre l'ambition et de la soumettre : elles ne trouvent jamais ensemble. La modération est langueur et la paresse de l'âme, comme l'aml tion en est l'activité et l'ardeur. 2.

CCXCIV.

Nous aimons toujours ceux qui nous admiren et nous n'aimons pas toujours ceux que nous a mirons. 2.

CCXCV.

Il s'en faut bien que nous connoissions tout nos volontés. 2.

CCXCVI.

Il est difficile d'aimer ce que nous n'estimo

---

293. Faux. La modération se trouve avec l'amb tion ; elle la suspend, elle l'arrête ; elle en es pour ainsi dire, la digue et le parapet.

294. Vrai colifichet.

295. Circonlocution pour dire que l'on ne se co noît pas. — Se rapporte à la 269e.

296. Vrai et faux. — Le premier est faux, à l'é gard des coquettes que l'on aime malgré leurs dé fauts ; et, pour le deuxième, les domestiques aime assez souvent leurs maîtres, qu'ils regardent quel quefois comme parfaits. — Se rapporte à 294.

point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous. 2.

CCXCVII.

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté. Elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connoître. 1*.

CCXCVIII.

La reconnoissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits. 2.

CCXCIX.

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations, beaucoup de gens ont de la reconnoissance pour les médiocres ; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes. 2.

---

297. Voilà l'origine des vertus de tempérament.

298. Vrai, mais commun; et est une explication des 224e et 225e.

299. Il y a de l'orgueil à s'acquitter des premières, il y a de l'honnête homme à s'acquitter des secondes; mais, parce qu'il devroit y avoir de l'humilité en s'acquittant des troisièmes, le plus honnête homme a de la peine à devenir humble, et aime mieux être ingrat.

CCC.

Il y a des folies qui se prennent comm
maladies contagieuses. 2.

CCCI.

Assez de gens méprisent le bien, mais pe
vent le donner. 2.

CCCII.

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits in
où nous prenons le hasard de ne pas croir
apparences. 3.

CCCIII.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, o
nous apprend rien de nouveau. 3.

CCCIV.

Nous pardonnons souvent à ceux qui no

---

300. Il y en a d'autres qui tiennent com
gale et la teigne.

301. On sait assez le donner, mais non la m
de le donner.

302. Très juste.

303. Circonlocution qui revient à l'amour-p
On nous apprend quelquefois quelque chose
veau, mais nous croyons toujours le savoir.

304. Vrai; parce qu'il y a de la pitié dan
qui nous jette dans une espèce de grandeur
et que l'autre choque directement notre
propre.

nuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons. 3.

CCCV.

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions. 3.

CCCVI.

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien. 3.

CCCVII.

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres. 3.

CCCVIII.

On a fait une vertu de la modération pour borner l'ambition des grands hommes, et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite. 3.

CCCIX.

Il y a des gens destinés à être sots, qui ne fon

---

305. Comme on loue un bourreau d'avoir exécuté un criminel.

306. Des ingrats réels, oui; des ingrats.... non.

307. Il faudroit savoir au juste ce que l'on entend par le mot de glorieux.

308. Encore toutes les idées de vertus ne consolent guère.

309. C'est quelquefois une habileté de faire des sottises, lorsque la fortune nous engage à les faire.

pas seulement des sottises par leur choix, m que la fortune même contraint d'en faire. 3.

CCCX.

Il arrive quelquefois des accidents dans la v d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer.

CCCXI.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait j mais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

CCCXII.

Ce qui fait que les amants et les maîtresses n s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils pa lent toujours d'eux-mêmes. 3.

CCCXIII.

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de m moire pour retenir jusqu'aux moindres particul rités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'e ayons pas assez pour nous souvenir combien d fois nous les avons contées à une même personne?

---

310. Et lorsqu'on réussit, on s'imagine être sag — Se rapporte en quelque façon à 445 et 468.

311. Il n'y en a guère : car il se présente ass de lui-même.

312. Faux, parce qu'il y en a beaucoup qui so ensemble sans parler.

313. Vrai. — C'est le défaut de mille gens qui n croient pas avoir assez de défauts.

CCCXIV.

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent. 3.

CCCXV.

Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux, que celle que nous avons de nous-mêmes. 3.

CCCXVI.

Les personnes foibles ne peuvent être sincères. 3.

CCCXVII.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme. 3.

CCCXVIII.

On trouve des moyens pour guérir de la folie,

---

314. Faux. — Ce n'est pas là la vraie raison.
315. Vrai et juste.
316. Faux. — Quelquefois elles ne le sont que trop.
317. Faux quant à la seconde partie, parce qu'alors il faut se faire une raison pour faire abstraction du malhonnête homme d'avec celui qui nous a obligés.
318. Ce n'est pas une chose surprenante qu'on ne puisse pas redresser un esprit de travers, parce qu'il

mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers. 3.

CCCXIX.

On ne sauroit conserver long-temps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts. 3.

CCCXX.

Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures. 3.

CCCXXI.

Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons. 3.

---

n'est de travers qu'autant qu'on ne peut pas le redresser.

319. On manque au décorum lorsque l'on parle souvent des défauts de ses amis ou de ses bienfaiteurs; mais on peut parler souvent de ces défauts et conserver les sentiments d'amitié et de reconnoissance, parce qu'il faut rendre justice indépendamment de l'amitié et de la reconnoissance.

320. Que l'on dit donc d'injures, et d'injures même dont on est payé!

321. C'est à peu près le même sens de la réflexion 111. Celle-ci est presque fausse aussi bien que l'autre, parce que l'amour-propre s'attache toujours à ce qui le flatte le plus.

CCCXXII.

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés. 3.

CCCXXIII.

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens. 3.

CCCXXIV.

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. 3.

CCCXXV.

Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler. 3.

CCCXXVI.

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur. 3.

---

322. Faux; il y a bien des gens de mérite qui doivent aussi le craindre.
323. Les honneurs changent les mœurs.
324. Vrai.
325. Vrai et beau.
326. Vrai galimatias : car le déshonneur déshonore véritablement, et le ridicule rend seulement méprisable.

CCCXXVII.

Nous n'avouons de petits défauts que pour
suader que nous n'en avons pas de grands. 3

CCCXXVIII.

L'envie est plus irréconciliable que la hain

CCCXXIX.

On croit quelquefois haïr la flatterie, mai
ne hait que la manière de flatter. 3.

CCCXXX.

On pardonne tant que l'on aime. 3.

CCCXXXI.

Il est plus difficile d'être fidèle à sa mait
quand on est heureux que quand on en est
traité. 3.

CCCXXXII.

Les femmes ne connoissent pas toute les
quetterie. 3.

---

327. Vrai. — Revient un peu à 302.
328. Vrai.
329. Vrai et délicat.
330. Vrai.
331. Vrai, parce qu'il n'y a plus de barri
pérance qui puisse arrêter.
332. De même que les hommes.

CCCXXXIII.

:s femmes n'ont point de sévérité complète
aversion. 3.

CCCXXXIV.

:s femmes peuvent moins supporter leur co-
erie que leur passion. 3.

CCCXXXV.

ıns l'amour la tromperie va presque toujours
loin que la méfiance. 3.

CCCXXXVI.

y a une certaine sorte d'amour dont l'excès
che la jalousie. 3.

CCCXXXVII.

est de certaines bonnes qualités comme des
ceux qui en sont entièrement privés ne les
nt apercevoir ni les comprendre. 3.

. Vrai et beau.
. Vrai, parce que la coquetterie leur est plus
lle.
. Vrai.
. Vrai et juste.
. Il faut que ce soit de bonnes qualités parti-
es ; car les grandes vertus se font sentir à tout
nde.

CCCXXXVIII.

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au dessous de ceux que nous haïssons. 3.

CCCXXXIX.

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de notre amour-propre. 3.

CCCXL.

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. 3.

CCCXLI.

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des jeunes gens. 4.

CCCXLII.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage. 4.

---

338. A peu près comme ceux qui baissent la tête pour en donner un coup dans le ventre (à leurs adversaires?), mais pour tâcher ensuite de s'élever au dessus d'eux.

339. Parce que nous ne ressentons que l'amour-propre.

340. Vrai, excellent.

341. Un vieillard pèche plus dans sa tiédeur, parce qu'il n'a rien qui le puisse excuser.

342 Circonlocution pour dire que l'on conserve les mœurs du pays.

CCCXLIII.

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune. 4.

CCCXLIV.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir. 4.

CCCXLV.

Les occasions nous font connoître aux autres, et encore plus à nous-mêmes. 4.

CCCXLVI.

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord. 4.

CCCXLVII.

Nous ne trouvons guères de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis. 4.

---

343. Il faut encore beaucoup d'autres choses pour faire un grand homme. A proprement parler, cela fait l'habile homme, et non pas le grand homme.

344. Et qu'ils ne connoissent pas eux-mêmes.

345. Répétition de la précédente, et tombe encore dans la 470e.

346. Cette proposition est presque hérétique. Il faut lui donner de furieuses entorses pour la bien expliquer.

347. Bon pour les sots.

CCCXLVIII.

Quand on aime, on doute souvent de ce que l'on croit le plus. 4.

CCCXLIX.

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie. 4.

CCCL.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous. 4.

CCCLI.

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus. 4.

CCCLII.

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer. 4.

---

348. Et on croit souvent des choses dont on devroit douter.

349. Vrai, parce que la coquetterie est plus opposée à l'amour que l'insensibilité.

350. Se rapporte à 407. — C'est que l'on découvre qu'ils croient être plus habiles que nous. Quand la chose est cachée, on ne s'en met pas tant en peine.

351. Parce qu'il est inutile de rompre ce qui se détache de soi-même.

352. Se rapporte en quelque sorte au colifichet de la 242e. — Faux quant à la seconde partie; il

CCCLIII.

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot. 4.

CCCLIV.

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même. 4.

CCCLV.

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé; et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette guère. 4.

CCCLVI.

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent. 4.

CCCLVII.

Les petits esprits sont trop blessés de petites

---

n'y a rien de si libre que l'ennui, et l'on peut fort bien s'ennuyer avec le pape.

353. Sujet à explication : car il est très difficile de distinguer en amour le fou d'avec le sot.

355. Comme l'oripeau.

355. Regretter est extérieur, et affligé intérieur. Aussi c'est une circonlocution pour dire qu'il y a des douleurs extérieures et (des douleurs) intérieures; ce que tout le monde sait bien. Revient à 373.

356. Vrai en quelque façon, parce qu'on compte qu'il nous en reviendra quelque chose. C'est une rente que l'on s'assure. Revient à 146.

357. Ils en sont blessés, parce qu'étant trop pe-

choses ; les grands esprits les voient toutes et n'en sont point blessés. 4.

CCCLVIII.

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes. 4.

CCCLIX.

Les infidélités devroient éteindre l'amour, et il ne faudroit point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles. 4.

CCCLX.

On se décrie beaucoup plus auprès de nous

---

tits pour contenir beaucoup de petites choses, ils font des efforts qui les blessent ; au contraire, les grands esprits sont comme de grands vases, qui reçoivent tout aisément.

358. C'est la vertu des vertus, et la plus rare, même parmi les vertueux.

359. Faux en quelques parties. On n'est point et on ne doit point être jaloux lorsqu'on découvre des infidélités, mais on doit être jaloux pour le soupçon d'infidélité ; et ainsi on doit être jaloux lorsque l'on a sujet de l'être, c'est-à-dire lorsqu'il y a soupçon ou apparence, et les personnes qui évitent de donner de la jalousie n'en peuvent pas faire naître, quoiqu'elles en soient dignes.

360. La raison est que chacun songe à soi préfé-

par les moindre infidélités qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres. 4.

CCCLXI.

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui. 4.

CCCLXII.

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés que pour paroître plus dignes d'être aimées. 4.

CCCLXIII.

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celle que nous nous faisons à nous-mêmes. 4.

CCCLXIV.

On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soi. 4.

---

rablement aux autres, et pour peu qu'on nous touche, il y paroît toujours.

361. Vrai, parce qu'il y a plus d'amour-propre que d'amour dans la jalousie.

362. Elles pleurent pour rire après, ou plutôt par précaution.

363. Vrai et juste, parce qu'on ne trouve pas toujours notre endroit sensible. — Se rapporte à 369.

364. Ceux qui parlent d'eux-mêmes sont quelquefois bien excusables lorsqu'ils parlent de leurs femmes.

CCCLXV.

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises: il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance, et il faut au contraire que la nature nous donne la bonté et la valeur. 4.

CCCLXVI.

Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres. 4.

CCCLXVII.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier. 4.

CCCLXVIII.

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. 4.

---

365. Vrai, beau, et sublime.

366. Parce que nous nous flattons toujours de découvrir quelque chose de nouveau.

367. Il n'y a pas de métier plus lassant lorsqu'on le fait par métier.

368. La baguette est indubitable pour trouver ces trésors.

CCCLXIX.

es violences qu'on se fait pour s'empêcher
ner sont souvent plus cruelles que les rigueurs
: qu'on aime. 4.

CCCLXX.

n'y a guère de poltrons qui connoissent tou-
toute leur peur. 4.

CCCLXXI.

est presque toujours la faute de celui qui
de ne pas connoître quand on cesse de l'ai-
4.

CCCLXXII.

plupart des jeunes gens croient être naturels
l'ils ne sont que mal polis et grossiers. 5.

CCCLXXIII.

' a de certaines larmes qui nous trompent
it nous-mêmes après avoir trompé les au-
.

Explication de la 363e.
De même qu'il n'y a guère de braves qui
sent toute leur bravoure.
Ce n'est pas sa faute; il le connoît bien, mais
ut pas le connoître.
Il y a plusieurs sortes de naturels, à peu
ıme de cheveux naturels chez les perruquiers.
lle perruque de ces cheveux qui seroit hor-

Se rapporte à 355.

CCCLXXIV.

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'
d'elle, on est bien trompé. 4.

CCCLXXV.

Les esprits médiocres condamnent d'ord
tout ce qui passe leur portée. 5.

CCCLXXVI.

L'envie est détruite par la véritable ami
la coquetterie par le véritable amour. 4.

CCCLXXVII.

Le plus grand défaut de la pénétration
pas de n'aller point jusqu'au but, c'est
passer. 4.

CCCLXXVIII.

On donne des conseils, mais on n'inspi
de conduite. 4.

---

374. Vrai et rebattu. — Dans la 85e.
n'est pourtant pas générale.
375. Vrai et commun.
376. La seconde partie revient à la 3
falloit dire des deux que c'est un véritabl
pour l'un et pour l'autre.
377. Excellent.
378. Faux pour le général : car il y a
de gens dont les conseils inspirent de la c

CCCLXXIX.

Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi. 4.

CCCLXXX.

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paroître les objets. 4.

CCCLXXXI.

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité. 4.

CCCLXXXII.

Nos actions sont comme les bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît. 4.

CCCLXXXIII.

L'envie de parler de nous et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les

---

379. Faux. Il y a beaucoup de gens qui n'ont point d'autre mérite que d'avoir du goût.

380. Ou comme la niche fait paroître les statues. — Revient à 401.

381. Vrai et délicat.

382. Bon. — Quand on est en place, on interprète tout en bien ou en mal.

383. Cela s'entend de la sincérité qui nous regarde : car il y en a une autre qui regarde notre prochain.

montrer fait une grande partie de notre sincérité. 4.

CCCLXXXIV.

On ne devroit s'étonner que de pouvoir encore s'étonner. 4.

CCCLXXXV.

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guère. 4.

CCCLXXXVI.

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir. 4.

CCCLXXXVII.

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon. 4.

CCCLXXXVIII.

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes. 4.

---

384. Colifichet d'antithèses.
385. Vrai et sublime. — On est insatiable dans l'un, et dans l'autre on est dégoûté.
386. Vrai, et un peu colifichet.
387. On ne peut pas même l'allonger.
388. A l'amour-propre.

CCCLXXXIX.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre. 4.

CCCXC.

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût. 4.

CCCXCI.

La fortune ne paroît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien. 4.

CCCXCII.

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin. 4.

CCCXCIII.

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée ; mais il ne se perd jamais à la cour. 4.

---

389. Encore à l'amour-propre.
390. Parce qu'il y a plus d'amour-propre dans l'un que dans l'autre.
391. Parce qu'on rapporte tout à soi.
392. Beau, excellent.
393. Faux. — Tout le monde reconnoît à la cour Mme de Lorges, et on a oublié Mme de Frémont. Cette réflexion est sur M. Colbert.

CCCXCIV.

On peut être plus fin qu'un autre, mais n
plus fin que tous les autres. 4.

CCCXCV.

On est quelquefois moins malheureux
trompé de ce qu'on aime, que d'en être d
pé. 4.

CCCXCVI.

On garde long-temps son premier amant,
on n'en prend point de second. 4.

CCCXCVII.

Nous n'avons pas le courage de dire en
que nous n'avons point de défauts, et
ennemis n'ont point de bonnes qualités;
détail nous ne sommes pas trop éloign
croire. 4.

---

394. Circonlocution pour dire qu'un h
peut pas être plus habile que tous les a
semble.

395. Vrai, mais trop colifichet.

396. Vrai. — Et même, lorsqu'on en
second, le premier revient toujours.

397. Nous le croyons, mais nous ne v
paroître le croire, et ce sont même ces d
qui sont les deux mobiles de tout le mon

CCCXCVIII.

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse; nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions. 4.

CCCXCIX.

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses; c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes; et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au dessus d'eux que la naissance, les dignités, et le mérite même. 4.

CCCC.

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite. 4.

---

398. Vrai, parce qu'il n'y a pas de défaut plus flatteur que l'amour-propre pour l'amour-propre.

399. Vrai. Belle définition, mais dont on ne peut guère faire d'application.

400. Faux et très faux, à moins qu'on ne l'entende du seul mérite d'élévation; précisément ce qui se fait tous les jours est sans aucun mérite.

CCCCI.

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes. 4.

CCCCII.

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour. 4.

CCCCIII.

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; et il y a des gens incommodes dont le mérite seroit mal récompensé, si on ne vouloit acheter leur absence. 4.

CCCCIV.

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talents et une habileté que nous ne connoissons pas. Les passions seules ont le droit de les mettre au jour, et de nous donner quelquefois des vues plus certaines et plus achevées que l'art ne sauroit faire. 4.

---

401. Il y a une infinité de comparaisons sur ce sujet, comme la niche à la statue, la châsse à la pierrerie, etc.

402. Il s'en trouve, mais c'est de l'amour frelaté.

403. Vrai. — On dit que M. Colbert donna de grands emplois aux commandeurs qui s'opposoient à la réception de son fils, afin de les éloigner.

404. Vrai. — Nous sommes tous des pierres brutes; les passions nous mettent en œuvre.

CCCCV.

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'expérience malgré le nombre des années. 4.

CCCCVI.

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes. 4.

CCCCVII.

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paroissent aussi ridicules que nous le paraissons à nous-mêmes quand les finesses des autres nous ont attrapés. 4.

CCCCVIII.

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus. 4.

CCCCIX.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles

---

405. Parce qu'on ne veut jamais se préparer à bien jouer un aussi mauvais personnage que celui de la vieillesse. — Se rapporte à 423.
406. Vrai.
407. Se rapporte à 350.
408. On n'oublie jamais cela, parce qu'on ne s'oublie jamais soi-même.
409. Ce seroit voir l'homme à cul nu, et, comme

actions, si le monde voyoit tous les motifs qu
produisent. 4.

CCCCX.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pa
montrer nos défauts à un ami, c'est de lui
voir les siens. 4.

CCCCXI.

On n'a guère de défauts qui ne soient plus
donnables que les moyens dont on se sert
les cacher. 4.

CCCCXII.

Quelque honte que nous ayons méritée,
presque toujours en notre pouvoir de re
notre réputation. 4.

CCCCXIII.

On ne plaît pas long-temps quand on
qu'une sorte d'esprit. 5.

---

les nudités déplaisent, on ne le souffriroit pa
soi-même si l'on se montroit tout entier a
tres.

410. Au contraire, il semble que l'amour-
trouve mieux son compte à faire voir les défa
notre ami.

411. Vrai, excellent.

412. Faux; à moins que l'on n'entende la
tion que l'on peut acquérir sur un autre sujet
peut effacer la honte que l'on s'est attirée aupa

413. A moins qu'on ne plaise à une so
gens. — Bon, excellent.

CCCCXIV.

Les fous et les sottes gens ne voient que par leur humeur. 5.

CCCCXV.

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises. 5.

CCCCXVI.

La vivacité qui augmente en vieillissant ne va pas loin de la folie. 5.

CCCCXVII.

En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri. 5.

CCCCXVIII.

Les jeunes femmes qui ne veulent point pa-

---

414. Comme leur humeur est folle et sotte, ils voient follement et sottement. — Bon, très bon.

415. Très bon. — Se rapporte un peu de loin à 310, 468 et 90.

416. Vrai, beau. — Cette règle ne peut pas être universelle, parce qu'il y a des gens dont la vivacité augmente en vieillissant, par rapport aux occasions qui excitent cette vivacité; par exemple, le livre des Quiétistes, de M. de Meaux, est plus animé que tous ses livres, quoiqu'il soit le dernier.

417. Parce que celui qui a de la peine à guérir devient encore plus malade.

418. Juste.

roître coquettes, et les hommes d'un âge av
qui ne veulent pas être ridicules, ne doiven
mais parler de l'amour comme d'une chose
puissent avoir part. 5.

CCCCXIX.

Nous pouvons paroître grands dans un e
au dessous de notre mérite, mais nous paroî
souvent petits dans un emploi plus grand
nous. 5.

CCCCXX.

Nous croyons souvent avoir de la cons
dans les malheurs lorsque nous n'avons q
l'abattement, et nous les souffrons sans oser l
garder, comme les poltrons se laissen
peur de se défendre. 5.

CCCCXXI.

La confiance fournit plus à la conversati
l'esprit. 5.

CCCCXXII.

Toutes les passions nous font faire des
mais l'amour nous en fait faire de plus ridic

---

419. Grande merveille!... parce qu'on ne
sure pas bien.

420. Beau.

421. Parce que l'esprit de conversation
esprit de hardiesse et de confiance.

422. Parce que l'amour ne sauroit le ca
que les fautes qu'il fait faire sont toujours d

CCCCXXIII.

eu de gens savent être vieux. 5.

CCCCXXIV.

ous nous faisons honneur des défauts opposés
ix que nous avons; quand nous sommes foi-
nous nous vantons d'être opiniâtres. 5.

CCCCXXV.

ı pénétration a un air de deviner qui flatte
notre vanité que toutes les autres qualités de
it. 5.

CCCCXXVI.

grâce de la nouveauté et la longue habitude,
ue opposées qu'elles soient, nous empêchent
ment de sentir les défauts de nos amis. 5.

CCCCXXVII.

plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et
part des dévots dégoûtent de la dévotion. 5.

C'est que personne ne veut l'être. — Se
te à 405.

A peu près comme les banqueroutiers qui
ande dépense pour se donner du crédit aupa-
leur déroute.

C'est aussi la plus rare de toutes les qua-

Vrai et juste.

Parce que la plupart prennent l'un et l'au-
auche, et c'est peut-être à cause que per-

CCCCXXVIII.

Nous pardonnons aisément à nos amis l
fauts qui ne nous regardent pas. 5.

CCCCXXIX.

Les femmes qui aiment pardonnent plus
ment les grandes indiscrétions que les petite
délités. 5.

CCCCXXX.

Dans la vieillesse de l'amour comme dan
de l'âge, on vit encore pour les maux, mais
vit plus pour les plaisirs. 5.

CCCCXXXI.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'a
de le paraître. 5.

---

sonne n'entend ni la dévotion ni l'amitié; ce
pas quelquefois la faute des amis que l'on c
mais c'est celle de ceux qui choisissent, parce
demandent plus qu'il ne faut à leurs amis.
même des dévots : ce n'est pas la faute des
mais de ceux qui exigent trop des dévots.

428. Parce que nous ne les regardons
rapport à notre intérêt.

429. Sujet à explication. — (Cela) dépen
ractère des femmes. Il faut pour cela qu'une
ait pris son parti, ou qu'elle soit à l'épreu
médisance.

430. Il y a quelquefois des regains dan
dans l'autre qui font revivre pour les plais

431. Vrai, parce que cette envie, qui n'
chose que l'affectation, est contre nature.

CCCCXXXII.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur. 5.

CCCCXXXIII.

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie. 5

CCCCXXXIV.

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs. 5.

CCCCXXXV.

La fortune et l'humeur gouvernent le monde. 5.

CCCCXXXVI.

Il est plus aisé de connoître l'homme en général que de connoître un homme en particulier. 5.

---

432. Beau, excellent.
433. Parce qu'avec cette qualité on ne se soucie pas des autres qualités.
434. Vrai caractère de l'honnête homme.
435. Voilà un attelage qui n'est bon que pour une girouette.
436. Parce que l'homme en particulier renferme ordinairement les défauts de l'homme en général.

CCCCXXXVII.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire. 5.

CCCCXXXVIII.

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent, en leur payant ce que nous leur devons. 5.

CCCCXXXIX.

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons. 5.

CCCCXL.

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour. 5.

---

437. Faux dans un sens, parce que les bonnes qualités doivent frapper davantage les connoisseurs que l'usage et l'application des bonnes qualités.

438. Vrai; et c'est la véritable reconnoissance.

439. C'est selon : car il y a des choses dont on connoît tout le mauvais qu'on ne laisseroit pas encore de désirer, par rapport aux circonstances.

440. C'est qu'il y a de tout dans l'amour : de l'esprit, du cœur et du corps.

CCCCXLI.

ans l'amitié comme dans l'amour, on est sou-
plus heureux par les choses qu'on ignore que
:elles que l'on sait. 5.

CCCCXLII.

ous essayons de nous faire honneur des dé-
que nous ne voulons pas corriger. 5.

CCCCXLIII.

s passions les plus violentes nous laissent
uefois du relâche, mais la vanité nous agite
urs. 5.

CCCCXLIV.

s vieux fous sont plus fous que les jeunes. 5.

CCCCXLV.

foiblesse est plus opposée à la vertu que le
5.

CCCCXLVI.

qui rend les douleurs de la honte et de la

L'on est plus heureux, mais on ne sent pas
nheur.

Vrai et juste.

Même chanson que l'amour-propre.

Parce qu'ils devroient être plus raisonna-
nais ils ne font pas de si grandes folies.

Vrai et délicat.

L'amour-propre ne peut y mettre d'emplâtre.

jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne pe
vir à les supporter. 5.

CCCCXLVII.

La bienséance est la moindre de tou
lois et la plus suivie. 5.

CCCCXLVIII.

Un esprit droit a moins de peine à s
mettre aux esprits de travers que de le
duire. 5.

CCCCXLIX.

Lorsque la fortune nous surprend e
donnant une grande place sans nous y
conduits par degrés, ou sans que nous
soyons élevés par nos espérances, il est
impossible de s'y bien soutenir et de pa
gne de l'occuper. 5.

---

447. Parce qu'elle laisse la liberté sans
ver, et qu'elle semble attachée à l'honnêt
Elle ne fait qu'effleurer la liberté.

448. Ce n'est pas une grande merveil
qu'un esprit droit, en se soumettant aux
travers, conserve toujours une certaine s
qui le dédommage de la soumission; au
les conduisant, il faut qu'il travaille et qu
pour ainsi dire, et qu'il s'abaisse jusqu'à

449. Faux par le raisonnement et pa
ples, parce qu'il y a mille gens qui ram
sont capables des plus hauts emplois, et
roient s'ils étoient en place; par exem
Pontchartrain.

CCCCL.

tre orgueil s'augmente souvent de ce que
etranchons de nos autres défauts. 5.

CCCCLI.

'y a point de sots si incommodes que ceux
t de l'esprit. 5.

CCCCLII.

'y a point d'homme qui se croie, en chacune
qualités, au dessous de l'homme du monde
stime le plus. 5.

CCCCLIII.

; les grandes affaires, on doit moins s'appli-
faire naître des occasions qu'à profiter de
ui se présentent. 5.

Notre orgueil est comme la maison des in-
et le revenu des officiers généraux, qui se
le la paie des simples soldats; de même,
petits défauts portent quelque chose à notre

Leur esprit se tourne en sottise, comme à
des qui convertissent tout en mauvaises hu-
t, par conséquent, leur sottise étant aug-
ar leur esprit, elle devient plus insuppor-

Parce qu'on voit les autres par les yeux de
ır-propre.
l y a pourtant plus de gloire à faire naître
ions, parce qu'on se donne par cet endroit
créateur.

CCCCLIV.

Il n'y a guère d'occasion où l'on fît un
marché de renoncer au bien qu'on dit de
condition de n'en dire point de mal. 5.

CCCCLV.

Quelque disposition qu'ait le monde à
ger, il fait encore plus souvent grâce au
rite qu'il ne fait injustice au véritable. 5.

CCCCLVI.

On est quelquefois un sot avec de
mais on ne l'est jamais avec du jugement.

CCCCLVII.

Nous gagnerions plus de nous laisser

---

454. Circonlocution pour dire qu'on di
plus de mal que de bien; mais quoique c
fût avantageux, personne ne pourroit ni le
ni le tenir. On ne voudroit pas le propos
qu'on ne voudroit pas renoncer à entendr
bien de soi; on ne pourroit pas tenir le
parce qu'on ne pourroit pas s'empêcher d
mal de son prochain.

455. C'est qu'il y a très peu de véritabl
et qu'il y a beaucoup de clinquant de méri
impossible de discerner.

456. Question de nom : car on ne s'acc
sur le caractère du sot ni sur la définitio
ment et de l'esprit.

457. Faux pour bien des gens. Il y en
qui sont comme les fripiers, qui gagnen
masques.

ous sommes que d'essayer de paroître ce
ous ne sommes pas. 5.

CCCCLVIII.

: ennemis approchent plus de la vérité dans
ements qu'ils font de nous, que nous n'en
hons nous-mêmes. 5.

CCCCLIX.

a plusieurs remèdes qui guérissent de l'a-
mais il n'y en a point d'infaillible. 5.

CCCCLX.

n faut bien que nous connoissions tout ce
passions nous font faire. 5.

CCCCLXI.

ieillesse est un tyran, qui défend sur peine
e tous les plaisirs de la jeunesse. 5.

CCCCLXII.

ême orgueil qui nous fait blâmer les dé-

'rai, parce que nous avons plus de mal que

rai, parce qu'il n'y a rien d'infaillible,
pape.
aroe que nous ne nous connoissons pas
ies, et que nos passions nous emportent
ous-mêmes.
ébauchée.
aroe qu'en diminuant les autres nous aug-
ur les ruines de notre prochain. Il est

fauts dont nous nous croyons exempts nous à mépriser les bonnes qualités que nous n pas. 5.

CCCCLXIII.

Il y a souvent plus d'orgueil que de l plaindre les malheurs de nos ennemis ; c'e leur faire sentir que nous sommes au dessu que nous leur donnons des marques de c sion. 5.

CCCCLXIV.

Il y a un excès de biens et de maux q notre sensibilité. 5.

CCCCLXV.

Il s'en faut bien que l'innocence ne trouv tant de protection que le crime. 5.

CCCCLXVI.

De toutes les passions violentes, celle le moins mal aux femmes, c'est l'amour. 5

---

même impossible de séparer ces deux org scolastique pourroit demander si c'est le gueil, *numero ac specie*.

464. On y perd pied. Ceux qui savent tirent d'affaire; mais les autres se laissent

465. Maxime triviale. C'est l'ordinaire et encore plus de la cour.

466. Parce qu'elle paroît le moins et qu de la cacher. Le caractère d'une femme voir rien qui puisse marquer.

CCCCLXVII.

vanité nous fait faire plus de choses contre goût que la raison. 5.

CCCCLXVIII.

r a de méchantes qualités qui sont de grands s. 5.

CCCCLXIX.

ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne te que par raison. 5.

CCCCLXX.

tes nos qualités sont incertaines et douteu- bien comme en mal, et elles sont presque à la merci des occasions. 5.

CCCCLXXI.

s les premières passions les femmes aiment , et dans les autres, elles aiment l'amour. 5.

Parce que nous assujettissons notre raison à nité.

Se rapporte en quelque façon à 310, 415 et ela dépend toujours de l'application.

Faux en quelque façon, parce qu'il arrive ois que l'on s'abandonne entièrement à la

Combien y a-t-il de Turennes qui sont dans res, et combien y a-t-il de Brunos qui sont e !

Et autre chose itout.

CCCCLXXII.

L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions; on a honte d'avouer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu, et d'être capable d'en avoir. 5.

CCCCLXXIII.

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié. 5.

CCCCLXXIV.

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. 5.

CCCCLXXV.

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance. 5.

---

472. Ces sortes de bizarreries sont justes, parce que c'est une foiblesse de ressentir de la jalousie, et que l'on ne considère que ce point de foiblesse; au lieu que, lorsque l'on en a eu, on se fait honneur de la foiblesse qui donne le caractère d'un véritable amour.

473. Je les crois tous les deux assez égaux pour la rareté, parce que le véritable de l'amitié tient un peu de l'amour, et le véritable de l'amour tient aussi de l'amitié, ce qui les rend presque égaux pour la rareté.

474. C'est selon l'usage que vous voulez faire de leur mérite.

475. Cette sorte de confiance vient toujours de

CCCCLXXVI.

Notre envie dure toujours plus long-temps que le bonheur de ceux que nous envions. 5.

CCCCLXXVII.

La même fermeté qui sert à résister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable; et les personnes foibles qui sont toujours agitées des passions n'en sont presque jamais véritablement remplies. 5.

CCCCLXXVIII.

L'imagination ne sauroit inventer tant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne. 5.

CCCCLXXIX.

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont d'ordinaire que de la foiblesse qui se convertit aisément en aigreur. 5.

---

l'orgueil, qui nous porte autant d'un côté que de l'autre.

476. Vrai.

477. Excellent. — Il n'y a que la première pinte qui coûte.

478. Vrai.

479. Les foibles ont plus de douceur, mais ils n'ont pas la véritable.

CCCCLXXX.

La timidité est un défaut dont il est dan
de reprendre les personnes qu'on en veut
ger. 5.

CCCCLXXXI.

Rien n'est plus rare que la véritable
ceux mêmes qui croient en avoir n'ont
naire que de la complaisance ou de la foibl

CCCCLXXXII.

L'esprit s'attache, par paresse et pa
fiance, à ce qui lui est facile ou agréable
habitude met toujours des bornes à nos co
sances, et jamais personne ne s'est dé
peine d'étendre et de conduire son esprit
loin qu'il pourroit aller. 5.

CCCCLXXXIII.

On est d'ordinaire plus médisant par
que par malice. 5.

---

480. Parce qu'on l'augmente.

481. La facilité est encore entre la bonté
plaisance ou la foiblesse.

482. Bon pour ceux qui ont beaucoup d'es
il y en a bien qui ont poussé leur esprit pa
au delà de leur portée, et ce défaut est
aussi grand que la paresse d'esprit.

483. Vrai, parce qu'on ne cherche qu'
sur les ruines de celui duquel on médit. On
pas toujours attaquer ou détruire, mais on
fier et se rendre recommandable.

CCCCLXXXIV.

Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri. 5.

CCCCLXXXV.

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux et malheureux d'en être guéris. 5.

CCCCLXXXVI.

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie. 5.

CCCCLXXXVII.

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps. 5.

CCCCLXXXVIII.

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus

---

484. A peu près comme un ragoût qui décline de la chaleur peut être plus aisément échauffé par un réchaud que lorsqu'il sera tout froid.

485. Parce qu'il y a toujours un retour dont on comprend tous les dangers.

486. Je ne le crois pas.

487. Parce que nous buvons et nous mangeons pour soutenir notre corps, au lieu que nous ne faisons rien quelquefois pour notre esprit.

considérable dans la vie, que d'un arrange commode ou désagréable de petites chose arrivent tous les jours. 5.

CCCCLXXXIX.

Quelque méchants que soient les homme n'oseroient paroître ennemis de la vertu, et qu'ils la veulent persécuter, ils feignent de qu'elle est fausse, ou ils lui supposer crimes. 5.

CCCCXC.

On passe souvent de l'amour à l'amb mais on ne revient guère de l'ambition mour. 5.

CCCCXCI.

L'extrême avarice se méprend presque jours ; il n'y a point de passion qui s'éloign souvent de son but, ni sur qui le présent a de pouvoir au préjudice de l'avenir. 5.

CCCCXCII.

L'avarice produit souvent des effets cont

---

489. Cela prouve cette belle question de phie morale : *non potest amari malum quia*

490. Parce que l'amour est la passion d nesse, et l'ambition, la passion de l'âge vi

491. Elle ne s'éloigne pas de son but, p tout son but n'est que d'avoir de l'argent da sent, sans trop songer à l'avenir, et quand ge à l'avenir, elle préfère toujours le prés

492. L'avarice est en cela comme toutes

il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présents. 5.

CCCCXCIII.

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer; et ils les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels, qu'il ne dépend plus d'eux de corriger. 5.

CCCCXCIV.

Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite; le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors, et leur donne des vues si justes, qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées. 5.

---

sions. Il y a des orgueils qui rampent pendant qu'il y en a qui s'élèvent. Cela dépend du sujet dans lequel la passion se rencontre.

493. Ce n'est pas qu'ils ne se trouvent pas assez de défauts; mais c'est qu'ils croient se donner des perfections.

494. On ne veut jamais avoir tort. D'abord, on ne voit pas qu'on a tort, et quand on l'a vu, on cherche à s'excuser. Rien de plus pardonnable à l'amour-pro-

CCCCXCV.

Il faut que les jeunes gens qui entrent
monde soient honteux ou étourdis : un ai
ble et composé se tourne d'ordinaire en i
nence. 5.

CCCCXCVI.

Les querelles ne dureroient pas long-
le tort n'étoit que d'un côté. 5.

CCCCXCVII.

Il ne sert de rien d'être jeune sans êt
ni d'être belle sans être jeune. 5.

CCCCXCVIII.

Il y a des personnes si légères et si l
qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de v
défauts que des qualités solides. 5.

---

pre. S'il ne faisoit que ces sottises, ce sera
donné.

495. Pour bien faire, il faut qu'ils soi
l'autre successivement. Pour apprendre, il
soient honteux et qu'ils s'appliquent seule
tenir. Quelque temps après, il faut qu
étourdis, et qu'ils hasardent tout ce qu'i
afin qu'ils puissent acquérir le don de l'éto

496. On ne feroit pas longtemps la gu
force n'étoit que d'un côté.

497. Faux en tout, et surtout pour l
Combien y a-t-il de jeunes laides qui font

498. Elles sont donc toutes en l'air ?

CCCCXCIX.

ne conte d'ordinaire la première galanterie
nmes que lorsqu'elles en ont une seconde. 5.

D.

r a des gens si remplis d'eux-mêmes, que
'ils sont amoureux, ils trouvent moyen
occupés de leur passion sans l'être de la
ne qu'ils aiment. 5.

DI.

nour, tout agréable qu'il est, plaît encore
ar les manières dont il se montre que par
me. 5.

DII.

d'esprit avec de la droiture ennuie moins,
ngue, que beaucoup d'esprit avec du tra-
.

Belle merveille! Peut-on compter pour un?
il pas plusieurs nombres pour faire un comp-
loit dire on *remarque*, et non pas on *compte*.
Ce sont des sots: car, quoiqu'ils soient rem-
x-mêmes, ils devroient dégorger dans la per-
'ils aiment, et ce dégorgement soutiendroit
ueil.
C'est la raison pour laquelle le faux amour
rce qu'il emprunte les manières du véritable.
Parce que, lorsqu'on a peu d'esprit avec de la
, on a effectivement beaucoup d'esprit, et
n a beaucoup d'esprit avec du travers, on

DIII.

La jalousie est le plus grand de tous les maux et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent. 5.

DIV.

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les payens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus foibles aussi bien que les héros ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait

---

n'a que la saillie de l'esprit; ainsi, pour parler juste, il falloit opposer le bon esprit à l'esprit brillant.

508. Parce que les personnes qui le causent, le causent ou avec fondement, ou sans fondement; si elles donnent lieu à la jalousie, elles n'estiment guère ceux à qui elles causent un si grand mal, et par conséquent, le mal leur fait fort peu de pitié; si, d'un autre côté, elles sont innocentes sur le sujet de la jalousie qu'elles causent, elles regardent le jaloux comme un fou qui ne peut être guéri que par lui-même.

jamais cru, et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie; mais on n'a jamais raison de mépriser la mort; ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose; et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, et y paroît plus présente en un temps qu'en un autre: ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances, si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer. Mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisoit toute la constance des philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grâce où l'on ne sauroit s'empêcher d'aller; et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation et sauver du naufrage ce qui n'en peut être garanti. Contentons-nous pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces foibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons ap-

procher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie, et de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils sont, pour nous assurer, ce qu'une haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire : quand on en est éloigné on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais, quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paroisse de près ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître les effets de l'amour-propre que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire ; et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle au contraire qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta il y a quelque temps de danser sur l'échafaud où il alloit être roué. Ainsi, bien que les motifs soient

ifférents, ils produisent souvent les mêmes effets. e sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion u'il y ait entre les grands hommes et les gens du ommun, on a vu mille fois les uns et les autres ecevoir la mort d'un même visage ; mais ç'a tou-urs été avec cette différence que, dans le mépris ue les grands hommes font paroître pour la mort, est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue ; dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet e leur peu de lumière, qui les empêche de con-oître la grandeur de leur mal, et leur laisse la berté de penser à autre chose. 1.

NOTES ET VARIANTES.

NOTES ET VARIANTES.

ÉPIGRAPHE. *Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés.*

Cette sentence, qui résume en quelque sorte le système de La Rochefoucauld, n'a été ainsi formulée que dans la quatrième édition de son livre (1675). Jusque là, la même pensée n'avoit été qu'indiquée dans la maxime suivante de la première édition, qui n'avoit pas reparu dans la 2e et la 3e :

Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut.

L'un de nos plus habiles éditeurs de La Rochefoucauld, l'abbé Brotier, cite, à propos de cette sentence, un passage de l'oraison funèbre de la princesse palatine par Bossuet, qui vient là fort à propos : « Elle croyoit voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humilioit par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisoit un remède de la cause de son mal. »

1. Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et

de divers intérêts, que la fortune ou notre indu trie savent arranger, et ce n'est pas toujours p valeur et par chasteté que les hommes sont va lants et que les femmes sont chastes.

Var. Cette maxime étoit ainsi exprimée dans la pr mière édition :

Nous sommes préoccupés de telle sorte en no faveur, que ce que nous prenons souvent pou des vertus n'est en effet qu'un nombre de vic qui leur ressemblent, et que l'orgueil et l'amour-propre nous ont déguisés (1665, n° 181).

Puis vient, plus loin, une autre maxime analogue :

De plusieurs actions différentes que la Fortu arrange comme il lui plaît, il s'en fait plusieu vertus (1665, n° 293).

Ces deux maximes, refondues et réunies en une seu dans les 2e et 3e éditions, ne reçurent leur forme défin tive que dans celles de 1675 et 1678.

Il me paroît superflu de faire remarquer longueme combien cette dernière forme est, pour la vigueur e précision du style, supérieure aux deux autres.

La note du contemporain est ici un peu confuse, et su tout peu concluante. Il paroît n'avoir pas saisi très exa tement la portée de cette maxime, qui contient en abré toute la doctrine de l'auteur.

2. L'amour-propre est le plus grand de tou les flatteurs.

La même pensée étoit exprimée d'une manière bea moins précise, et bien moins heureuse, par conséquen dans la première édition :

L'amour-propre empêche bien que celui qu nous flatte *ne* soit jamais celui qui nous flatte le plus (1665, n° 157).

6. La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

Var., édition de 1665 : La passion fait souvent du plus habile homme un fol, et rend quasi toujours les plus sots habiles.

Il n'y a point là de modification dans la pensée; c'est un simple perfectionnement de style.

7. Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands *desseins*, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi, la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, *n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie.*

Var. Cette pensée, qui se trouve déjà dans la première édition, n'a subi dans la dernière que de légères modifications. Le mot *dessein* a été substitué au mot *intérêt*, et la dernière phrase a été adoucie. Dans la première, l'auteur s'exprime ainsi d'une manière absolue : *étoit un effet de la jalousie.*

On peut rapprocher cette pensée des maximes 57 et 58, qui expriment des idées analogues :

Quand les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais les effets du hasard.

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange ou du blâme qu'on leur donne.

10. Il y a dans le cœur humain une généra-

tion perpétuelle de passions; en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

L'annotateur contemporain dit ici très brièvement : *vrai dans le général*. M. Aimé Martin croit voir dans cette succession continuelle de passions dans le cœur humain un certain découragement occasionné par leur insuffisance à nous satisfaire, découragement qui peut conduire au seul bien réel, la vertu.

Cette maxime, à mon avis, est vraie et exprime seulement un fait réel, l'inconstance de notre cœur, sans qu'il cède à la foiblesse de notre nature et qu'il ne fasse aucun effort pour dominer cette foiblesse par la volonté.

11. Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la *prodigalité*, et la prodigalité l'avarice. On est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité.

Var. Dans la première édition, l'auteur avoit mis *libéralité* au lieu de *prodigalité*, qui est bien plus précis, et surtout plus exact.

12. Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paroissent toujours au travers de ces voiles.

Var. Quelque industrie que l'on ait à cacher ses passions sous le voile de la piété et de l'honneur, il *y en a* toujours quelque endroit qui se montre (1665, n° 12).

On peut, en comparant ces deux formes d'une même pensée, reconnoître quel soin mettoit l'auteur à la propriété de l'expression et à la perfection du style.

15. La clémence des princes n'est souvent

qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

Tacite avoit déjà dit :

« *Novum imperium inchoantibus utilis clementiæ fama.* » (*Annales*, 4.)

« Dans un commencement de règne, il est avantageux de passer pour avoir de la clémence. »

16. Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique, tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble.

M. Aimé Martin voit dans cette maxime, que je regarde comme parfaitement juste, l'expression d'une certaine rancune de La Rochefoucauld contre la reine Anne d'Autriche, qui n'auroit pas reconnu les obligations qu'elle lui avoit, et qui, selon lui, n'accordoit ses faveurs qu'à ceux qui savoient se faire craindre. Sans admettre absolument cette assertion, je ne saurois nier qu'elle n'ait un certain degré de probabilité. Les penseurs les plus éminents ne sauroient tellement faire abstraction de leurs souvenirs et de leurs impressions personnelles, que leur esprit n'en conservât toujours une certaine empreinte.

17. La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

Var. La modération des personnes heureuses *est* le calme de leur humeur adoucie par la possession du bien (1665, n° 19).

19. Nous ayons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

Observation pleine de sens et dont l'heureuse expression relève merveilleusement la finesse et l'exactitude.

21. Ceux qu'on condamne au supplice affec-

tent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager; de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux.

Var. Ceux qu'on fait mourir affectent quelquefois des *constances*, *des froideurs et des mépris* de la mort pour ne pas penser à elle; de sorte qu'on peut dire que ces *froideurs et ces mépris font* à leur esprit ce que le bandeau *fait* à leurs yeux (1665, n° 24).

Toujours le même soin, de la part de l'auteur, pour améliorer et donner à la fois plus de correction et de précision à son style.

22. La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle.

Var. La philosophie triomphe aisément des maux passés et de *ceux qui ne sont pas prêts d'arriver;* mais les maux présents triomphent d'elle (1665, n° 25).

23. Peu de gens connoissent la mort; on ne la souffre pas par résolution, mais par stupidité et par coutume, et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

Var. Dans l'édition de 1665, n° 26, cette maxime se termine ainsi :

.... Et la plupart des hommes meurent parce qu'on meurt.

24. Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font

voir qu'ils ne les soutenoient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme; et, qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes.

Var. Les grands hommes s'abattent et se démontent à la fin par la longueur de leurs infortunes. Cela fait bien voir qu'ils n'étoient pas forts quand ils les supportoient, *mais seulement qu'ils se donnoient la gêne pour le paroître*, et qu'ils soutenoient leurs malheurs par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme; enfin, à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes.

25. Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Var. L'édition de 1665, n° 28, disoit :

Il faut de plus grandes vertus, et *en plus grand nombre....*

« Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant, quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. »

(TACIT., *Hist.*, I.)

« La prospérité est l'épreuve la plus sûre et la plus vive des grandes âmes : on supporte l'adversité, mais on se laisse corrompre par le succès. »

27. On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer.

Var. Quoique toutes les passions se dussent cacher, elles ne craignent pas néanmoins le jour;

seule envie est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer (1665, n° 30).

On remarquera ici combien la dernière manière de l'auteur est plus vive, et, par conséquent, plus expressive que la première. J'insisterai aussi sur l'expression *faire venité*, qui indique une volonté déterminée, qui seroit plus foiblement indiquée par la forme plus habituelle : *on tire venité*.

28. La jalousie est, en quelque manière, juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir ; au lieu que l'envie est une *fureur* qui ne peut souffrir le bien des autres.

Var. Dans l'édition de 1665, n° 31, cette maxime se termine ainsi :

.... Une *fureur* qui nous fait toujours souhaiter la ruine du bien des autres.

Ce qui est plus languissant.

On remarquera ici le mot *fureur*, qui caractérise la passion de l'envie avec autant d'exactitude que d'énergie.

Charron (*Sagesse*) a très heureusement défini l'envie : « Un regret du bien que les autres possèdent et qui tourne ce bien à notre mal. »

Un poète de l'Anthologie avait dit, peut-être encore mieux :

« L'envie est un grand mal ; mais elle a du moins cela de bon qu'elle fait le malheur de celui qui l'éprouve. »

30. Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour *nous excuser à nous-mêmes* que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

« Multa experiendo confieri quæ seguibus ardua videantur. » (TACITI *Annales*, XV).

« L'homme de résolution exécute ce qui paroît presque impossible au lâche. »

.'annotateur contemporain ne me paroît pas avoir com-
s la pensée de La Rochefoucauld, ni saisi exactement
ens précis du mot *volonté*, qui est à la fois la source
l'expression de notre force.
L'expression nous *excuser à nous-mêmes* est très heu-
ıse, et exprime parfaitement la lutte qui se passe à l'in-
ieur entre notre paresse et notre volonté.

31. Si nous n'avions point de défauts, nous ne
endrions pas tant de plaisir à en remarquer dans
autres.
Var. Si nous n'avions pas de défauts, nous ne
ions pas si aises d'en remarquer aux autres.

32. La jalousie *se nourrit dans les doutes;* et
e devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe
doute à la certitude.

Pour arriver à cette concision, qui met si bien sa
nsée en relief, voici par quels essais l'auteur avait
ssé :

Var. 1re. La jalousie ne subsiste que dans les
utes : l'incertitude est sa matière ; c'est une pas-
on qui cherche tous les jours de nouveaux sujets
inquiétude et de nouveaux tourments. On cesse
être jaloux dès que l'on est éclairci de ce qui
usoit la jalousie (1665, n° 35).
Var. 2e. La jalousie se nourrit dans les doutes.
'est une passion qui cherche toujours de nou-
eaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tour-
ents, et elle devient fureur sitôt qu'on passe du
oute à la certitude (2e éd. 1666, n° 32).

On remarquera l'heureuse expression : *se nourrit dans*
s doutes, à laquelle sa nouveauté donne un charme
u'augmente son exactitude.

36. Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections.

Var. La nature, qui a si sagement pourvu à la vie de l'homme par la disposition admirable des organes du corps, lui a *sans doute* donné l'orgueil pour lui épargner la douleur de connoître ses imperfections et *ses misères*.

La teinte ironique qui règne dans l'énoncé de cette maxime en rehausse singulièrement l'expression.

38. Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes.

On a cru reconnoître dans cette maxime une allusion aux procédés habituels du cardinal Mazarin, dont La Rochefoucauld avoit eu à se plaindre. Cela pourrait être, et je citerai à ce sujet la citation de Tacite donnée par Amelot de La Houssaye, et la note qu'il y joint :

« Largus promissis, et, quæ natura trepidantium est, immodicus. (TACITI *Annales*, XI.)

« Libéral, ou plutôt prodigue en promesses, selon le caractère des hommes qui craignent. »

« Tel étoit le cardinal, qui promettoit parce qu'il n'osoit refuser en face; puis il éludoit ses promesses par des interprétations captieuses et burlesques, qui le faisoient haïr et mépriser. »

J'emprunte aussi, sur le même sujet, à M. Aimé Martin, une très heureuse citation de Racine :

« La raison pourquoi le cardinal différoit tant à accorder les grâces qu'il avoit promises, c'est qu'il étoit persuadé que l'espérance étoit bien plus capable de retenir un homme dans le devoir, que non pas la reconnoissance. (*Œuvres de Racine*. Paris, Lefèvre, 1821; *Fragments historiques*, tome V, p. 299.)

41. Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

Var. La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes (1665, n° 51).

On voit que la première manière de La Rochefoucauld faisoit dépendre le talent des grandes ou des petites choses de la *complexion;* il a modifié cette maxime en substituant la volonté à la complexion, et cette seconde manière est, si je ne me trompe, plus conforme à la réalité : car l'homme qui ne s'occupe que des petites choses ne peut accuser personne que lui-même de son impuissance à s'occuper des grandes.

On trouve dans Tacite une pensée qui semble tout à fait opposée à celle-ci :

« Magnarum rerum curam non dissimulaturos, qui animum etiam levissimis adverterent. » (TACITI *Annales*, XIII.)

« On juge qu'un homme est capable de grandes choses par l'attention qu'il apporte aux plus petites. »

Ces deux maximes, entendues convenablement, peuvent très bien se concilier. La Rochefoucauld indique *seulement* un homme qui attache trop d'importance aux petites choses et qui en est comme absorbé; Tacite veut désigner un homme qui croit que l'examen attentif des petites choses est une préparation à l'intelligence des grandes affaires. Cela dépend, en effet, de la vigueur ou de l'étendue de l'esprit qui est mis en action.

42. Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

Cette pensée fut ainsi retournée par madame de Grignan : « Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force. » Madame de Sévigné trouvoit cette maxime plus vraie que celle de La Rochefoucauld. » (Aimé Martin.)

Madame de Grignan n'avoit peut-être pas tout à fait tort; mais La Rochefoucauld a cent fois plus raison qu'elle.

La remarque de l'annotateur contemporain me semble au moins médiocre, pour ne rien dire de plus. Il ne paroît pas avoir compris que le mot *force*, ici employé, indique l'énergie de la volonté.

43. L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

Cette maxime est l'une des plus vraies de La Rochefoucauld, et j'ajouterai l'une des plus heureusement exprimées ; elle l'étoit moins agréablement dans la première édition :

Var. L'homme est conduit lorsqu'il croit se conduire, et pendant que, par son esprit, *il vise à un endroit*, son cœur *l'achemine* insensiblement à un autre (1665, n° 47).

Au reste, La Rochefoucauld a dit la même chose à peu près d'une manière encore plus vive, parce qu'elle est plus concise, dans la maxime 102 :

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

44. La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées : elles ne sont en effet que la bonne ou mauvaise disposition des organes du corps.

Cette maxime, un peu trop absolue dans son expression, paroît avoir blessé très vivement l'un des éditeurs de La Rochefoucauld, M. Aimé Martin, qui consacre plusieurs pages à la combattre, et qui, dans son indignation, arrive presqu'à accuser La Rochefoucauld de matérialisme. Je crois qu'il ne faut pas prendre la chose aussi vivement, et qu'il est à propos de ne voir dans cet aphorisme trop absolu, comme je l'ai déjà dit, qu'une manière un peu exagérée d'indiquer que la bonne ou mauvaise disposition de nos organes avoit une grande influence sur les dispositions de notre âme, sur l'activité de notre intel-

ligence et de notre esprit, et cela ne sauroit être contesté. La Rochefoucauld a peut-être exagéré sa pensée en l'exprimant; il faut se garder de même d'exagérer la critique.

L'aphorisme, bien connu des anciens, *mens sana in corpore sano*, n'étoit pas totalement dépourvu de vérité et n'a jamais excité l'indignation de personne.

46. L'attachement ou l'indifférence *que les philosophes avoient* pour la vie n'étoient qu'*un goût de leur amour-propre*, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs.

Var. L'attachement ou l'indifférence pour la vie sont des goûts de l'amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue, ou du choix des couleurs (1665, n° 52).

Cette expression : *un goût de leur amour-propre*, tournure tout à fait neuve, me paroît d'autant plus heureuse, qu'elle semble indiquer ici une espèce de dédain pour l'orgueil de ces philosophes qui affectaient de se croire supérieurs à l'humanité.

49. On n'est jamais si heureux, ni si malheureux qu'on s'imagine.

Var. 1re. On n'est jamais si malheureux qu'on croit, ni si heureux qu'on avoit espéré (1665, n° 59).

Var. 2e. On n'est jamais si heureux, ni si malheureux que l'on pense (1666, n° 50).

50. Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.

Var. Ceux qui *se sentent* du mérite se piquent *toujours* d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes *qu'ils sont au-dessus de leurs malheurs*, et qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune (1665, n° 57).

On trouve encore dans la même édition une pensée qui a beaucoup de rapport avec celle-ci.

On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paroître (1665, n° 60).

Ces deux maximes ont été parfaitement fondues dans notre maxime 50, qui est d'ailleurs bien plus précise, et dans laquelle on aura remarqué cette heureuse tournure: *Se font un honneur d'être malheureux.*

51. Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

Var. Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous avons été contents *dans l'état et dans les sentiments* que nous désapprouvons à cette heure (1665, n° 58).

52. Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

Var. Quelque différence *qu'il y ait* entre les fortunes, il y a pourtant une certaine *proportion* de biens et de maux qui les rend égales (1665, n° 61).

On voit par la substitution du mot *paroisse* à l'expres-

sion *qu'il y ait*, et par celle de *compensation* à *proportion*, le soin que mettait l'auteur à rechercher la propriété de l'expression.

57. Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard.

Var. Quoique la grandeur des ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hasard ou de quelque petit dessein (1665, n° 66).

59. Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

« Comme fit M. d'Ossat, lorsqu'il négocioit l'absolution du roi son maître (Henri IV) à Rome. Dieu me fit la grâce, dit-il dans une lettre qu'il lui écrivit, que je ne tardai guère à me résoudre. Et ce que la fortune me sembloit présenter de la main gauche, je le pris de la droite, en usant de cette traverse, en sorte que non seulement elle ne nuisit de rien à votre service, mais au contraire qu'elle y aida et servit autant que si, de propos délibéré, elle y eût été dressée et destinée. »

(AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

60. La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

Var. La fortune ne laisse rien perdre pour les hommes heureux (1665, n° 69).

62. La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle qu'on voit

d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation p
attirer la confiance des autres.

Je veux seulement faire remarquer ici l'heureuse d
nition de la sincérité, qui la caractérise d'une man
si pittoresque.

65. Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à
prudence ; cependant elle ne sauroit nous assur
du moindre événement.

L'expression si parfaite et si précise de cette pens
peut donner lieu à une curieuse étude de style. Elle n
s'étoit pas d'abord présentée si nettement à l'esprit d
l'auteur, et il la soumit à divers essais successifs avant
d'arriver à la dernière manière.

Dans la première édition (1665, n° 75), elle étoit ainsi
exprimée :

On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'en
sorte d'éloge qu'on ne lui donne ; elle est la règle
de nos actions et de notre conduite ; elle est la
maîtresse de la fortune ; elle fait le destin des em-
pires ; sans elle on a tous les maux, avec elle on a
tous les biens ; et, comme disoit autrefois un poète,
quand nous avons la prudence, il ne nous manque
aucune divinité (1), pour dire que nous trouvons
dans la prudence tout le secours que nous deman-
dons aux dieux. Cependant la prudence la plus
consommée ne sauroit nous assurer du plus petit
effet du monde ; parce que, travaillant sur une
matière aussi changeante qu'est l'homme, elle ne
peut exécuter sûrement aucun de ses projets. D'où
il faut conclure que toutes les louanges dont nous

(1) Nullum Numen abest, si sit Prudentia...

(JUVÉNAL, sat. X.)

flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres.

Le duc de La Rochefoucauld sentit bien que cette abondance de paroles ne pouvoit qu'affaiblir le sens de sa pensée et n'étoit guère d'accord avec sa manière habituelle de s'exprimer. Il remania donc cette maxime, qui se trouve sous une forme beaucoup plus abrégée dans les éditions suivantes :

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant (1666, n° 66; 1671, 1675, n° 65).

Il y avoit déjà dans cette seconde manière un perfectionnement notable; mais l'auteur n'étoit pas encore satisfait, et il arriva enfin à l'élégante précision de la dernière forme.

70. Il n'y a point de déguisement qui puisse long-temps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

« Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant? » (*Proverb.* 6.)
« L'homme peut-il cacher le feu dans son sein, sans que ses vêtements soient brûlés? »

72. Si l'on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

La réflexion de l'annotateur sur cette maxime me fournit l'occasion de rappeler ici une observation de La Bruyère, qui, sans exprimer tout à fait la même idée, présente cependant quelque analogie avec la pensée de La Rochefoucauld :

« L'on veut faire le bonheur, ou, si cela ne se p
ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. »

(LA BRUYÈRE : *Du Cœur*, édit. de M. Walckena
page 228.)

78. L'amour de la justice n'est, en la plupa
des hommes, que la crainte de souffrir l'injustic

Cette maxime si concise résulte de la fusion de de
autres, bien moins vivement énoncées dans la premi
édition :

Var. La justice n'est qu'une vive appréhension
qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient : de l
vient cette considération et ce respect pour to
les intérêts du prochain, et cette scrupuleuse ap
plication à ne lui faire aucun préjudice. Cet
crainte retient l'homme dans les bornes des bien
que la naissance ou la fortune lui ont donnés ; e
sans crainte, il feroit des courses continuelles su
les autres (1665, n° 88).

Var. 2°. On blâme l'injustice, non pas pou
l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le pre
judice que l'on en reçoit (1665, n° 90).

Je n'ai pas besoin de faire remarquer avec détail
supériorité de la rédaction définitive sur les deux autres.

79. Le silence est le parti le plus sûr pou
celui qui se défie de soi-même.

« Stultus quoque, si tacerit, sapiens reputabitur ; et si
compresserit labia sua, intelligens. » (*Proverb.*, ch. XVII,
« Le sot qui se tait passera pour sage, et s'il sait
sister au besoin de parler, il sera presque consid
comme un homme de génie. »

Un de nos poètes a dit très agréablement :

Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

80. Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme, et facile de connoître celles de l'esprit.

Manière détournée, et peut-être un peu subtile, de dire qu'on s'attache bien plus aux gens qui nous séduisent par l'agrément de leur esprit qu'à ceux qui seroient dignes par leurs vertus d'une affection plus profonde et plus durable ; en d'autres termes, on ne prend pas le temps d'étudier ceux dont on fait ses amis.

Cette maxime étoit ainsi exprimée dans la première édition :

Ce qui rend nos inclinations si légères et si changeantes, c'est qu'il est aisé de connoître les qualités de l'esprit, et difficile de connoître celles de l'âme (1665, n° 93).

83. Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bon office ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner.

Var. L'amitié la plus intéressée n'est qu'un trafic, où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner (1665, n° 94).

Cette première rédaction touchoit à l'injustice et à la fausseté par son expression trop absolue ; l'auteur l'a parfaitement senti, et il l'a rendue très plausible et bien plus vraie par sa nouvelle forme et par les préliminaires dont il fait précéder sa conclusion.

86. Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

« Multi fallere docuerunt dum timent falli, et alii jus peccandi suspicando fecerunt. » (SENEC. *Epist.* III.)

« Il y a des gens qui enseignent à tromper, par la crainte même qu'ils témoignent d'être dupes, et dont la défiance excessive semble en quelque sorte justifier ceux qui les trompent. »

L'annotateur contemporain et M. Aimé Martin ne paroissent pas avoir bien saisi le véritable sens de cette maxime, qui leur semble être la justification des gens de mauvaise foi et des fripons, tandis qu'elle signifie tout simplement qu'une extrême défiance est un défaut qui semble provoquer la tromperie. Un de nos poètes a dit dans le même sens :

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.

Au reste, il est juste d'ajouter que, dans cette maxime, l'auteur a sacrifié quelque peu la clarté à la concision.

90. Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

La même pensée se trouve comprise dans les Maximes 155, 251 et 273. Un des principaux artifices du système et de la manière de La Rochefoucauld est de revenir fréquemment sur la même pensée, dont il sait très habilement modifier l'expression.

92. Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port étoient à lui.

Var. On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous apprennent à nous connoître nous-mêmes, qu'en eut ce fou d'Athènes de se plaindre du médecin qui l'avoit guéri de l'opinion d'être riche (1665, n° 104).

97. On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'es-

prit et le jugement étoient deux choses différentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit. Cette lumière pénètre le fond des choses ; elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement.

Cette pensée étoit exprimée avec plus de détail dans la première édition :

Var. Le jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumière de l'esprit ; son étendue est la mesure de sa lumière; sa profondeur est celle qui pénètre le fond des choses; son discernement les compare et les distingue; sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir; sa droiture les prend toujours par le bon biais; sa délicatesse aperçoit celles qui paroissent imperceptibles, et le jugement décide ce que les choses sont. Si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualités ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plénitude de ses lumières tous les avantages dont nous venons de parler (1665, n° 107).

Cette première rédaction est très confuse et certainement inférieure à la rédaction définitive; mais celle-ci même me semble un peu subtile, et par cela même moins claire qu'on ne voudroit. L'esprit qui voit beaucoup et très loin n'est pas tout à fait le même que celui qui ordonne, classe et règle tout ce qu'il a vu, et je ne vois aucun inconvénient à donner un nom différent à cette double application de la plus puissante de nos facultés.

99. La politesse de l'esprit consiste à penser les choses honnêtes et délicates.

Var. La politesse de l'esprit est un tour par lequel il pense toujours des choses honnêtes et délicates (1665, n° 93).

100. La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable.

Var. La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit par lequel il entre dans les choses les plus flatteuses, c'est-à-dire celles qui sont le plus capables de plaire aux autres (1665, n° 110).

J'ai rapproché à dessein ces deux maximes l'une de l'autre, parce qu'elles ont entre elles une grande relation et qu'elles s'appuient en quelque sorte réciproquement. Les locutions *politesse de l'esprit* et *galanterie de l'esprit* sont tout à fait hors d'usage aujourd'hui et étoient peut-être déjà *précieuses* ou prétentieuses du temps de La Rochefoucauld ; elles indiquent toutefois assez bien deux qualités qui peuvent contribuer à rendre la société très agréable.

101. Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit, qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art.

Cette réflexion, énoncée avec une élégante simplicité, étoit exprimée avec un peu plus de recherche, mais assez heureusement aussi, dans la première édition :

Il y a de jolies choses que l'esprit ne cherche point, et qu'il trouve tout achevées en lui-même; il semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamants dans le sein de la terre (1665, n° 111).

104. Les hommes et les affaires ont leur point de perspective : il y en a qu'il faut voir de près

pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné.

Var. Toutes les grandes choses ont leur point de perspective, comme les statues; il y en a, etc. (1665, n° 114).

106. Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail; et comme il est presque infini, nos connoissances sont toujours superficielles et imparfaites.

« Comme les grands n'entrent presque point dans les détails des petites choses, ils ne s'y connoissent point; et cela est cause de toutes les fautes qu'ils font dans l'administration des affaires publiques. A force d'entrer dans ce détail, feu M. Colbert étoit devenu le plus habile homme du royaume. » (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

109. La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

« Le mot *accoutumance*, un peu suranné de nos jours, et qui mérite d'être regretté, me semble ici plus précis et d'une signification plus étendue que le mot *habitude*.

110. On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Var. Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami, que celui de lui donner conseil (1665, n° 117).

« Consilium ab omnibus datum est, periculum pauci sumpsere. »

« Tous s'empressoient d'apporter leurs conseils; mais y en eut bien peu qui osèrent s'exposer au danger. »

Cette phrase latine d'un inconnu, citée par Amelot de La Houssaye, complète en quelque sorte la maxime de La Rochefoucauld.

113. Il y a de bons mariages, il n'y en a point de délicieux.

Lady Wortley Montague, Anglaise et femme d'esprit, trouvoit cette proposition si mal sonnante, qu'elle écrivit, pour la combattre, une petite dissertation spéciale, qui se trouve insérée à la suite de plusieurs éditions de ses *Lettres*. Cette dissertation, sans être dépourvue d'intérêt et d'agrément, n'a pourtant rien de très remarquable, ni surtout de très concluant. L'ingénieux auteur n'a pas saisi parfaitement toute la portée de la maxime de La Rochefoucauld, qui veut dire, avec la subtilité qui lui est propre, « qu'il peut y avoir de bons mariages, mais qu'il n'y en a point qui, par la durée et la délicatesse persévérante de leurs douceurs et de leurs agréments, atteignent à la perfection idéale que lui donnent par avance les couples amoureux ». Au fond, cela doit être vrai; mais n'est-il pas injuste aussi d'exiger cette perfection idéale de l'humanité?

La Bruyère est peut-être allé encore plus loin que La Rochefoucauld, à cet égard, dans la réflexion suivante:

« Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.» (*Des femmes*, édit. de M. Walckenaer, page 218.)

Ici La Bruyère est plus tranchant encore que l'auteur des *Maximes*, et bien moins impartial, en mettant en quelque sorte sur le compte de la femme seule les désagréments qui peuvent résulter du mariage.

Montaigne, plus juste parce qu'il est moins absolu, ne met pas à un si haut prix les conditions du bonheur conjugal.

« La touche d'un bon ménage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la société dure, si elle a esté constamment douce, loyale et commode. »

Cela est bien mieux à la portée de tous; car cette définition simple ne suppose ni une perfection idéale, impossible à réaliser, ni l'absence complète de ces petits accidents de la vie domestique qui l'agitent quelquefois sans la troubler pourtant.

116. Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui

en demande paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille paie la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire.

La première rédaction de cette sentence étoit bien inférieure à celle-ci, qui est un modèle de justesse et de mesure dans l'expression, et qui donne ainsi un attrait de plus à la petite scène qui s'y trouve représentée. Voici le texte de la première édition :

Var. Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paroît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein le plus souvent est de faire approuver ses sentiments, et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose. Celui qui conseille paie d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé; il cherche en même temps, dans ses propres intérêts, des règles de conseiller; de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit (1665, n° 118).

119. Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.

Var. La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres, *pour acquérir leur estime,*

fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes (1665, n° 123).

La phrase *pour acquérir leur estime*, était ici au moins inutile et rendoit le style languissant. Aussi, dans sa dernière rédaction, l'auteur l'a-t-il supprimée.

126. Les finesses et les trahisons ne viennent que du manque d'habileté.

Var. Si on étoit toujours assez habile, on ne feroit jamais de finesses, ni de trahisons (1665, n° 128).

127. Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

Var. On est fort sujet à être trompé, quand on croit être plus fin que les autres (1665, n° 129).

131. Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

L'annotateur applique un peu lestement à cette maxime le mot *galimatias*; il n'avoit pas compris sans doute le fond de la pensée de La Rochefoucauld, qui pourtant se trouve suffisamment indiqué par l'emploi de l'expression *abandonnée*, qui me paroît signifier expressément que l'habitude de la débauche est la source d'une foule de désordres qui détruisent chez la femme abandonnée toute espèce de pudeur et de moralité.

134. On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

« La Rochefoucauld étoit l'homme le plus poli et le plus ami des bienséances. Il détestoit l'affectation, et ce genre

ravers lui a paru si ridicule qu'il l'a critiqué dans maximes (133, 134, 372, 431, 457). Mais il trouvoit i tant de charme à la vertu opposée, que, pour l'ex- ıer, il a enrichi la langue d'une locution nouvelle. d'une personne *qu'elle est vraie*, c'est faire entendre lle est simple et naturelle. La Rochefoucauld trouva : heureuse expression pour louer et peindre en même ›s le caractère de Mme de La Fayette (1). » (AUBE TIN.)

37. On parle peu quand la vanité ne fait pas er.

ar. Quand la vanité ne fait point parler, on pas envie de dire grand' chose (1665, n° 139).

'9. La Rochefoucauld, dans ses *Réflexions diverses*, ı trouvera plus loin, a donné d'excellents dévelop- ents à cette maxime 139, qui déjà, par elle-même, emplie de justesse.

ı trouve aussi, dans une lettre manuscrite de La Ro- ›ucauld à madame de Sablé, quelques réflexions qui apportent assez bien à la maxime 139 :

L'intérêt est l'âme de l'amour-propre, de sorte que, me le corps privé de son âme est sans vue, sans ouïe, connoissance, sans sentiment et sans mouvement; ıême l'amour-propre séparé, s'il le faut dire ainsi, de intérêt, ne voit, n'entend, ne sent et ne se remue ; de là vient qu'un même homme qui court la terre ›s mers pour son intérêt devient soudainement para- ıue pour l'intérêt des autres; de là vient le soudain ıupissement et cette mort que nous causons à tous ı à qui nous contons nos affaires; de là vient leur npte résurrection lorsque dans notre narration nous êlons quelque chose qui les regarde; de sorte que s voyons, dans nos conversations et dans nos traités, dans un même moment un homme perd connoissance evient à soi, selon que son propre intérêt s'approche lui ou qu'il s'en retire. (*Manuscr. de la Bibl. impér.*, ıı.)

(1) *Mémoires de Ségrais*, p. 36.

141. Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer, et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

Var. On se vante souvent, mal à propos, de ne se point ennuyer, et l'homme est si glorieux qu'il ne veut pas se trouver de mauvaise compagnie (1665, n° 143).

La différence qui existe entre ces deux manières de rendre la même pensée semble légère au premier coup d'œil ; on reconnoît, après un peu de réflexion, que la dernière rédaction, celle de l'édition de 1678, a pour résultat d'adoucir ce que l'autre avoit de trop dogmatique : la substitution du mot *nous* à sa forme indéfinie semble associer l'auteur lui-même au travers qu'il signale, ce qui rend son observation moins offensante pour son lecteur.

Cette maxime est d'ailleurs une des plus fines observations de La Rochefoucauld, et des plus finement exprimées.

143. C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par l'estime de leur mérite, et nous voulons nous attirer des louanges lorsqu'il semble que nous leur en donnons.

Var. C'est plutôt par l'estime de nos sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres, que par leur mérite, et nous nous louons en effet lorsqu'il semble que nous leur donnons des louanges (1665, n° 146).

Cette observation est un peu subtile et auroit pu, dans la dernière rédaction même, qui est bien meilleure de style que la première, être exprimée plus nettement. Il faut rapprocher de cette maxime 143 la conclusion de la maxime suivante (144), qui l'explique et la complète.

149. Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.

Var. La modestie qui semble refuser les louanges n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates (1665, n° 147).

On trouve, dans la 6e édition (1693), publiée après la mort de l'auteur, une maxime analogue à celles-ci :

On ne se blâme que pour être loué.

150. Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu, et celles qu'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter.

Var. L'approbation que l'on donne à l'esprit, à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne, et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auroient été capables d'en faire d'eux-mêmes (1665, n° 156).

Cette première manière de l'auteur manquoit à la fois de précision et de vivacité ; la seconde ne laisse rien à désirer sous ce double rapport.

La maxime 155 de la première édition a été supprimée dans les éditions suivantes, comme implicitement comprise dans la 150e, et par conséquent superflue.

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

151. Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres.

« A se suisque orsus, primum domum suam coercuit, quod plerisque haud minus arduum est quam provinciam regere : nihil per libertos servosque publicæ rei. » (TACIT., *Agricola.*)

« Son premier soin fut de se gouverner lui-même et

de réprimer l'influence de son entourage, ce qui, pa
plus grand nombre, n'est pas moins difficile que le
vernement des provinces : chez lui, les affranchis
esclaves n'avoient aucune action sur les affaires de
tat. »

155. Il y a des gens dégoûtants avec du
rite, et d'autres qui plaisent avec des défauts.

La Rochefoucauld a exprimé la même idée dans
maximes 90, 251, 273. Peut-être celle-ci laisse-
quelque chose à désirer du côté de la clarté et de la
cision. L'auteur est ordinairement plus heureux. La
chefoucauld a voulu dire ici qu'il y a des gens qui
par leur humeur ou leur caractère les bonnes qu
qu'ils possèdent, et qu'il y en a d'autres qui font
par leurs manières agréables les défauts qu'on peut
ver en eux. Voici quelle avait été la première forme
cette maxime :

Comme il y a de bonnes viandes qui affadiss
le cœur, il y a un mérite fade, et des person
qui dégoûtent avec des qualités bonnes et estim
bles (1665, n° 162).

L'annotateur, après avoir caractérisé cette maxim
le mot *vrai*, ajoute : « *Cela vient de je ne sais quoi.* »
expression *je ne sais quoi*, fort en usage au dix-sept
siècle, et technique en quelque sorte, indique un
de beauté, un agrément qui plaît et qui frappe sans
l'on puisse en rendre compte ni aux autres, ni à soi-
C'est un sentiment instinctif, une impression spon
un peu vague, et qui s'effaceroit si l'on cherchoit
nalyser. Cette locution n'est plus en usage de nos
et l'on se surprend à la regretter quelquefois.

Le père Bouhours, jésuite homme d'esprit, dans
Entretiens d'Ariste et d'Eugène, a consacré tout un
(le 5e) au *je ne sais quoi*, sans chercher à le définir
est bien plus aisé de le sentir que de le connoître, dit
ses interlocuteurs ; ce ne seroit plus un je ne sais
si l'on savoit ce que c'est : sa nature est d'être incom
hensible et inexplicable. »

Le dialogue entier mérite d'être lu : car, outre qu'on y peut puiser d'heureuses indications sur le sentiment littéraire qui dominoit au dix-septième siècle, on y trouvera des observations très ingénieuses, et des citations très *agréables*.

156. Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

« Tel étoit de nos jours le comte de Bautru. » (Amelot de la Houssaye.)

Je ne crois pas que La Rochefoucauld ait eu en vue quelque personnage particulier en écrivant cette maxime; mais il est connu du moins que, de son temps, Bautru méritoit parfaitement, par ses étourderies et sa présomption quelquefois impertinente, qu'on lui en fît l'application.

159. Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie.

Il faut entendre ici par ce mot *économie*, si parfaitement appliqué, l'art de mettre en œuvre et de diriger avec intelligence les bonnes qualités que l'on peut avoir. Le mot *économie* ne s'entend plus aujourd'hui dans cette acception.

160. Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

Var. Cette pensée était exprimée d'une manière bien moins précise et bien moins énergique dans la première édition :

On se mécompte toujours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins (1665, n° 167).

A côté de la nouvelle rédaction, celle-ci paroît faible et commune.

La maxime 161 n'est en quelque sorte que le complément de la 160e.

L'annotateur fait ici allusion à un fait particulier qui s'applique à l'histoire de la vie militaire du maréchal de Noailles (Anne-Jules de Noailles, né en 1650, mort en 1708); mais je n'ai pu trouver dans les écrivains contemporains l'indication précise de la bataille dont le nom est resté en blanc.

163. Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très sages et très solides.

Var. Il y a une infinité de conduites qui ont un *ridicule apparent*, et qui sont, dans *leurs raisons cachées*, très sages et très solides (1665, n° 170)

164. Il est plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

C'est dans ce sens que Tacite a dit de Galba : « Major privato visus, dum privatus fuit, et, omnium consensu, capax imperii, nisi imperasset. » — « Tant que Galba ne fut qu'un simple particulier, on le regarda comme de beaucoup supérieur à la condition d'homme privé; aux yeux de tous il eût semblé digne de l'empire s'il n'eût été empereur. »

La Rochefoucauld, sans doute, n'a pas visé si haut, mais la vérité contenue dans cette maxime s'applique parfaitement à toutes les situations de la vie ordinaire.

Ségrais, dans ses *Mémoires-anecdotes* (t. 1er, p. 111), rappelle cette maxime ou du moins une autre forme de cette maxime, en l'appliquant à madame de Montausier :

« Madame de Montausier n'avoit point d'amitié, et elle n'a pas plutôt été à la cour qu'elle ne s'est plus souvenue de personne. C'est aussi à son occasion que M. de La Rochefoucauld fit cette maxime : « Il y a des gens qui paroissent mériter de certains emplois, dont ils font voir

» eux-mêmes qu'ils sont indignes d'abord qu'ils y sont » parvenus. »

Telle étoit peut-être la première rédaction de cette maxime lorsque La Rochefoucauld la communiqua à ses amis ; mais, dès la première édition (1665) jusqu'à la dernière, elle est exprimée comme nous l'avons transcrite en tête de cette note.

167. L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

Je ne puis laisser passer sans observation la note du contemporain sur cette maxime, qu'il déclare *fausse*, faute d'avoir bien compris le véritable sens du mot *économie*. La Rochefoucauld veut faire entendre, si je ne me trompe, « que l'avarice, consistant dans un amour excessif et désordonné de l'argent, ne sauroit mériter le nom d'*économie*, tandis qu'une administration bien entendue de sa fortune permet d'être libéral sans nuire à ses intérêts. » Un homme économe sait presque toujours être libéral dans l'occasion, parce qu'il a su se préparer les moyens de satisfaire sa générosité.

169. Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur.

Var. Pendant que la paresse et la timidité ont seules le mérite de nous tenir dans le devoir, notre vertu en a tout l'honneur (1665, n° 177).

Il n'y a entre ces deux rédactions de la même pensée que de faibles nuances de différence, mais ce sont les nuances mêmes qui font un des principaux charmes du style comme de la peinture.

170. Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté.

Var. Il n'y a personne qui sache si un procédé

net, sincère et honnête, est plutôt un effet de p
bité que d'habileté (1665, n° 178).

173. Il y a diverses sortes de curiosités : l'u
d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre
qui nous peut être utile ; et l'autre d'orgueil,
vient du désir de savoir ce que les autres ig
rent.

La première manière de l'auteur manquoit sans d
d'élégance dans sa forme et de précision dans les te
mais elle avoit peut-être plus d'étendue que celle-c

Var. La curiosité n'est pas, comme l'on cr
un simple amour de la nouveauté ; il y en a u
d'intérêt, qui fait que nous voulons savoir les ch
ses pour nous en prévaloir ; il y en a une au
d'orgueil, qui nous donne envie d'être au dess
de ceux qui ignorent les choses, et de n'être p
au dessous de ceux qui les savent (1665, n° 18

182. Il faut demeurer d'accord, à l'honneur d
la vertu, que les plus grands malheurs des hom
mes sont ceux où ils tombent par les crimes.

« Cette maxime a été faite pour le chevalier de Roh
(Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*, é
tion de Paris, 1725, t. 1er, p. 325.)

On sait que le chevalier de Rohan (Louis, prince
Rohan, né vers 1635), après une vie très agitée et
désordonnée, périt sur l'échafaud, le 27 novembre 16
pour avoir pris part à une conspiration contre l'état.

Il est possible que cette maxime puisse s'appliquer
faitement au chevalier de Rohan, et que les contem
rains aient songé à faire cette application, mais je do
qu'en cette circonstance La Rochefoucauld ait eu en v
un fait particulier ; il n'eût pas été embarrassé de trou
dans l'histoire de nombreux exemples pour justifier
maxime.

Le même Vigneul-Marville (qui n'est autre qu'un chartreux homme d'esprit, dom Bonaventure d'Argonne) dit (page 324), « qu'il a un exemplaire des *Maximes* avec une clef de la plupart de ceux dont l'auteur a voulu parler. »

Cette clef est perdue, à ce qu'il semble; elle pouvoit n'être pas dépourvue d'intérêt pour les curieux, mais elle avoit sans doute, comme toutes les clefs de ce genre, l'inconvénient de prêter à l'auteur des intentions qu'il n'avoit jamais eues.

184. Nous avouons nos défauts, pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

Var. Nous avouons nos défauts, afin qu'en donnant bonne opinion de la justice de notre esprit, nous réparions le tort qu'ils nous ont fait dans l'esprit des autres (1665, n° 193).

Cette autre maxime de la 1re édition se rapporte également à la maxime 184 :

Nous n'avouons jamais nos défauts que par vanité (1665, n° 200).

185. Il y a des héros en mal comme en bien.

La remarque de l'annotateur contemporain sur cette pensée est parfaitement juste. Le mot *héros* ne s'entend jamais en mauvaise part, et il ne sauroit éveiller en nous d'autre idée que celle de la force appuyée sur la justice. Il me paroît que La Rochefoucauld a voulu dire simplement que le crime donne la célébrité comme la vertu, et qu'il y a des hommes qui se montrent supérieurs à tous les autres en perversité, comme il y en a qui dominent leurs semblables par l'exercice des plus hautes vertus; mais le désir qu'il a eu de resserrer sa pensée dans de trop étroites limites l'a conduit à en rendre l'expression incomplète, et peu exacte par conséquent. L'amour de la brièveté l'a conduit trop loin.

186. On ne méprise pas tous ceux qui ont des

vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

La première rédaction étoit beaucoup moins vive :

On peut haïr et mépriser les vices, sans haïr ni mépriser les vicieux, mais on a toujours du mépris pour ceux qui manquent de vertus (1665, n° 195).

190. Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

L'annotateur condamne cette maxime, qu'il déclare *fausse en général*. Il n'a pas compris que La Rochefoucauld vouloit dire que chez un grand homme les défauts qu'il peut avoir sont presque effacés, et souvent plus que compensés par ses grandes qualités. Cela est peut-être un peu trop subtil, mais cela n'est pas faux absolument.

196. Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

Var. Quand il n'y a que nous qui savons nos crimes, ils sont bientôt oubliés (1665, n° 207).

198. Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres; et quelquefois on loueroit moins M. le Prince et M. de Turenne, si on ne les vouloit point blâmer tous les deux.

Dans la première édition, cette réflexion et la 145e n'en faisoient qu'une seule. Dès la seconde édition (1666), La Rochefoucauld les sépara et les plaça dans l'ordre où elles se trouvent aujourd'hui.

Je crois devoir rappeler ici cette 145e maxime; elle servira à faire mieux entendre la 198e, qui pourroit, sans cela, ne pas sembler très claire.

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées, qui font voir par contrecoup en ceux que

nous louons des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

Une pensée de Tacite, citée par Amelot de la Houssaye, donne parfaitement, à mon gré, le sens de cette 198e maxime :

« Populus neminem sine æmulo sinit. » (TACITI *Annales*, XIV.)

« Il n'y a point de grand homme à qui le public ne donne un rival. »

200. La vertu n'iroit pas si loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.

« Tolle ambitionem et fastuosos spiritus, nullos habebis nec Platones, nec Catones, nec Scœvolas, nec Scipiones, nec Fabricios. » (SENECA.)

« Supprimez l'ambition et l'orgueil, vous n'aurez plus ni Platons, ni Catons, ni Scévolas, ni Scipions, ni Fabricius. »

202. Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent.

203. Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

J'ai rapproché avec intention ces deux réflexions l'une de l'autre pour en prendre l'occasion d'une observation sur le mot honnête homme. Aujourd'hui nous entendons par cette expression l'homme dont les principes et les actions sont en parfait accord avec les lois de la probité; au XVIIe siècle, et du temps de La Rochefoucauld, on entendoit surtout par là l'homme distingué par excellence, l'homme de bonne compagnie, celui que l'on désignoit encore par le galant homme, l'homme d'honneur. Cette signification est très sensible dans la seconde des maximes citées. En disant que « le vrai honnête homme ne se pique de rien », La Rochefoucauld veut faire entendre

que l'homme bien élevé, l'homme de bonne compagn[illegible] a trop de sens pour lui et trop de respect pour les co[illegible]nances pour afficher des prétentions quelconques qu[illegible] manqueroient pas de blesser la vanité d'autrui.

204. La sévérité des femmes est un ajustem[illegible] et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

Dans la première édition (1665, n° 216), l'auteur a ajouté : « C'est un attrait fin et délicat, et une dou[illegible] déguisée », ce qui rendait l'expression plus languiss[illegible] sans rien ajouter à la pensée.

211. Il y a des gens qui ressemblent aux va[illegible]devilles, qu'on ne chante qu'un certain temps.

La première expression de cette pensée étoit m[illegible] précise, et par conséquent moins heureuse :

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevil[illegible]les, que tout le monde chante un certain temp[illegible] *quelque fades et dégoûtants qu'ils soient* (166[illegible] n° 223).

La maxime 291 a le même fond et le même sens [illegible] celle-ci ; c'est une très heureuse variante de la [illegible] idée :

Le mérite des hommes a sa saison aussi bi[illegible] que les fruits.

212. La plupart des gens ne jugent des hom[illegible]mes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fo[illegible]tune.

Dans la première édition, cette maxime étoit énon[illegible] avec moins d'élégance et de précision :

La plupart des gens ne voient dans les hom[illegible]mes que la vogue qu'ils ont, ou bien le mérite [illegible] leur fortune.

215. Cette observation, très fine et très remarquable, est plus développée que ne le sont ordinairement les maximes de l'auteur. C'est qu'il lui falloit ici un champ un peu plus étendu pour expliquer clairement toute sa pensée. — Je ferai remarquer seulement ici la perfection générale du style, qui résulte à la fois de l'heureuse distribution des idées et du choix des expressions propres à les rendre. Quelques tournures sont tout à fait neuves et me semblent dignes d'être signalées particulièrement, telles que celles-ci : *satisfaire à l'honneur du monde*, *braves à coup d'épée*, *assurés au coup de mousquet*, etc. Je ferai remarquer aussi le mot *convenir*, employé, selon une forme déjà ancienne du temps de La Rochefoucauld, pour *s'accorder*.

219. La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

Le passage suivant d'une lettre écrite par La Rochefoucauld à M. Esprit peut servir de développement et de commentaire à cette maxime :

Il est assez ordinaire de hasarder sa vie pour empêcher d'être déshonoré ; mais quand cela est fait, on en est assez content pour ne se mettre pas d'ordinaire fort en peine du succès de l'entreprise que l'on veut faire réussir ; et il est certain que ceux qui s'exposent et font autant qu'il est nécessaire pour prendre une place que l'on attaque, ou pour conquérir une province, ont plus de mérite, sont meilleurs officiers, et ont de plus grandes et plus utiles vues que ceux qui s'exposent seulement pour mettre leur honneur à couvert. Il est fort commun de trouver des gens de la dernière es-

pèce, et fort rare d'en trouver de l'autre (*Ms. la Bibl. imp.*, f° 173).

220. La vanité, la honte, et surtout le tem rament, font souvent la valeur des hommes : vertu des femmes.

Var. Dans la première édition, l'auteur n'avoit étendu cette observation à la vertu des femmes.

225. Ce qui fait le mécompte dans la re noissance qu'on attend des grâces que l'on a fai c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'org de celui qui reçoit ne peuvent convenir du bi fait.

Le mot *convenir* signifie ici s'entendre sur la valeur bienfait, l'apprécier de la même manière. Celui qui d s'exagère la valeur du service qu'il rend ; celui qui re rabaisse cette même valeur, comme pour diminu obligations.

229. Le bien que nous avons reçu de quelqu veut que nous respections le mal qu'il nous fai

Cette maxime étoit énoncée d'une manière moins pr cise dans les premières éditions, et ce n'est que dans dernière (1678) qu'elle a reçu sa forme définitive.

Var. Le bien qu'on nous a fait veut que n respections le mal qu'on nous fait après (166 n° 243).

Var. Le bien que nous avons reçu veut q nous respections le mal qu'on nous fait (166 1671, 1675, n° 229).

231. C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

Un écrivain espagnol, probablement Antonio Perez, cité par Amelot de la Houssaye, dit très heureusement :

« Antes loco con todos que cuerdo a solos. Si todos lo son, con ninguno perderas ; y si es solo, tu cordura serà tenida por locura. »

« Sois plutôt fou avec tous que sage tout seul ; si tous sont fous, tu n'y perdras rien ; mais si tu restes sage tout seul, ta sagesse passera pour folie. »

233. Dans cette suite d'observations qui ne sauroient être considérées comme des maximes, mais bien comme un caractère, et mieux encore comme un tableau achevé, je ne ferai remarquer que quelques détails de style, qui ne sauroient passer inaperçus, tels que ces expressions : *Nous nous pleurons nous-mêmes, les morts ont l'honneur des larmes, aspirer à la gloire d'une belle et immortelle douleur, opiniâtrer leurs pleurs, prendre un personnage lugubre*, tournures neuves et créées qui dénotent un grand et habile écrivain.

235. Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

Var. Nous ne sommes pas difficiles à consoler des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler la tendresse que nous avons pour eux (1665, n° 259).

Dans cette même édition de 1665, La Rochefoucauld avoit donné, sous le n° 99, une autre maxime qui n'étoit pas sans rapport avec celle-ci :

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.

Il sentit bientôt sans doute qu'une pareille assertion avoit quelque chose de trop absolu et de trop dur, ne

fût-ce même que par le vague et l'obscurité de sa rédaction. Il la retrancha donc dans toutes les éditions suivantes, et se contenta de celle que nous venons de rappeler, et qui, tout en restant une vive épigramme, adoucit considérablement ce que l'autre maxime avoit de trop acerbe.

236. Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins ; c'est prêter à usure sous prétexte de donner ; c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat.

Le premier énoncé de cette observation est, comme on va le voir, beaucoup moins précis et plus vague que la rédaction définitive ; le style indécis et languissant n'arrive que très péniblement à une conclusion qui n'a rien de bien déterminé.

Var. Qui considérera tous les effets de la bonté qui nous fait sortir hors de nous-mêmes, et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lorsqu'elle agit, l'amour-propre s'oublie et s'abandonne lui-même, on se laisse dépouiller et appauvrir sans s'en apercevoir. De sorte qu'il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté ; cependant c'est le plus utile des moyens dont l'amour-propre se sert pour arriver à ses fins ; c'est un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche et plus abondant ; c'est un désintéressement qu'il met à une furieuse usure ; c'est enfin un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose et il tourne les hommes en sa faveur (1665, n° 250).

La maxime suivante de la première édition, et que l'au-

teur a supprimée ensuite, avoit beaucoup de rapport avec celle-ci :

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde de la grande habileté (1665, n° 252).

237. Nul ne mérite d'être loué de sa bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

Saint Bernard, cité par Amelot de La Houssaye, exprime la même pensée d'une manière encore plus énergique et lui donne ainsi une portée plus étendue :

« Non irasci ubi irascendum sit, nolle emendare peccatum est. »

« Ne pas se fâcher quand il faut se fâcher, c'est refuser de corriger le mal et l'encourager. »

Quelques éditeurs de La Rochefoucauld pensent que cette maxime est une allusion satirique au caractère de la reine Anne d'Autriche. Je crains bien qu'on n'ait prêté à l'auteur plus d'intentions particulières qu'il n'en avoit.

Une maxime qui fait partie de la première édition et qui a disparu des suivantes a beaucoup d'analogie avec celle-ci :

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants (1665, n° 254).

239. Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret.

En comparant l'expression définitive de cette observation si juste et si fine avec la première manière dont elle étoit énoncée, on reconnoîtra sans peine avec quel

soin La Rochefoucauld savoit améliorer et perfectionner son style, en le réduisant à de justes et élégantes proportions :

Var. Rien ne nous plaît tant que la confiance des grands et des personnes considérables par leurs emplois, par leur esprit ou par leur mérite; elle nous fait sentir un plaisir exquis et élève merveilleusement notre orgueil, parce que nous la regardons comme un effet de notre fidélité. Cependant nous serions remplis de confusion si nous considérions l'imperfection et la bassesse de sa naissance, car elle vient de la vanité, de l'envie de parler, et de l'impuissance de retenir le secret ; de sorte qu'on peut dire que la confiance est comme un relâchement de l'âme causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine (1665, n° 255).

240. Voir sur l'expression *je ne sais quoi*, employée par l'annotateur, la note sur la maxime 155, page 162.

241. La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques unes est retenue par la crainte ou par la raison.

Var. La coquetterie est le fond *et* l'humeur de *toutes* les femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques unes est retenue par *leur tempérament* et par *leur* raison (1665, n° 263).

242. On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

La remarque de l'annotateur contemporain sur cette

maxime demande quelque explication : « Vrai et colifichet, dit-il ; — se rapporte de loin à un autre colifichet de la 352e ». Il entend ici par colifichet une pensée plus brillante que solide, un jeu d'esprit plutôt qu'une réflexion bien utile et bien profonde, et il faut convenir qu'en cela il n'a pas tout à fait tort.

La maxime suivante de la première édition, et supprimée depuis, disoit à peu près la même chose, et auroit, si je ne me trompe, mérité d'être conservée de préférence :

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement (1665, n° 256).

245. C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.

Var. Le plus grand art d'un habile homme est celui de savoir cacher son habileté (1665, n° 267).

« *Artem celare, ars summa* », savoir cacher l'art est l'art suprême, a dit un ancien avec autant de concision que de justesse.

246. Ce qui paroît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands.

Var. La générosité est un industrieux emploi du désintéressement pour aller plus tôt à un plus grand intérêt (1665, n° 268).

247. La fidélité qui paroît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance : c'est un moyen de nous élever au dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes.

La première rédaction de cette observation étoit beaucoup plus vague et se perdoit dans une foule de détails oiseux qui rendoient la pensée incertaine, et le style non moins indécis que la pensée :

Var. La fidélité est une invention rare de l'amour-propre, par laquelle l'homme, s'érigeant en dépositaire des choses précieuses, se rend lui-même infiniment précieux. De tous les trafics de l'amour-propre, c'est celui qui fait le moins d'avances et de plus grands progrès; c'est un raffinement de sa politique avec lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcés de confier en quelques occasions, à élever l'homme fidèle au dessus de tout le monde (1665, n° 269).

Une comparaison attentive de ces deux manières d'exprimer la même idée démontre, d'une manière évidente, le soin que mettoit La Rochefoucauld à polir et à perfectionner son style, de manière à rendre dans les termes les plus précis et les mieux ordonnés la pensée qu'il vouloit émettre.

248. La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

« Faux; la magnanimité n'a point de vue et de dessein », dit l'annotateur. Cette observation seroit exacte si La Rochefoucauld eût parlé de la véritable magnanimité; mais il est évident qu'il n'a voulu parler ici que de la magnanimité apparente.

Dans l'édition de 1665, cette maxime étoit suivie immédiatement de celle-ci :

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maître de lui-même pour le rendre maître de toutes choses (1665, n° 271.)

C'étoit une répétition affoiblie de la maxime 248; aussi fut-elle supprimée dans les éditions suivantes.

249. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

Var. 1re. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix que dans le choix des paroles. (1665, n° 272).

Var. 2e. Il y a une éloquence dans les yeux et dans l'air de la personne qui ne persuade pas moins que celle de la parole (1665, n° 274).

252. Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

« Le goût change, mais l'inclination ne change pas. »

(*Lettres de La Rochef. à Mme de Sablé, Man. de la Bibl. impér.*, fol. 223.)

253. L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices.

Var. L'intérêt *donne* toutes sortes de vertus et de vices (1665, n° 276).

254. L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres. C'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever; et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité.

La première forme de cette observation étoit beaucoup plus développée et a été considérablement réduite par l'auteur :

Var. L'humilité n'est souvent qu'une feinte

soumission que nous employons pour soumett
effectivement tout le monde ; c'est un *mouveme*
de l'orgueil par lequel il s'abaisse *devant les ho*
mes pour s'élever *sur eux;* c'est un déguisemen
et son premier stratagème. Mais, quoique
changements soient presque infinis, et qu'il s
admirable sous toutes sortes de figures, il f
avouer néanmoins qu'il n'est jamais si rare ni
extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la for
et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voi
les yeux baissés, dans une contenance mode
et reposée; toutes ses paroles sont douces et re
pectueuses, pleines d'estime pour les autres et
dédain pour lui-même. Si on l'en veut croi
il est indigne de tous les honneurs, il n'est capa
ble d'aucun emploi, il ne reçoit les charges où on
l'élève que comme un effet de la bonté des hom
mes et de la faveur aveugle de la fortune. C
l'orgueil qui joue tous les personnages que l'
prend pour l'humilité (1665, n° 277).

La Rochefoucauld a eu sans doute d'excellentes raison
pour ramener sa première rédaction à des limites pl
étroites, et lui donner ainsi plus de précision et de vi
cité; mais on peut regretter aussi qu'il ait cru de
sacrifier, pour arriver à cette précision qu'il recherc
avec tant de soin, cette rapide et charmante esquiss
l'hypocrisie, qui rappelle quelques uns des traits de l
mirable tableau que Molière a tracé dans *Tartufe*.

Je rappellerai, à l'occasion de cette maxime, un pas
de S. François de Sales qui s'y rapporte merveille
ment :

« Nous disons maintes fois que nous ne sommes r
que nous sommes la misère même et l'ordure du mo
mais nous serions bien marris qu'on nous prît au m
que l'on nous publiât tels que nous nous disons. Au
traire, nous faisons semblant de fuir et de nous ca

afin qu'on coure après nous et qu'on nous cherche ; nous faisons contenance de vouloir être les derniers et assis au bout de la table, mais c'est afin de passer plus avantageusement au haut bout. La vraie humilité ne fait pas semblant de l'être et ne dit guère de paroles d'humilité : car elle ne désire pas seulement de cacher les autres vertus, mais principalement elle souhaite de se cacher soi-même. » (*Introd. à la vie dévote*, liv. 3e, chap. 5.)

255. Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres ; et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

Var. Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, un geste et des mines qui leur sont propres ; ce rapport, bon ou mauvais, *fait les bons ou les mauvais comédiens*, et c'est ce qui fait aussi que les personnes plaisent ou déplaisent (1665, n° 278).

256. Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paroître ce qu'il veut qu'on le croie ; ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines.

Var. Dans toutes les professions et dans tous les arts, chacun se fait une mine et un extérieur qu'il met en la place *de la chose dont il veut avoir le mérite* ; de sorte que tout ce monde n'est composé que de mines, *et c'est inutilement que nous travaillons à y trouver rien de réel* (1665, n° 279).

257. La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

res, et *que nous la condamnons à une infinit soins, de peines et de travaux* (1665, n° 29

Les diverses modifications faites par l'auteur à l'é de cette observation n'ont fait qu'en rendre l'expres plus vive et plus nette.

271. La jeunesse est une ivresse continue c'est la fièvre de la raison.

Var. La jeunesse est une ivresse continue c'est la fièvre de la *santé*, c'est la *folie* de la ra son (1665, n° 295).

276. L'absence diminue les médiocres passi et augmente les grandes, comme le vent éteint bougies et allume le feu.

« Ce sont les grands feux qui s'enflamment au ver mais les petits s'éteignent, si on ne les porte à couver.

(S. FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la dévote*, 3e partie, chap. 33).

277. Les femmes croient souvent aimer encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

Je veux seulement faire remarquer, dans cette observation si fine et si vraie, la brillante précision du st et l'habile choix des expressions, parmi lesquelles distinguera surtout cette forme si heureuse et si neuve *la pente naturelle au plaisir d'être aimé.*

L'annotateur contemporain ne paroît pas avoir saisi finesse ironique de cette réflexion.

288. Il y a des affaires et des maladies que le

tre de la conversation, et de pousser trop loin
bonne raison quand on l'a trouvée. L'hon-
té veut que l'on cache quelquefois la moitié
on esprit, et qu'on ménage un opiniâtre qui se
nd mal, pour lui épargner la honte de céder.
n déplaît sûrement quand on parle trop long-
ps et trop souvent d'une même chose, et que
cherche à détourner la conversation sur des
ts dont on se croit plus instruit que les autres.
ut entrer indifféremment sur tout ce qui leur
agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veulent,
éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.
oute sorte de conversation, quelque spiri-
le qu'elle soit, n'est pas également propre à
es sortes de gens d'esprit. Il faut choisir ce
est de leur goût, et ce qui est convenable à
condition, à leur sexe, à leurs talents, et
isir même le temps de le dire.
Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se
ivent les personnes qui nous écoutent : car, s'il
beaucoup d'art à savoir parler à propos, il
en a pas moins à savoir se taire. Il y a un si-
ce éloquent qui sert à approuver et à condam-
; il y a un silence de discrétion et de respect.
a enfin des tons, des airs et des manières, qui
t tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable,
délicat ou de choquant dans la conversation.
Mais le secret de s'en bien servir est donné à
de personnes. Ceux même qui en font des
les s'y méprennent souvent; et la plus sûre
on en puisse donner, c'est : écouter beaucoup,
ler peu et ne rien dire dont on puisse avoir
et de se repentir.

de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation (1665, n° 17).

L'observation de l'annotateur contemporain sur cette pensée me paroît juste et très digne d'être prise en considération.

295. Il s'en faut bien que nous ne connoissions toutes nos volontés.

Var. Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir, puisqu'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent (1665, n° 74)?

Du temps de La Rochefoucauld, on employoit la particule négative (ne) pour compléter le sens de la locution *il s'en faut bien*. Aujourd'hui cette négative n'est plus employée.

297. Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne insensiblement notre volonté. Elles roulent ensemble, et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connoître.

Cette réflexion de La Rochefoucauld est une des plus justes et des mieux exprimées de son livre; elle a de plus le mérite d'être moins absolue et bien plus mesurée que quelques autres de ses maximes qui se rapportent à l'influence des organes sur l'état de notre âme et de notre esprit. La prèmière manière de l'auteur était moins heureuse et plus languissante.

Var. Nous ne nous apercevons que des emportements et des mouvements extraordinaires de nos humeurs et de notre tempérament, comme de la violence de la colère; mais personne quasi ne

s'aperçoit que les humeurs ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne *imperceptiblement* notre volonté *à des actions différentes;* elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous-mêmes, de sorte qu'elles ont une part considérable en toutes nos actions sans que nous le puissions reconnoître (1665, n° 48).

299. Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnoissance pour les médiocres; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

« Si à la maxime 299e l'on joint les quatre que nous avons vues, 223-226 et la 438e, on a tout ce qu'on peut dire de plus spirituel sur la reconnoissance. Le duc de La Rochefoucauld a cependant encore fait dans ses *Mémoires* une réflexion bien judicieuse qu'il ne faut pas oublier : « De» puis que nous avons des obligations extraordinaires à » des personnes, il semble que nous redoutions leur pré» sence, comme si elle nous invitoit sans cesse à la re» connoissance, et blâmoit notre ingratitude dans le moin» dre retardement. » (L'abbé BROTIER.)

Ne seroit-il pas possible aussi que l'embarras qu'éprouvent certaines personnes en présence de ceux auxquels elles ont de grandes obligations vînt de ce que la vue de leur bienfaiteur leur rappelle, trop vivement pour leur amour-propre, la position trop inférieure qu'elles avoient auprès de lui lorsqu'elles ont dû recourir à sa bienveillance ou à sa protection?

301. Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

« La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos. » (LA BRUYÈRE, *Du Cœur*, édit. Walckenaer, p. 229.)

303. Quelque bien qu'on nous dise de ne
on ne nous apprend rien de nouveau.

Autre forme des maximes 2 et 4, qui disent la
chose d'une manière plus fine, et peut-être aussi
heureuse.

307. Il est aussi honnête d'être glorieux
soi-même qu'il est ridicule de l'être ava
autres.

Maxime très heureuse et très agréablement exp
La Rochefoucauld veut dire qu'il faut avoir un
respect de soi-même et de sa propre dignité pour
faire qui en soit indigne, mais aussi qu'il seroit
de faire sentir aux autres la supériorité que l'on
que l'on croit avoir sur eux. Le mot *glorieux* est
ici dans un double sens très admissible et fait un
lent effet.

310. Il arrive quelquefois des accidents
la vie dont il faut être un peu fou pour se
tirer.

« La maxime 310 est d'usage en plus d'une
Le maréchal de Bellegarde disoit : A la guerre, il
» pas être trop sage. » (L'abbé BROTIER.)

319. On ne sauroit conserver long-temps
sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et
ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de
souvent de leurs défauts.

Malgré la remarque de l'annotateur contemporain
maxime de La Rochefoucauld me semble parfaite
juste et incontestable. On peut bien reconnoître à
les défauts d'un ami; mais on n'aime plus guère
homme dont on fait connoître aux autres les imper
tions ou les travers.

Ce qui fait cette fausseté si universelle, c'est que nos qualités sont incertaines ou confuses, et que nos goûts le sont aussi. On ne voit point les choses précisément comme elles sont; on les estime plus ou moins qu'elles ne valent, et on ne les fait point rapporter à nous en la manière qui leur convient, et qui convient à notre état et à nos qualités.

Ce mécompte met un nombre infini de fausse-tés dans le goût et dans l'esprit; notre amour-propre est flatté de tout ce qui se présente à nous sous les apparences du bien.

Mais comme il y a plusieurs sortes de biens qui touchent notre vanité ou notre tempérament, on les suit souvent par coutume ou par commodité. On les suit parce que les autres les suivent, sans considérer qu'un même sentiment ne doit pas être également embrassé par toutes sortes de personnes et qu'on s'y doit attacher plus ou moins fortement, selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnêtes gens doivent approuver sans prévention ce qui mérite d'être approuvé, suivre ce qui mérite d'être suivi, et ne se piquer de rien; mais il faut une grande proportion et une grande justesse. Il faut savoir discerner ce qui est bon en général, et ce qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent.

Si les hommes ne vouloient exceller que par leurs propres talents, et en suivant leurs devoirs,

insérée dans la 6e édition (posthume), elle commençoit ainsi :

L'accent et le *caractère* du pays, etc.

Une grande dame du siècle de Louis XIV, aussi remarquable par son esprit que par le rang qu'elle occupoit, et que l'on croit être madame de Rohan, abbesse de Malnoue, dit, dans une lettre adressée à La Rochefoucauld lui-même, « qu'elle ne connoît point les accents qui demeurent dans le cœur et dans l'esprit. » Si La Rochefoucauld a répondu à cette critique, il a dû faire comprendre sans peine à madame de Rohan qu'il a voulu dire d'une manière détournée, et, par cela même, plus ingénieuse, que « les premières inclinations et les premières habitudes qui résultent pour nous des influences du pays où nous sommes nés et des circonstances qui ont entouré notre éducation, demeurent dans notre cœur et dans notre esprit, comme nous conservons l'accent de la première langue que nous avons parlée. » Tel est, en effet, le sens de cette maxime très juste, dont l'expression concise fait si bien ressortir toute la finesse.

344. La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

Cette pensée si juste étoit exprimée d'une manière bien moins précise et élégante dans la première édition :

Var. Chaque talent dans les hommes, de même que chaque arbre, a ses propriétés et les effets qui lui sont particuliers (1665, n° 138).

La maxime suivante (345) n'est autre chose qu'une autre forme et un développement de celle-ci.

346. Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

L'auteur des notes contemporaines a raison de dire que « cette proposition est presque hérétique »; elle est au

moins exprimée d'une manière trop tranchante et trop absolue, et suppose, sans doute à tort, que chez les femmes la raison et la volonté n'ont jamais assez de force pour triompher de leurs dispositions physiques ou dominer sur les affections du cœur.

On lira avec plaisir, au sujet de cette maxime, les observations adressées à M. de La Rochefoucauld, dans la lettre d'une dame à l'auteur lui-même, insérée à la fin de ce volume, dans l'Appendice.

351. On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

« L'on est encore long-temps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus. » (LA BRUYÈRE, *Du cœur*, éd. Walckenaer, p. 227.)

« Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls. » (Le même, *Ibid.*)

352. On s'ennuie presque toujours avec les gens avec lesquels il n'est pas permis de s'ennuyer.

« La maxime 352 paroît singulière ; et les exemples en sont cependant sans nombre. L'abbé Martinet, qu'a vu Amelot de la Houssaye, jouoit souvent à la paume avec Louis XIV, et ce prince aimoit encore son talent pour la poésie et pour la conversation. Martinet ne goûte que la liberté et les plaisirs bourgeois. Il s'ennuie avec son roi, peut-être le plus aimable des rois lorsqu'il étoit jeune. Il fuit la cour, et va languir et mourir dans l'indigence. — Pageois, excellent joueur de billard, est du jeu de Louis XIV. Il faut à Pageois de la grosse joie. Son roi l'ennuie; il le quitte pour vivre en liberté au cabaret. Peu de gens savent, comme le jeune Chamillart, élève de Pageois au billard, plaire, se soutenir à la cour, et devenir secrétaire d'état. » (L'abbé BROTIER.)

On trouve dans un petit supplément de cinquante maximes, annexé à la 6e édition (1693), publié douze ans

après la mort de La Rochefoucauld, la même réflexion ainsi exprimée :

«On s'ennuie presque toujours avec ceux qu'on ennuie...»

C'est un point de vue un peu différent, mais au moins aussi exact que l'autre.

354. Il y a certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

Var. Il y a de certains défauts qui, étant bien mis dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même (6e édition [posthume], supplément, n° 35).

358. L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes ; sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

L'abbé Brotier loue avec raison cette parfaite définition de la véritable humilité. Dans un choix de cinquante maximes, attribuées à La Rochefoucauld, et publiées seulement dans la 6e édition, qui parut en 1693, douze ans après la mort de l'auteur, je trouve cette autre maxime, qui me paroît venir ici fort à propos :

Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble.

C'est la première de ce petit supplément dont j'ai parlé ailleurs.

362. La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés, que pour paroître plus dignes d'être aimées.

Dans la 6e édition (1693), publiée après la mort de La Rochefoucauld, on trouve, dans un petit supplément (n° 22), cette maxime ainsi exprimée :

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la

e d'un amant *pour montrer qu'elles ont aimé* pour paroître dignes d'être aimées.

est évident que l'auteur avoit rejeté cette première ière comme beaucoup moins précise et bien moins essive que celle qu'il a donnée lui-même dans son on de 1678.

64. On sait assez qu'il ne faut guère parler a femme, mais on ne sait pas assez qu'on de- t encore moins parler de soi.

ar. On sait assez qu'on ne doit guère parler à femme, mais on ne sait pas assez qu'on ne guère parler de soi (6e éd. [posthume]; sup- nent, n° 29).

65. Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent défauts quand elles sont naturelles, et d'au- qui ne sont jamais parfaites quand elles sont nises. Il faut, par exemple, que la raison s fasse ménagers de notre bien et de notre fiance; et il faut au contraire que la nature s donne la bonté et la valeur.

gneul-Marville (éd. de 1725, tom. I, p. 323) déclare ne comprend pas bien cette maxime, principalement l'application que l'auteur fait de l'opinion qu'il ex- ie dans la première partie. Je crois aussi qu'en cette sion La Rochefoucauld a été moins clair et moins pré- ju'il ne l'est d'ordinaire, et je pense qu'il faut inter- er aussi sa pensée.

insi, selon lui, le penchant naturel que nous aurions onner facilement notre bien et notre confiance pour- dégénérer en prodigalité et en imprudence, s'il n'é- réglé par la raison et la réflexion; et, d'un autre cô- si la nature n'avoit placé en nous la disposition à la té et l'instinct de la valeur, la raison et la réflexion nous donneroient qu'une bonté et une valeur impar-

et enfin, quelques avantages ou quelques dé-
vantages que nous ayons reçus de la nature.
plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les to
les manières et les sentiments qui convienne
notre état et à notre figure; et on déplaît à p
portion de ce qu'on s'en éloigne.

PRÉLIMINAIRES

DE LA

REMIÈRE ÉDITION DES MAXIMES

ET

PREMIÈRES PENSÉES

DE LA ROCHEFOUCAULD.

AVIS AU LECTEUR

:n tête de la première édition des Maximes, Paris, Barbin, 1665.

Voilà un portrait du cœur de l'homme que je donne au public, sous le nom de Réflexions ou Maximes morales. *Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera t-être qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte assez. Il y a apparence que l'intention du ıtre n'a jamais été de faire paroître cet ou-ge, et qu'il seroit encore renfermé dans son inet, si une méchante copie qui en a couru, et a passé même depuis quelque temps en Hol-de, n'avoit obligé un de ses amis de m'en ner une autre, qu'il dit être tout-à-fait con-ne à l'original ; mais toute correcte qu'elle , possible n'évitera-t-elle pas la censure de taines personnes qui ne peuvent souffrir que ı se mêle de pénétrer dans le fond de leur ır, et qui croient être en droit d'empêcher : les autres les connoissent, parce qu'elles ne*

437. On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

L'annotateur n'a pas saisi toute la portée de cette maxime, très juste et très belle. De grandes qualités inactives ou mal appliquées cessent presque d'être de grandes qualités. Le diamant ne jouit de tout son éclat, et de sa valeur par conséquent, que lorsqu'il a été poli et mis en œuvre.

439. Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

Je trouve dans le petit supplément joint à l'édition posthume de 1693 la pensée suivante, qui se rapporte indirectement à la maxime 439 :

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

Les deux maximes disent au fond la même chose, et peuvent donner lieu à la même observation. Si l'on avoit assez de raison et de sang froid pour examiner et la valeur réelle des choses et la portion de bonheur qu'elles nous promettent, on seroit à la fois au dessus de tous les désirs et de toutes les passions. Ce qui fait justement l'ardeur de nos désirs ou de nos espérances, c'est la passion pour l'idéal et l'inconnu, qui nous emporte sans nous laisser le temps de nous reconnoître et de réfléchir.

447. La bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie.

L'explication de l'annotateur est ingénieuse, quoique un peu subtile peut-être. La Rochefoucauld n'aurait-il pas plutôt voulu tout simplement faire entendre par cette maxime que les hommes, en général, attachent un très grand prix à tout ce qui paroît à l'extérieur, tandis qu'ils

se montrent beaucoup moins empressés à pratiquer des vertus modestes, qui ne peuvent être connues que d'eux seuls.

451. Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

Boileau a dit, dans un sens à peu près analogue :

» Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant. »

461. La vieillesse est un tyran qui défend sur peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse.

« Cette maxime est fort ingénieuse. Heureux celui qui peut dire avec madame de Coulanges : « Je préfère la » vieillesse aux belles années, par la grande tranquillité » dont elle me laisse jouir. » Elle explique elle-même ce qui lui procuroit cette tranquillité : « Ma vie est très éloi- » gnée de celle du monde; je ne m'y trouve plus du tout » propre; les nouveautés qu'il présente ne sont plus à » mon usage, et mon antiquité n'est plus au sien; ainsi, » grâces à Dieu, nous nous passons à merveille l'un de » l'autre. » Pour Mme de Coulanges, il n'éprouva pas la tyrannie de la vieillesse. Jusque dans l'âge le plus avancé il jouit de sa belle humeur et de tous ses agréments. » (L'abbé Brotier.)

Le simple mot ajouté à cette maxime par l'annotateur en limite le sens d'une manière assez heureuse, sans en altérer l'exactitude.

463. Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au dessus d'eux, que nous leur donnons des marques de compassion.

Malgré la différence de forme et d'application, cette maxime est presque la même que la réflexion 235 : car elles expriment toutes deux la même idée, savoir, que l'amour-propre et le désir de nous faire estimer ne sont que

ment celui de la copie qu'on m'a donne
comme il y a plusieurs Maximes sur une m
matière, ceux à qui j'en ai demandé avis
jugé qu'il étoit plus expédient de faire une
à laquelle on aura recours pour trouver
qui traitent d'une même chose.

justes observations de La Rochefoucauld : on peut toujours espérer quelque chose d'un jeune homme timide et réservé, on sait que les étourderies ne sauroient tirer à conséquence et que le temps en doit faire justice; mais tout le monde est disposé à se défier d'un pédant et d'un Caton de vingt ans.

497. Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

La remarque de l'annotateur est assez fine, mais il me paroît avoir pris trop au sérieux cette maxime, qui au fond est un peu ironique, et dans laquelle La Rochefoucauld a peut-être cédé uniquement au plaisir de faire une antithèse qui lui sembloit piquante, comme cela lui arrive quelquefois.

504. L'annotateur contemporain ne fait aucune observation sur cette pensée, beaucoup plus développée que toutes les autres maximes exprimées dans l'ouvrage. L'abbé Brotier, après quelques réflexions très courtes et assez peu profondes, se contente de donner quelques détails sur les derniers moments du duc de La Rochefoucauld. M. Aimé-Martin, au contraire, résume dans ses remarques critiques sur cette petite dissertation tous ses griefs contre l'illustre écrivain, auquel il reproche de mettre le sceau à tous ses blasphèmes par une conclusion digne d'un payen, d'un homme qui n'a pas su trouver une seule fois l'occasion de placer le nom de Dieu dans son livre.

Je croirois faire injure au lecteur, si je sacrifiois son temps et le mien à réfuter les étranges assertions de M. Aimé-Martin. Je me contenterai donc de faire observer que cette longue réflexion sur la mort, écrite avec soin et renfermant quelques aperçus très fins et très justes, me semble toutefois un peu longue pour le livre dont elle fait partie. La Rochefoucauld tenoit sans doute fortement à ce morceau, à cause du travail qu'il lui avoit coûté; autrement il eût peut-être essayé de le réduire à des proportions plus en rapport avec les maximes ordinaires. Déjà il avoit sacrifié la longue dissertation sur l'amour-propre qui ouvroit la première édition des *Maximes*. Il

ne s'est pas probablement senti le même courage pou
crifier celle-ci ; peut-être aussi regardoit-il comme
difficile, comme impossible même, de présenter is
ment des pensées qui se lioient si exactement entre
et qui devoient concourir toutes, dans la même pro
tion, à une conclusion unique et précise.

RÉFLEXIONS DIVERSES

DU

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

RÉFLEXIONS DIVERSES

DU DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

I.

DE LA CONFIANCE.

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses.

La sincérité est une ouverture de cœur qui nous montre tels que nous ommes (2); c'est un amour de la vérité, une répunance à se déguiser, un désir de se dédommager

(1) Ces réflexions diverses ont paru imprimées pour la remière fois dans un *Recueil* (anonyme, attribué à l'abbé iranet et au P. Desmolets) *de pièces d'histoire et de littéature*, Paris, Chaubert, 1731, 4 vol. in-12; tome 1er, p. 2.— L'abbé Brotier est le premier qui les ait publiées à a suite des *Maximes*, et plusieurs autres éditeurs ont suivi on exemple.

J'indique en note les maximes que peuvent rappeler cerains passages de ces *réflexions*.

(2) Maxime 62.

de ses défauts, et de les diminuer même par mérite de les avouer.

La confiance ne nous laisse pas tant de liber ses règles sont plus étroites; elle demande p de prudence et de retenue, et nous ne sommes p toujours libres d'en disposer. Il ne s'agit pas nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d dinaire avec les intérêts des autres. Elle a besoi d'une grande justesse pour ne pas livrer nos am en nous livrant nous-mêmes, et pour ne pas lan des présents de leur bien, dans la vue d'augmen ter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoi c'est un tribut que nous payons à son mérite; c un dépôt que l'on commet à sa foi; ce sont d gages qui lui donnent un droit sur nous et u sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement.

Je ne prétends pas détruire par ce que je d la confiance, si nécessaire entre les hommes, pui qu'elle est le lien de la société et de l'amitié. Je prétends seulement y mettre des bornes, et la rendre honnête et fidèle. Je veux qu'elle soit toujours prudente, et qu'elle n'ait ni faiblesse ni intérêt. Je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de recevoir toute sorte de confiance de nos amis, et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité (1), par envie de parler, par le désir de s'attirer la con

(1) Maxime 475.

fiance des autres, et pour faire un échange de secrets.

Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite; et on s'acquitte avec ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences.

Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur rien cacher de ce qui ne regarde que nous; se montrer à eux toujours vrais dans nos bonnes qualités et dans nos défauts mêmes, sans exagérer les unes, et sans diminuer les autres; se faire une loi de ne leur faire jamais des demi-confidences: elles embarrassent toujours ceux qui les font, et ne contentent jamais ceux qui les reçoivent. On leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher; on augmente leur curiosité; on les met en droit de vouloir en savoir davantage, et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire, que de se taire quand on a commencé à parler. Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées; plus elles sont importantes, et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires.

Tout le monde convient que le secret doit être inviolable, mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret. Nous ne consultons le plus souvent que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire. Il y a peu de secrets de tous les temps,

et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connoît la fidélité; ils nous ont toujours parlé sans réserve, et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux. Ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne pas s'apercevoir du moindre changement. Ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous nous sommes engagés de ne dire jamais à personne. *Il n'a* pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié, ils ont peut-être même quelque intérêt de le savoir; on est assuré d'eux comme de soi, et on se voit réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié, qui nous est précieuse, ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité; mais il ne doit pas ébranler un honnête homme: c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres. Son premier devoir est de conserver indispensablement ce dépôt en son entier. *Il doit* non seulement ménager ses paroles et ses tons; il doit encore ménager ses conjectures, et ne laisser rien voir dans ses discours ni dans son air qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour les opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis, qui se font un droit sur notre confiance et qui veulent tout savoir de nous: on ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception. Il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction; s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes, et s'en justifier

Dieu leur fait des grâces extraordinaires, s'il les sanctifie dès ce monde, je souscris de bon cœur à leur canonisation, et je leur déclare que les *Réflexions morales* ne les regardent point. Il n'y a pas apparence que celui qui les a écrites en veuille à la vertu des saints; il ne s'adresse, comme je vous ai dit, qu'à l'homme corrompu : il soutient qu'il fait presque toujours du mal quand son amour-propre le flatte qu'il fait le bien, et qu'il se trompe souvent lorsqu'il veut juger de lui-même, parce que la nature ne se déclare pas en lui sincèrement des motifs qui le font agir. Dans cet état malheureux, où l'orgueil est l'âme de tous ses mouvements, les saints mêmes sont les premiers à lui déclarer la guerre, et le traitent plus mal, sans comparaison, que ne fait l'auteur des *Réflexions*. S'il vous prend quelque jour envie de voir les passages que j'ai trouvés dans leurs écrits sur ce sujet, vous serez aussi persuadé que je le suis de cette vérité; mais je vous supplie de vous contenter à présent de ces vers, qui vous expliqueront une partie de ce qu'ils en ont pensé :

Le désir des honneurs, des biens et des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices,
Et l'aveugle intérêt qui règne dans son cœur
Va d'objet en objet, et d'erreur en erreur;
Le nombre de ses maux s'accroît par le remède,
Au mal qui se guérit un autre mal succède;
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché,
Un péché se détruit par un autre péché.

(BARBEUF, *Entret. sol.*)

Montagne, que j'ai quelque scrupule de vous citer après des Pères de l'Eglise, dit assez heureusement, sur ce même sujet, « que son âme a deux visages différents; qu'elle a beau se replier sur elle-même, elle n'aperçoit jamais que celui que l'amour-propre a déguisé, pendant que l'autre se découvre

Un bon esprit voit toutes choses comme doivent être vues; il leur donne le prix q méritent; il les fait tourner du côté qui lui plus avantageux, et il s'attache avec ferme pensées, parce qu'il en connoît toute la f toute la raison.

Il y a de la différence entre un esprit un esprit d'affaires: on peut entendre les af sans s'appliquer à son intérêt particulier. des gens habiles dans tout ce qui ne les pas, et très mal habiles dans tout ce qui garde; et il y en a d'autres au contraire une habileté bornée à ce qui les touche. savent trouver leur avantage en toutes cho

On peut avoir tout ensemble un air dans l'esprit, et dire souvent des choses ag et enjouées. Cette sorte d'esprit convient personnes et à tous les âges de la vie. Le nes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et queur, sans l'avoir sérieux; et c'est ce qui le souvent incommodes.

Rien n'est plus aisé à soutenir que le d d'être toujours plaisant; et les applaudisse qu'on reçoit quelquefois, en divertissant le tres, ne valent pas que l'on s'expose à la ho les ennuyer souvent, quand ils sont de m humeur.

La moquerie (1) est une des plus agréa des plus dangereuses qualités de l'esprit. plaît toujours quand elle est délicate; ma craint aussi toujours ceux qui s'en servent

(1) Diseur de bons mots, mauvais caractère. (Pas

faire des actions vertueuses, c'est alors que l'égarement de son cœur est plus dangereux. Il y a un si grand nombre de roues qui composent le mouvement de cette horloge, et le principe en est si caché, qu'encore que nous voyions ce que marque sa montre, nous ne savons pas quel est le ressort qui conduit l'aiguille sur toutes les heures du cadran.

La troisième difficulté que j'aie à résoudre est « *que beaucoup de personnes trouvent de l'obscurité dans le sens et dans l'expression de ces* Réflexions. » L'obscurité, comme vous savez, Monsieur, ne vient pas toujours de la faute de celui qui écrit. Les *Réflexions*, ou, si vous voulez, les *Maximes et Sentences*, comme le monde a nommé celles-ci, doivent être écrites dans un style serré qui ne permet pas de donner aux choses toute la clarté qui seroit à désirer; ce sont les premiers traits du tableau. Les yeux habiles y remarquent bien toute la finesse de l'art et la beauté de la pensée du peintre; mais cette beauté n'est pas faite pour tout le monde, et, quoique ces traits ne soient pas remplis de couleurs, ils n'en sont pas moins des coups de maître. Il faut donc se donner le loisir de pénétrer le sens et la force des paroles; il faut que l'esprit parcoure toute l'étendue de leur signification avant que de se reposer pour en former le jugement.

La quatrième difficulté est, ce me semble, « *que les maximes sont presque partout trop générales.* » On vous a dit « *qu'il est injuste d'étendre sur tout le genre humain des défauts qui ne se trouvent qu'en quelques hommes.* » Je sais, outre ce que vous me mandez des différents sentiments que vous en avez entendus, ce que l'on oppose d'ordinaire à ceux qui découvrent et qui condamnent les vices. On appelle leur censure le portrait du peintre; on dit qu'ils sont comme les malades de la jaunisse, qu'ils voient tout jaune, parce qu'ils le sont eux-mêmes. Mais s'il

étoit vrai que, pour censurer la corruption du
en général, il fallût la ressentir en particulier
qu'un autre, il faudroit aussi demeurer d'accor
ces philosophes dont Diogène de Laerce nous
porte les sentences étoient les hommes les
corrompus de leur siècle; il faudroit faire le pr
la mémoire de Caton et croire que c'étoit le plus
chant homme de la république, parce qu'il c
roit les vices de Rome. Si cela est, Monsieur,
pense pas que l'auteur des *Réflexions*, quel
puisse être, trouve rien à redire au chagrin de
qui le condamneront quand, à la religion près,
on ne le croira pas plus homme de bien, e
sage que Caton. Je dirai encore, pour ce qu
garde les termes que l'on trouve trop géné
qu'il est bien difficile de les restreindre dan
Sentences, sans leur ôter tout le sel et toute la
il me semble, outre cela, que l'usage nous fa
que, sous des expressions générales, l'es
laisse pas de sous-entendre de lui-même des re
tions. Par exemple, quand on dit: *Tout Par*
au devant du Roi; toute la Cour est dans la joie
façons de parler ne signifient néanmoins *que la p*
grande partie. Si vous croyez que ces raisons ne su
fisent pas pour fermer la bouche aux critiq
ajoutons-y que, quand on se scandalise si aisé
des termes d'une censure générale, c'est à ca
qu'elle nous pique trop vivement dans l'endroit
plus sensible du cœur.

Néanmoins il est certain que nous connoissons
vous et moi, bien des gens qui ne se scandalis
pas de celle des *Réflexions*, j'entends de ceux
ont l'hypocrisie en aversion, et qui avouent de bo
foi ce qu'ils sentent en eux-mêmes et ce qu'ils
marquent dans les autres. Mais peu de gens sont
pables d'y penser, ou s'en veulent donner la peine
et si par hasard ils y pensent, ce n'est jamais sans

flatter. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de la manière dont notre ami Guarini traite ces gens-là

Huomo sono, e mi preggio d'esser humano,
E teco che sei huomo,
E ch' altro esser non puoi,
Come huomo parlo di cosa humana;
E sè di cotal nome forse ti sdegni,
Guarda, Garzon superbo,
Che nel dishumanarti
Non divenghi una fiera, anch' un Dio (1).

Voilà, Monsieur, comme il faut parler de l'orgueil de la nature humaine, et au lieu de se fâcher contre le miroir qui nous fait voir nos défauts, au lieu de savoir mauvais gré à ceux qui nous les découvrent, ne vaudroit-il pas mieux nous servir des lumières qu'ils nous donnent pour connoître l'amour-propre et l'orgueil, et pour nous garantir des surprises continuelles qu'ils font à notre raison? Peut-on jamais donner assez d'aversion pour ces deux vices, qui furent les causes funestes de la révolte de notre premier père, ni trop décrier ces sources malheureuses de toutes nos misères?

Que les autres prennent donc comme ils voudront les *Réflexions morales* : pour moi, je les considère comme une peinture ingénieuse de toutes les singeries du faux sage. Il me semble que, dans chaque trait, *l'amour de la vérité lui ôte le masque et le montre tel qu'il est* (2). Je les regarde comme des leçons d'un maître qui entend parfaitement l'art de connoître les hommes, qui démêle admirablement bien

(1) Guarini, *Pastor fido*, act. I, sc. I. — « Homo sum, humani nihil a me alienum puto. » TERENTII *Heautontim.*, act. I, sc. I.

(2) Allusion à la figure qui se trouve placée en tête des quatre premières éditions des *Maximes*, mais qui n'a plus reparu dans la cinquième (1678).

Il y a des choses si belles, que tout le m est capable d'en voir et d'en sentir la beaute

Il y en a qui ont de la beauté et qui nuient.

Il y en a qui sont belles et que tout le m sent, bien que tous n'en sachent pas la rais

Il y en a qui sont si fines et si délicates qu de gens sont capables d'en remarquer toutes beautés.

Il y en a d'autres qui ne sont pas parfaites mais qui sont dites avec tant d'art, et qui soutenues et conduites avec tant de raison et de grâce, qu'elles méritent d'être admirées.

III.

DES GOUTS.

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit de goût; et d'autres qui ont plus de goût que prit. Il y a plus de variété et de caprice dans goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations il est aisé de s'y méprendre. Il y a differ entre le goût qui nous porte vers les choses, goût qui en fait connaître et discerner les qu en nous attachant aux règles.

On peut aimer la comédie sans avoir le go sez fin et assez délicat pour en bien juger; et peut avoir le goût assez bon pour bien juger de

(1) Maxime 262 de la première édition.

PREMIÈRES PENSÉES
DE LA ROCHEFOUCAULD
TIRÉES DES PREMIÈRES ÉDITIONS (1).

I.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendroit les tyrans des autres, si la fortune leur en donnoit les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles

(1) On remarquera sans doute que ces premières pensées, au nombre de 65, appartiennent toutes, à l'exception de quatre, les nos 18, 22, 64 et 65, à la première édition. A partir de la seconde, et son premier choix définitivement arrêté, l'auteur n'a plus fait qu'ajouter dans les éditions suivantes.

Je ne parle ici toutefois que du fond des pensées : car il a introduit, à chaque édition, des perfectionnements de style qui ont été signalés, comme variantes, dans les notes qui suivent les *Maximes* dans cette nouvelle édition. On a joint également quelques notes à ces premières pensées, quand elles ont paru pouvoir donner lieu à quelque observation utile.

de marquer, il est très rare, et presque im
ble, de rencontrer cette sorte de bon goû
sait donner le prix à chaque chose, qui en
naît toute la valeur et qui se porte généra
sur tout. Nos connoissances sont trop borne
cette juste disposition de qualités qui font
juger ne se maintient d'ordinaire que sur c
ne nous regarde pas directement.

Quand il s'agit de nous, notre goût n'a
cette justesse si nécessaire; la préoccupa
trouble; tout ce qui a du rapport à nous
sous une autre figure. Personne ne voit des
mes yeux ce qui le touche et ce qui ne le
pas. Notre goût n'est conduit alors que
pente de l'amour-propre et de l'humeur, q
fournissent des vues nouvelles, et nous a
tissent à un nombre infini de changemen
d'incertitudes. Notre goût n'est plus à nous,
n'en disposons plus. Il change sans notre
sentement; et les mêmes objets nous pare
par tant de côtés différents, que nous mé
sons enfin ce que nous avons vu et ce que
avons senti.

IV.

DE LA SOCIÉTÉ.

Mon dessein n'est pas de parler de l'amit
parlant de la société; bien qu'elles aient qu
rapport, elles sont néanmoins très différente
première a plus d'élévation et d'humilité,

plus grand mérite de l'autre est de lui ressembler.

Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnêtes gens (1) doivent avoir ensemble. Il seroit inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes; tous la désirent, et tous la cherchent; mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer.

Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres. On se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toujours sentir cette préférence; c'est ce qui trouble et ce qui détruit la société. Il faudroit du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire. Il faudroit faire son plaisir de celui des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage; mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendroit pas long-temps la société, si elle n'étoit réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur, et par les égards qui doivent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble.

S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paroissent unis, ils tiennent sans doute par des raisons étrangères, qui ne du-

(1) Voir, à propos de l'expression *honnêtes gens*, la note sur la maxime 202.

rent pas long-temps. On peut être aussi en
ciété avec des personnes sur qui nous avons d
supériorité par la naissance ou par des qua
personnelles; mais ceux qui ont cet avan
n'en doivent pas abuser, ils doivent rarement
faire sentir, et ne s'en servir que pour instr
les autres. Ils doivent leur faire apercevoir q
ont besoin d'être conduits, et les mener par
raison, en s'accommodant, autant qu'il est po
sible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut
chacun conserve sa liberté. Il ne faut pou
voir, ou se voir sans sujétion, et pour se div
ensemble. Il faut pouvoir se séparer sans que
séparation apporte de changement. Il faut se
voir passer les uns des autres, si on ne veu
s'exposer à embarrasser quelquefois; et on d
souvenir qu'on incommode souvent quand
croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut c
tribuer autant qu'on le peut au divertisse
des personnes avec qui on veut vivre; mais il ne
faut pas être toujours chargé du soin d'y contr
buer.

La complaisance est nécessaire dans la socié
mais elle doit avoir des bornes : elle devient
servitude quand elle est excessive. Il faut
moins qu'elle paroisse libre, et qu'en suivan
sentiment de nos amis, ils soient persuadés
c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis, qua
leurs défauts sont nés avec eux, et qu'ils so
moindres que leurs bonnes qualités. Il faut so
vent éviter de leur faire voir qu'on les ait rema

qués, et qu'on en soit choqué. On doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes, pour leur laisser le mérite de s'en corriger (1).

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie, et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance; elle doit être commune entre eux; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit; ceux qui n'ont que d'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire long-temps. On peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes talents, pourvu qu'on aide au plaisir de la société, et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer, dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire, au moins pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires.

(1) L'excellent conseil donné ici part d'un sentiment bien plus juste et bien plus conforme à la véritable amitié que la maxime 410, dure pour le fond et même par la forme.

On doit aller au devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux, quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup, et mettre à la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler de choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on y doit garder beaucoup de mesure. Il y a de la politesse et quelquefois même de l'humanité à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connoissent, et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connoissent pas bien. Que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité, et leur fournisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement.

Personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont nécessaires pour maintenir la société. On veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses, et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder des distances pour voir les objets, il en faut garder aussi pour la société; chacun a son point de vue, d'où il veut être regardé (1). On a raison le plus souvent de ne vouloir pas être éclairé de trop près; et il n'y a pres-

(1) Maxime 104.

lager nos misères et nous
65, n° 102).

X.

quand on n'espère plus
1665, n° 103).

XI.

ique surtout, n'ont point
préceptes, ils n'ont fait
ent de l'orgueil (1665,

I.

u d'amitié de ne s'aper-
ment de celle de nos amis

III.

dans les choses indiffé-
ont presque jamais dans
res (1665, n° 132).

XIV.

se fait de la plus subtile
).

XXV.

our de la santé ou l'impuis-
coup (1665, n° 135).

axime 4, également supprimée.
un peu communes, et ne méri-
re conservées.

même toute notre indulgence pour la forcer à
tifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoique t
les passions montrent cette vérité, l'amour la
voir plus clairement que les autres ; car il
voyons un amoureux, agité de la rage où l'a
l'oubli ou l'infidélité de ce qu'il aime, me
pour sa vengeance tout ce que cette passion
spire de plus violent. Néanmoins, aussitôt que
vue a calmé la fureur de ses mouvements, se
vissement rend cette beauté innocente ; il n'
cuse plus que lui-même, il condamne ses con
nations ; et, par cette vertu miraculeuse de l'
mour-propre, il ôte la noirceur aux mauvaises
tions de sa maîtresse, et en sépare le crime
s'en charger lui-même (1665, n° 101).

Supprimée probablement par des motifs analogues à ceux qui ont fait retrancher la première. Ce n'étoit pas une maxime, c'étoit une dissertation. Ce morceau a d'ailleurs quelque chose à désirer du côté de la vérité, élégance du style, qui retranche avec soin tout ce qui sent un peu l'emphase.

Voyez la maxime 150, qui rendoit celle-ci à peu près inutile.

XVIII.

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paroître diligents (1666, n° 9

XIX.

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir à l'augmenter, et nous ôte la connoissance des

mèdes qui pourroient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts (1665, n° 102).

XX.

On n'a plus de raison, quand on n'espère plus d'en trouver aux autres (1665, n° 103).

XXI.

Les philosophes, et Sénèque surtout, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes, ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil (1665, n° 105).

XXII.

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis (1666, n° 97).

XXIII.

Les plus sages le sont dans les choses indifférentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus sérieuses affaires (1665, n° 132).

XXIV.

La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse (1665, n° 134).

XXV.

La sobriété est l'amour de la santé ou l'impuissance de manger beaucoup (1665, n° 135).

Autre forme de la maxime 4, également supprimée. L'une et l'autre étoient un peu communes, et ne méritoient pas, en effet, d'être conservées.

XXVI.

On n'oublie jamais mieux les choses que q-
on s'est lassé d'en parler (1665, n° 144).

XXVII.

La louange qu'on nous donne sert au mo
nous fixer dans la pratique des vertus (16
n° 155).

XXVIII.

L'amour-propre empêche bien que celui
nous flatte ne soit jamais celui qui nous flat
plus (1665, n° 157).

XXIX.

On ne blâme le vice et on ne loue la ve
que par intérêt (1665, n° 151).

XXX.

On ne fait point de distinction dans les espè
de colère, bien qu'il y en ait une légère et q
innocente, qui vient de l'ardeur de la complex
et une autre très criminelle, qui est à propre
parler la fureur de l'orgueil (1665, n° 159).

XXXI.

Les grandes âmes ne sont pas celles qui o
moins de passions et plus de vertus que les a
communes, mais celles seulement qui ont de p
grands desseins (1665, n° 161).

XXXII.

Les rois font des hommes comme des pièces de monnoie : ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix (1665, n° 165).

Cette réflexion étoit plutôt une épigramme qu'une maxime. La Rochefoucauld l'aura supprimée par ce motif, et en ce cas il a fait preuve de goût.

XXXIII.

La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre (1665, n° 174).

XXXIV.

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poète italien a dit de l'honnêteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paroître honnête (1665, n° 176).

Réflexion inconvenante dans sa forme et fausse quant au fond. Sans doute, dans le système de l'auteur, la plupart de nos vertus ne sont que des vertus d'apparat; mais il ne s'ensuit pas que l'on puisse dire d'une manière aussi absolue que la vertu des femmes n'est presque toujours que de l'hypocrisie. Je n'insisterai pas là dessus, puisque La Rochefoucauld a fait justice lui-même de cette maxime.

XXXV.

Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès; de là vient que les voleries publiques sont des habiletés, et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes (1665, n° 192).

Epigramme contre les financiers et contre les conqué-

rants, que La Rochefoucauld a supprimée, sans doute comme tout à fait exagérée, et peut-être comme un peu hardie sous le règne d'un roi qui aimoit assez la guerre et les conquêtes.

XXXVI.

On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès (1665, n° 201).

XXXVII.

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres (1665, n° 208).

XXXVIII.

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts (1665, n° 213).

XXXIX.

Quelque incertitude et quelque variété qui paroisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée (1665, n° 225).

On se demande pourquoi La Rochefoucauld a supprimé dans les éditions de son livre qui ont suivi la première cette pensée, également irréprochable et pour le fond et pour la forme. L'abbé Brotier conjecture que l'auteur la trouvoit peu à sa place dans un livre exclusivement consacré à la peinture des travers de l'espèce humaine. Il considéroit, en effet, l'homme dans ses vertus mondaines ou apparentes, et non dans l'exercice des devoirs que lui impose la religion. La conjecture de l'abbé Brotier nous sembleroit donc assez fondée.

XL.

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre (1665, n° 231).

Il y avoit là un peu trop de subtilité et aussi quelque souvenir du rôle que l'auteur avoit pris dans les intrigues de la Fronde.

XLI.

Ceux qui voudroient définir la victoire par sa naissance seroient tentés, comme les poëtes, de l'appeler la fille du ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élévation, procurent un bien si grand et si général (1665, n° 232).

XLII.

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril (1665, n° 236).

XLIII.

On donne plus souvent des bornes à sa reconnoissance qu'à ses désirs et à ses espérances (1665, n° 241).

XLIV.

L'imitation est toujours malheureuse, et tout ce

qui est contrefait déplaît avec les mêmes c
qui charment lorsqu'elles sont naturelles (16
n° 245).

XLV.

Nous ne regrettons pas la perte de nos a
selon leur mérite, mais selon nos besoins, et s
l'opinion que nous croyons leur avoir donne
ce que nous valons (1665, n° 248).

XLVI.

Il est bien malaisé de distinguer la bonté g
rale et répandue sur tout le monde, de la gr
habileté (1665, n° 252).

On peut rapprocher cette maxime du n° 236, qu'
prime avec plus de développement la même idée.

XLVII.

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que
autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous c
impunément méchants (1665, n° 254).

Voyez la maxime 237.

XLVIII.

La confiance de plaire est souvent un moyen
déplaire infailliblement (1665, n° 256).

Même pensée au fond que celle de la maxime 2
ne sais même si je ne préférerois pas, pour l'express
la maxime supprimée à celle qui la remplace.

XLIX.

La confiance que l'on a en soi fait naître

plus grande partie de celle que l'on a aux autres (1665, n° 258).

L.

Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits, aussi bien que les fortunes du monde (1665, n° 259).

LI.

La vérité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté ; une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne sauroit être belle et parfaite, si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être, et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir (1665, n° 260).

LII.

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat quand elles demeurent imparfaites que quand elles sont trop achevées (1665, n° 262).

LIII.

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil, par lequel il rend l'homme maître de lui-même, pour le rendre maître de toutes choses (1665, n° 271).

Voyez les maximes 242 et 285.

LIV.

Le luxe et la trop grande politesse dans les États sont le présage assuré de leur décadence, parce que, tous les particuliers s'attachant à leurs

intérêts propres, ils se détournent du bien p
(1665, n° 282).

Pensée très juste, et que l'auteur n'a sans dout
primée que parce qu'elle sembloit tout à fait étran
l'intention qui avoit dicté son livre.

LV.

De toutes les passions, celle qui est la plus
connue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle
la plus ardente et la plus maligne de toutes, q
que sa violence soit insensible, et que les d
mages qu'elle cause soient très cachés. Si n
considérons attentivement son pouvoir, nous r
rons qu'elle se rend en toutes rencontres maît
de nos sentiments, de nos intérêts et de nos
sirs : c'est la rémore qui a la force d'arrêter
plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus d
gereuse aux plus importantes affaires que
écueils et que les plus grandes tempêtes. Le re
de la paresse est un charme secret de l'âme qui s
pend soudainement les plus ardentes poursuit
et les plus opiniâtres résolutions. Pour donn
enfin la véritable idée de cette passion, il f
dire que la paresse est comme une béatitude
l'âme qui la console de toutes ses pertes, et
lui tient lieu de tous les biens (1665, n° 296

LVI.

On aime bien à deviner les autres, mais il
n'aime pas à être deviné (1665, n° 296).

Cette réflexion, qui n'avoit rien de bien saillant, se
trouve implicitement dans la maxime 425.

LVII.

est une ennuyeuse maladie que de conserver
nté par un trop grand régime (1665, n°
.

LVIII.

est plus facile de prendre de l'amour quand
en a pas, que de s'en défaire quand on en a
5, n° 300).

LIX.

ı plupart des femmes se rendent plutôt par
esse que par passion. De là vient que pour
inaire, les hommes entreprenants réussissent
x que les autres, quoiqu'ils ne soient pas
aimables (1665, n° 301).

LX.

'aimer guère en amour est un moyen assuré
être aimé (1665, n° 302).

LXI.

a sincérité que se demandent les amants et
naîtresses pour savoir l'un et l'autre quand
esseront de s'aimer est bien moins pour vou-
être avertis quand on ne les aimera plus, que
r être mieux assurés qu'on les aime lorsque
ne dit point le contraire (1665, n° 303).

LXII.

ıa plus juste comparaison qu'on puisse faire de
ıour, c'est celle de la fièvre; nous n'avons

non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée (1655, n° 305).

Cette pensée revient un peu, pour le fond, à la maxime 5.

LXIII.

La plus grande habileté des moins habiles est de savoir se soumettre à la bonne conduite d'autrui (1665, n° 309).

Cette maxime n'étoit que la première forme d'une pensée bien plus habilement exprimée dans la rédaction définitivement adoptée par La Rochefoucauld :

« Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même. »

La première manière imposoit en quelque sorte à l'homme l'obligation de reconnoître son infériorité en certaines occasions; la seconde, au contraire, le flatte et l'encourage par l'éloge donné à sa perspicacité. Cela est beaucoup plus agréable pour l'amour-propre.

LXIV.

On craint toujours de voir ce qu'on aime quand on vient de faire des coquetteries ailleurs (1675, n° 372).

LXV.

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avouer (1675, n° 375).

Je trouve dans le petit supplément placé à la fin de l'édition de 1693 la même pensée exprimée un peu différemment :

« Les fautes sont toujours pardonnables, quand on a la force de les avouer. »

SUPPLÉMENT.

MAXIMES

Publiées pour la première fois, sous forme de Supplément,

DANS L'ÉDITION DE 1693 (1).

I (1).

Force gens veulent être dévots ; mais personne ne veut être humble.

(1) L'édition de 1693, publiée douze ans après la mort de La Rochefoucauld, contient, à la fin du volume, une série de cinquante maximes, qui probablement avoient été recueillies des papiers de l'auteur ; mais ce petit supplément n'est précédé d'aucun avertissement qui en fasse connoître l'origine. L'éditeur, plus empressé sans doute de publier ce qu'il croyoit inconnu que d'examiner avec attention ces nouvelles maximes, n'a pas remarqué que vingt-cinq d'entre elles étoient déjà comprises, ou textuellement, ou avec de très légères modifications de style, dans l'édition de 1678, la dernière revue par l'auteur.

M. Aimé Martin, qui a donné aussi ce supplément de cinquante maximes dans son édition de 1844 (*Paris, Lefèvre*, gr. in-16), a commis la même inadvertance que l'éditeur de 1693.

Je reproduis aussi ces cinquante maximes, mais en renvoyant, pour celles qui avaient déjà paru du vivant de l'auteur, au numéro qu'elles portent dans le corps de

II (II).

Le travail du corps délivre des peines de
prit, et c'est ce qui rend les pauvres heureu

III (III).

Les véritables mortifications sont celles qu
sont point connues; la vanité rend les autre
ciles.

IV (IV).

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut q
lui offre des sacrifices.

V (V).

Il faut peu de choses pour rendre le sage
reux; rien ne peut rendre un fol content:
pourquoi presque tous les hommes sont misé
bles.

VI (VI).

Nous nous tourmentons moins pour deve
heureux que pour faire croire que nous le so
mes.

VII (VII).

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier
sir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

l'ouvrage, et en indiquant par une nouvelle série de
méros celles qui étoient réellement inédites. Quelques
de ces dernières sont tout à fait dignes de La Roche
cauld, et auroient mérité de prendre rang avec celles
l'auteur a définitivement consacrées par son choix
l'édition de 1678.

VIII (VIII).

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

IX (IX).

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

X (Voy. 439).

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

XI (X).

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

XII (XI).

Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII (XII).

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

XIV (XIII).

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse ; il entend toujours parler de ce qu'il aime.

XV (XIV).

Qu'une femme est à plaindre quand elle a
ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI (XV).

Le sage trouve mieux son compte à ne p
s'engager qu'à vaincre.

XVII (XVI).

Il est plus nécessaire d'étudier les homme
les livres.

XVIII (XVII).

Le bonheur ou le malheur vont d'ordin
ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XIX (Voy. 342).

L'accent et le caractère du pays où l'on est
demeure dans l'esprit et dans le cœur comme
le langage.

XX (Voy. 344).

La plupart des hommes ont, comme les plan
des propriétés que le hasard fait découvrir.

XXI (XVIII).

Une honnête femme est un trésor caché ; c
qui l'a trouvée fait fort bien de ne s'en pas van

XXII (Voy. 362).

La plupart des femmes ne pleurent pas tan

perte d'un amant pour montrer qu'elles ont aimé que pour paroître dignes d'être aimées.

XXIII (Voy. 367).

Il y a bien d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier.

XXIV (Voy. 374).

Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est souvent trompé.

XXV (Voy. 381).

La violence qu'on se fait pour être fidèle ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

XXVI (Voy. 359).

Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui méritent qu'on en ait pour elles.

XXVII (Voy. 361).

La jalousie naît toujours avec l'amour; mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

XXVIII (XIX).

Quand nous aimons trop, il est mal aisé de reconnoître si l'on cesse de nous aimer.

XXIX (Voy. 364).

On sait assez qu'on ne doit guères parler de sa femme ; mais on ne sait pas assez qu'on ne doit guères parler de soi.

XXX (Voy. 345).

Les occasions nous font connoître aux aut à nous-mêmes.

XXXI (Voy. 347).

Nous ne trouvons guère de gens de bo que ceux qui sont de notre avis.

XXXII (Voy. 356).

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœr ceux qui nous admirent.

XXXIII (Voy. 149).

On ne se blâme que pour être loué.

XXXIV (Voy. 357).

Les petits esprits sont blessés des plus p choses.

XXXV (Voy. 354).

Il y a de certains défauts qui, étant bien dans un certain jour, plaisent plus que la pe tion même.

XXXVI (Voy. 350).

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient plus habiles que nous.

XXXVII (Voy. 352).

On s'ennuie presque toujours avec ceux l'on ennuie.

XXXVIII (Voy. 363).

Les violences qu'on nous fait nous font quelquefois moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-même.

XXXIX (XX).

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

XL (Voy. 375).

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

XLI (Voy. 377).

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de ne pas aller au but, c'est de le passer.

XLII (Voy. 378).

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

XLIII (Voy. 379).

Quand notre mérite baisse, notre goût diminue aussi.

XLIV (Voy. 380).

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

XLV (Voy. 382).

Nos actions sont comme des bouts-rimés, que chacun tourne comme il lui plaît.

XLVI (XXI).

Il n'est rien de plus naturel ni de plus tr
peur que de croire qu'on est aimé.

XLVII (XXII).

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous
sons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII (XXIII).

Il est plus difficile de dissimuler les sentim
que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pa

XLIX (XXIV).

Les amitiés renouées demandent plus de
que celles qui n'ont jamais été rompues.

L (XXV).

Un homme à qui personne ne plaît est
plus malheureux que celui qui ne plaît à person

TABLE DES MATIÈRES

DE CES

RÉFLEXIONS MORALES.

Le chiffre renvoie aux Maximes, et non aux pages.

P. S. indique les PENSÉES SUPPRIMÉES ; — *Sup.*, les Pensées comprises au SUPPLÉMENT.

A

...ccent du pays. 342.
...idents. 59, 310.
... 7, 57, 58, 160,
... 409.
...
...
...
...233, 355,

Amour. 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 83, 111, 131, 136, 175, 176, 259, 262, 274, 312, 330, 335, 336, 348, 349, 351, 353, 369, 371, 374, 385, 396, 402, 417, 418, 422, 430, 440, 441, 466, 471, 473, 490, 501. — ... S 10, 11, 13, 58, 60, ... 62, 64 — *Sup.* 11, ... 19, 21.
...opre. 2, 3, 4, 13, ... 143, 228, 236, ... 262, 303, 312, ... 386, 417, 418, ... P. S. 1, 17,
...
... 64.
... 143.
... 492.
... 19.

B

Beauté. 240, 474, 497.—*P. S.* 52.
Bienfaits. 14, 121, 299, 301. — *Sup.* 22.
Bienséance. 447.
Bon sens. 67, 347.
Bonheur. 49. —*Sup.* 17.
Bonne grâce. 67.
Bonté. 237, 284, 38[illegible]. — *P. S.* 46, 47.

C

Civilité. 260.
Clémence. 15, 16.
Cœur. 43, 98, 102, 103, 108, 478. — *Sup.* 16.
Colère. *P. S.* 30.
Compassion de nos ennemis. 463.
Conduite. 163, 227.
Confiance. 421, 475.—*P. S.* 48, 49.
Confiance des grands. 239.
Connoissance. 106, 178, 295, 436, 482.
Conseils. 110, 116, [illegible] 378.
Consolation. 325. — [illegible] 65.
Constance. 19, 20, [illegible] 176, 420.
Conversation. 13[illegible]
Coquetterie. 107, [illegible] 349, 376, 406.
Crimes. 183, 19[illegible] 465. — *P. S.* 35.
Cruauté. — *P. S.* 3[illegible]
Curiosité. 173.

D

Défauts. 31, 90, 112, 154, 155, 184, 190, 194, 202, 251, 327, 354, 397, 410, 411, 424, 428, 442, 493, 498. — *P. S.* 5.
Défiance. 86, 315, 366.
Dégoût. 155, 211.
Déguisement. 119, [illegible] 282. — *Sup.* 23.
Déshonneur. 326.
Désir. 439, 469. — [illegible]
Desseins. 160, 161.
Dévotion. 427. — [illegible]
Douceur. 479.
Droiture. 502.

E

Education. 261.
Elévation. 399, 400, 401, 403.
Eloquence. 249, 25[illegible]
Emplois. 164, 419, [illegible]
Ennui. 141, 172, 30[illegible]

Envie. 27, 280, 281, 328, 376, 476, 486.
Espérance. 168.
Esprit. 43, 44, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 108, 112, 140, 142, 174, 265, 287, 357, 413, 415.
Esprits médiocres. 375.
Etonnement. 384.
Exemple. 230.

F

Favoris. 55.
Félicité. 48.
Femmes. 73, 204, 205, 220, 241, 277, 332, 333, 334, 340, 346, 362, 440, 466. 471, 474.—P. S. 34, 59. — Sup. 14.
Fermeté. 477, 479.
Fidélité. 247, 331, 381.
Finesse. 117, 124, 125, 126, 127, 350, 394, 407.
Flatterie. 123, 144, 152, 158, 198, 329.
Foiblesse. 120, 130, 316, 445, 481.
Folie. 207, 209, 210, 231, 300, 310, 318. 353. — P. S. 24.
Force. 42, 44, 237.
Fortune. 1, 25, 52, 53, 60, 61, 153, 154, 212, 343, 380, 391, 392, 435. — P. S. 9.
Frivolité. 498.

G

Galanterie. 73, 100, 402, 499.
Générosité. 246.
Gloire. 157, 198, 307.
Goût. 252, 258, 379, 390. — P. S. 50.
Gouverner. 151.
Grandeur d'âme. P. S. 31.
Gravité. 257.

H

Habileté. 591, 99, 208, 244, 245, 269, 283, 288, 404. — P. S. 46, 63.
Haine. 338.
Hasard. 57, 344.
Héros. 24, 53, 185.
Honnête femme. 205, 367, 368. — Sup. 18.
Honnête homme. 202, 203, 206, 353.
Honneur. 270.
Honte. 412, 446.
Humeur. 45, 47, 61, 290, 292, 297, 414, 435, 488.
Humilité. 254, 272, 358. — Sup. 1, 4.
Hypocrisie. 218, 233.

I

Imitation. 230. — *P. S.* 44.
Inclination. 252.
Incommoder. 242.
Inconstance. 135, 181, 306, 317.
Indiscrétion. 429. — *P. S.* 16.
Indulgence. 330.
Infidélité. 359, 360, 429. — *P. S.* 13.
Ingratitude. 96, 225.
Injures. 14.
Innocence. 465.
Intérêt. 39, 40, 66, 171, 187, 232, 253, 302, 305, 486. — *P.* 29.
Intrépidité. *P. S.* 40.

J

Jalousie. 28, 32, 324, 336, 359, 361, 446, 472, 503. — *Sup.* 13.
Jeunesse. 109, 271, 495, 497.
Jugement. 89, 97, 111.
Justice. 78. *P. S.*

L

Larmes. 373.
Libéralité. 263.
Louanges. 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 237, 320, 356, 431. — *P. S.* 27.
Luxe. *P. S.* 54.

M

Magnanimité. 248, 285. — *P. S.* 53.
Malheur. 49.—*P. S.* 7. *Sup.* 17.
Mariage. 113.
Maux. 22, 121, 197, 229, 238, 264.
Méchant. 284.
Médisance. 483.
Mémoire. 89, 313. — *P. S.* 26.
Mensonge. 63.
Mépris. 322.
Mépris de la mort. 50.
Mérite. 50, 92, 93, 155, 156, 164, 165, 273, 279, 291, 359, 455.
Mines. 256.
Modération. 17, 18, 308. — *P. S.* 3, 4.
Mort. 21, 23, 26.
Mortification. *Sup.* 3.

N

Naturel. 431.
Négociations. 278.
Niais. 208.
Noms illustres. 94.
Nouveauté. 274, 426.

O

Occasions. 345, 453, 454.
Opiniâtreté. 234, 265.
Orgueil. 33, 34, 35, 36, 37, 228, 239, 254, 267, 281, 450, 482, 472. — P. S. 6, 21.

P

Paresse. 169, 266, 267, 398, 482, 487. — P. S. 18, 55.
Parler. 137, 138, 142, 314, 319, 364. — Sup. 20.
Passions. 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 122, 188, 266, 276, 422, 460, 466, 471, 484, 485, 500. — P. S. 2.
Pénétration. 377, 425. — P. S. 56.
Persévérance. 177.
Perspective. 104.
Peur. 370.
Philosophie et philosophes. 22, 54.
Pitié. 264.
Plaire. Sup. 25.
Plaisir. 123.
Politesse. 99, 372.
Préoccupation. 92.
Procédé. 170.
Promesses. 38.
Propriétés des hommes. 344.
Providence. P. S. 39.
Prudence. 65. — Sup. 12.

Q

Qualités. 19, 159, 162, 337, 365, 433, 437, 452, 468, 470.
Querelles. 496.

R

Raison. 42, 105, 469. — P. S. 20.
Réconciliation. 82.
Reconnoissance. 223, 224, 225, 226, 298, 438. — P. S. 43.
Régime. P. S. 57.
Remèdes. 288.
Remèdes de l'amour. 459.
Repentir. 180.
Repos. P. S. 8.
Reproches. 148.
Réputation. 268, 412.
Richesses. 54.
Ridicules. 133, 311, 326.
Rois. P. S. 32.

S

Sagesse. 132, 210, 231, 323. — *P. S.* 23, 25. — *Sup.* 8, 15.
Santé. *Sup.* 8, 9.
Sensibilité. 464.
Sentiments. 255.
Silence. 79, 137, 138.
Simplicité. 289.
Sincérité. 62, 316, [illegible] 457.
Sobriété. *P. S.* 25.
Société. 87.
Sots. 309, 310, 353, [illegible] 451.
Subtilité. 128.

T

Timidité. 169, 480.
Trahison. 120, 126.
Travail. — *Sup.* 2.
Travers. 448, 502.
Tromperie. 114, 115, [illegible] 118, 127, 129, 201, [illegible] 434.

V

Valeur. 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221. — *P. S.* 40, 42.
Vanité. 137, 158, 200, 201, 232, 263, 376, 388, 389, 443, 467, 483.—*P. S.* 38.
Vérité. 64, 458.—*P. S.* 51. —*Sup.* 3.
Vertus. 1, 25, 171, 182, 183, 186, 187, 189, 200, 218, 253, 489.—*P. S.* 34.
Vices. 182, 186, [illegible] 191, 192, 195, 214, [illegible] 273.
Victoire. *P. S.* 41.
Vieillesse. 93, 109, [illegible] 210, 222, 408, 413, [illegible] 461.
Vieux fous. 444.
Violence. 363, 369, [illegible]
Vivacité. 416.
Volonté. 30, 295.

APPENDICE.

LETTRE D'UNE DAME

AU

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

JE vous renvoye vos Maximes, Monsieur, en vous en rendant mille et mille grâces très humbles. Je ne les louerai point comme elles méritent d'être louées, parce que je les trouve trop au dessus de mes louanges. Elles ont un sens si juste et si délicat, quoiqu'il soit quelquefois un peu détourné, qu'il ne faudroit pas moins de délicatesse pour vous dire tout ce que je pense, qu'il vous en a fallu pour les faire. Vous avez une lumière si vive pour pénétrer le cœur de tous les hommes, qu'il semble qu'il n'appartienne qu'à vous de donner un jugement équitable sur le mérite ou le démérite de tous ses mouvements; avec

(1) Cette lettre, ainsi qu'il est facile de s'en assurer, ne s'appliquoit qu'à un supplément à la 3e édition, les maximes sur lesquelles tomboient les observations de la dame ne se trouvant pas dans cette 3e édition, et n'ayant été publiées, avec le reste des maximes, que dans la 4e.

Le mot *première* maxime appliqué par la dame à la 342e, *L'accent du pays*, etc., confirme cette conjecture.

cette différence pourtant qu'il me semble, M
sieur, que vous avez encore mieux pénétré
des hommes que celui des femmes. Car je ne
pas, malgré la déférence que j'ai pour vos l
res, m'empêcher de m'opposer un peu à ce
vous dites que leur tempérament fait toute
vertu (1), puisqu'il faudroit conclure de là que
raison leur seroit entièrement inutile. Et q
même il seroit vrai qu'elles eussent quelques
passions plus vives que les hommes, l'expér
fait assez voir qu'elles savent les surmonter où
leur tempérament, de sorte que, quand nous
sentirons que vous mettiez de l'égalité entre
deux sexes, nous ne vous ferons pas d'inj
pour nous faire grâce. Il est même bien plus
dinaire aux femmes de s'opposer à leur tempé
ment, qu'aux hommes, lorsqu'elles l'ont mauvais
parce que la bienséance et la honte les y
roient, quand même leur vertu et leur raison ne
y obligeroient pas. Voici les trois de vos Ma
mes que j'aime le mieux et qui m'ont le plus ch
mée :

« Il ne faudroit point être jaloux quand
nous donne sujet de l'être. Il n'y a que les p
sonnes qui évitent de donner de la jalousie
soient dignes qu'on en ait pour elles (2). »

« La fortune fait paroître nos vertus et nos
ces, comme la lumière fait paroître les objets (3)

« La violence qu'on se fait pour demeurer

(1) Maxime 346.
(2) Maxime 359.
(3) Maxime 380.

dèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité (4). »

Je vous avoue, Monsieur, que quoique toutes vos Maximes soient très belles, ces trois-là me paroissent incomparables; et qu'on ne sait *à qui* donner le prix, ou au sens, ou à l'expression. Mais comme vous m'avez engagée à parler franchement, trouvez bon que je vous dise que je n'entends pas bien votre première Maxime, où vous dites:

« L'accent du pays où on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage (5). »

Je crois que cela est fort bien et fort juste; mais je ne connois point les accents qui demeurent dans le cœur et dans l'esprit. Je crois que c'est ma faute de ne les pas entendre, ni de ne les pas sentir; et cette Maxime me fait connoître ce que vous dites dans la quatrième, que « les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mêmes (6). »

Cette autre Maxime, où vous dites que « l'on perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé quelque temps et qu'on ne regrette guère (7)» n'est pas à mon usage; car la mesure de ma douleur seroit toujours la mesure de mon regret, et j'ai grand'peine à comprendre que je puisse séparer ces deux choses, parce que qui auroit mérité

(4) Maxime 381.
(5) Maxime 342.
(6) Maxime 345.
(7) Maxime 355.

mon attachement, mériteroit également et mon regret, et mes larmes, et ma douleur.

La Maxime sur l'humilité (8) me paroît encore parfaitement belle, mais j'ai été bien surprise de trouver là l'humilité. Je vous avoue que je m'y attendois si peu, qu'encore qu'elle soit si fort de ma connoissance depuis long-temps, j'ai eu toutes les peines du monde à la reconnoître au milieu de tout ce qui la précède et qui la suit. C'est assurément pour faire pratiquer cette vertu aux personnes de notre sexe que vous faites des Maximes où leur amour-propre est si peu flatté. J'en serois bien humiliée en mon particulier, si je ne me disois à moi-même ce que je vous ai déjà dit dans ce billet, que vous jugez encore mieux du cœur des hommes que de celui des dames, et que peut-être vous ne savez pas vous-même le véritable motif qui vous les fait moins estimer. Si vous en aviez toujours rencontré dont le tempérament eût été soumis à la vertu, et les sens moins forts que la raison, vous penseriez mieux que vous ne faites d'un certain nombre qui se distingue toujours de la multitude, et il me semble que Madame de la Fayette et moi méritions bien que vous ayez un peu meilleure opinion du sexe en général. Vous ne ferez que nous rendre ce que nous faisons en votre faveur, puisque, malgré les défauts d'un million d'hommes, nous rendons justice à votre mérite particulier, et que vous seul vous nous faites croire tout ce qu'on peut dire de plus avantageux pour votre sexe.

(8) Maxime 358.

FABLES DE LA FONTAINE

RELATIVES

A M. DE LA ROCHEFOUCAULD.

L'Homme et son image.

A M. L. D. D. L. R.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de ri-
[vaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau
[du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :

Il s'y voit : il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous, et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait : le Livre des Maximes.

Les Lapins.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelque sage
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits.
J'entends les esprits corps et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière

cipite ses traits dans l'humide séjour,
t lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
rois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
gayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
s le danger s'oublie, et cette peur si grande
vanouit bientôt. Je revois les lapins,
s gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

gnons à cet exemple une chose commune.
and des chiens étrangers passent par quelque [endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur et de glo
Aux gouverneurs d'états, à certains courti
A gens de tous métiers, en fait tout autant
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère.
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâ
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon disc
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut
Dans les plus beaux sujets quelque chose à per
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste, et la mieux acquise,
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages.
Du temps et des censeurs défendant mes ouvr
Comme un nom qui, des ans et des peuples
Fait honneur à la France, en grands nom
Qu'aucun climat de l'univers, [fec
Permettez-moi du moins d'apprendre à to
[me
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

LETTRE

DU

CHEVALIER DE MÉRÉ (1).

Vous voulez que je vous écrive, Madame, et vous me l'avez commandé de si bonne grâce et si galamment, que je n'ai pu vous le refuser.... Et peut-être qu'il seroit encore de plus mauvais air de vous manquer de parole que de ne vous rien dire d'agréable. Quoi qu'il en soit, vous

(1). Cette lettre fait partie du Recueil de celles du chevalier de Méré (1682). M. Sainte-Beuve l'a citée dans ses *Derniers portraits littéraires* (Paris, Didier, 1852, in-12, page 116), en la faisant précéder des réflexions suivantes :

« La dernière lettre que j'ai à produire, et qui est restée jusqu'ici enfouie dans le Recueil, qu'on ne lit pas, est d'un tout autre caractère que la précédente, et d'un intérêt moral tout particulier : elle nous rend la conversation d'un des hommes qui causaient le mieux, avec le plus de douceur et d'insinuation, de ce La Rochefoucauld qui n'avait de chagrin que ses *Maximes*, mais qui, dans le commerce de la vie, savait si bien recouvrir son secret d'une enveloppe flatteuse. La lettre du chevalier nous le montre devisant et moralisant dans l'intimité ; si fidèle qu'ait voulu être le secrétaire, on sent, à le lire, qu'il n'a pu tout rendre, et l'on découvre bien, par-ci par-là,

me donnez le moyen de me sauver de l'un à l'autre, en m'ordonnant de vous rapporter la conversation que j'eus avant-hier avec M. de La Rochefoucauld, car il parla presque toujours, et vous savez comme il s'en acquitte. Nous étions dans un coin de chambre, tête à tête, à nous entretenir sincèrement de tout ce qui nous venoit dans l'esprit. Nous lisions de temps en temps quelques rondeaux où l'adresse et la délicatesse s'étoient épuisées. Mon Dieu ! me dit-il, que le monde juge mal de ces sortes de beautés ! Et ne m'avouerez-vous pas que nous sommes dans un temps où l'on ne sait pas trop mêler d'écrire ? — Je lui répondis que j'en demeurois d'accord, et que je ne voyois point d'autre raison de cette injustice, si ce n'est que la plupart de ces juges n'ont ni goût ni esprit. — Ce n'est pas tant cela, ce me semble, reprit-il, que je ne sais quoi d'envieux et de malin qui fait mal prendre ce qu'on écrit de mieux. — Ne vous l'imaginez pas, je vous prie, repartis-je, et soyez assuré qu'il est impossible de connoître le prix d'une chose excellente si

quelque solution de continuité dans ce qu'il rapporte : « y a, dit La Rochefoucauld, des tons, des airs, des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. Mais, quoique tout cela s'évanouisse dès qu'on écrit, on croit saisir dans le mouvement prolongé du discours quelque chose même de ces tons qui faisaient de ce personnage un si doux causeur, et qui attachaient en l'écoutant. Cette page du chevalier devrait s'ajouter dans les éditions de La Rochefoucauld, à la suite des *Réflexions diverses*, dont elle semble une application vivante. La lettre est adressée à une duchesse dont on ne dit pas le nom.»

ıer, ni sans être favorable à celui qui l'a
. Et comment peut-on mieux témoigner
n est stupide et sans goût, que d'être insen-
aux charmes de l'esprit? — J'ai remarqué,
t-il, les défauts de l'esprit et du cœur de la
art du monde, et ceux qui ne me connois-
que par là pensent que j'ai tous ces défauts,
ne si j'avois fait mon portrait. C'est une cho-
range que mes actions et mon procédé ne
n désabusent pas. — Vous me faites sou-
, lui dis-je, de cet admirable génie (1) qui
ı tant de beaux ouvrages, tant de chefs-
vre d'esprit et d'invention, comme une vive
ère dont les uns furent éclairés et la plu-
éblouis. Mais, parce qu'il étoit persuadé
n n'est heureux que par le plaisir, ni mal-
eux que par la douleur (ce qui me sem-
à le bien examiner, plus clair que le jour), on
regardé comme l'auteur de la plus infâme
le la plus honteuse débauche, si bien que
ureté de ses mœurs ne le put exempter de
horrible calomnie. — Je serois assez de son
, me dit-il, et je crois qu'on pourroit faire une
ime que la vertu mal entendue n'est guère
ıs incommode que le vice bien ménagé n'est
able. — Ah! monsieur, m'écriai-je, il s'en
bien garder; ces termes sont si scandaleux,
ls feroient condamner la chose du monde la
honnête et la plus sainte. — Aussi n'usé-je de
nots, me dit-il, que pour m'accommoder au
age de certaines gens qui donnent souvent le

) Épicure.

nom de vice à la vertu, et celui de vertu au
Et parce que tout le monde veut être heure
que c'est le but où tendent toutes les actions
vie, j'admire que ce qu'ils appellent vice soi
dinairement doux et commode, et que la
mal entendue soit âpre et pesante. Je ne m'é
pas que ce grand homme ait eu tant d'enne
la véritable vertu se confie en elle-même, e
montre sans artifice et d'un air simple et nat
comme celle de Socrate. Mais les faux hom
gens, aussi bien que les faux dévots, ne cherc
que l'apparence ; et je crois que, dans la mo
Senèque étoit un hypocrite, et qu'Épicure étoi
saint. Je ne vois rien de si beau que la noblesse
cœur et la hauteur de l'esprit. C'est de là que
cède la parfaite honnêteté, que je mets au-dess
de tout, et qui me semble à préférer, pour l'
de la vie, à la possession d'un royaume. A
j'aime la vraie vertu comme je hais le vrai va
mais, selon mon sens, pour être effectivement
tueux, au moins pour l'être de bonne grâce
faut savoir pratiquer les bienséances, juger
nement de tout, et donner l'avantage aux en
lentes choses pardessus celles qui ne sont que
diocres. La règle, à mon gré, la plus certa
pour ne pas douter si une chose est en perfecti
c'est d'observer si elle sied bien à toutes sor
d'égards ; et rien ne me paroît de si mauv
grâce que d'être un sot ou une sotte, et de se
ser empiéter aux préventions. Nous devons q
que chose aux coutumes des lieux où nous vive
pour ne pas choquer la révérence publique, q
que ces coutumes soient mauvaises ; mais nou

devons que de l'apparence : il faut les en
er et se bien garder de les approuver dans son
r, de peur d'offenser la raison universelle qui
ondamne. Et puis, comme une vérité ne va
ıis seule, il arrive aussi qu'une erreur en at-
beaucoup d'autres. Sur ce principe qu'on doit
aiter d'être heureux, les honneurs, la beauté,
aleur, l'esprit, les richesses et la vertu même,
cela n'est à désirer que pour se rendre la vie
able. Il est à remarquer qu'on ne voit rien
ur ni de sincère, qu'il y a du bien et du mal en
es les choses de la vie, qu'il faut les prendre
s dispenser à notre usage, que le bonheur de l'un
it souvent le malheur de l'autre, et que la vertu
l'excès comme le défaut. Peut-être qu'Aristide
ocrate n'étoient que trop vertueux, et qu'Alci-
le et Phédon ne l'étoient pas assez ; mais je ne
si, pour vivre content et comme un honnête
ıme du monde, il ne vaudroit pas mieux être
ibiade et Phédon qu'Aristide ou Socrate. Quan-
de choses sont nécessaires pour être heureux,
s une seule suffit pour être à plaindre ; et ce
t les plaisirs de l'esprit et du corps qui rendent
ie douce et plaisante, comme les douleurs de
ı et de l'autre la font trouver dure et fâcheuse.
plus heureux homme du monde n'a jamais tous
plaisirs à souhait. Les plus grands de l'esprit,
ant que j'en puis juger, c'est la véritable gloire
es belles connoissances, et je prends garde que
gens-là ne les ont que bien peu, qui s'attachent
ıucoup aux plaisirs du corps. Je trouve aussi que
plaisirs sensuels sont grossiers, sujets au dégoût
as trop à rechercher, à moins que ceux de l'esprit

ne s'y mêlent. Le plus sensible est celui de l'am
mais il passe bien vite si l'esprit n'est de la pa
Et comme les plaisirs de l'esprit surpassent de
loin ceux du corps, il me semble aussi que les
trêmes douleurs corporelles sont beaucoup
insupportables que celles de l'esprit. Je voi
plus que ce qui sert d'un côté nuit d'un au
que le plaisir fait souvent naître la douleur.
me la douleur cause le plaisir, et que notre fa
dépend assez de la fortune et plus encore de n
conduite.—Je l'écoutois doucement quand on s
vint interrompre, et j'étois presque d'accord
tout ce qu'il disoit. Si vous me voulez croire,
dame, vous goûterez les raisons d'un si parfai
ment honnête homme, et vous ne serez pl
dupe de la fausse honnêteté.

NOTICE

SUR LE

CARACTÈRE ET LES ÉCRITS

DU DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD.

François, duc de la Rochefoucauld, auteur des *Réflexions morales*, naquit en 1613.

Son éducation fut négligée, mais la nature suppléa à l'instruction.

Il avoit, dit Mme de Maintenon, *une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit, et peu de savoir.*

Le moment où il entra dans le monde étoit un temps de crise pour les mœurs nationales : la puissance des grands, abaissée et contenue par l'administration despotique et vigoureuse du cardinal de Richelieu, cherchoit encore à lutter contre l'autorité, mais à l'esprit de faction on avoit substitué l'esprit d'intrigue.

L'intrigue n'étoit pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle tenoit à des mœurs plus fortes, et

s'exerçoit sur des objets plus importants. On i
ployoit à se rendre nécessaire ou redoutab
aujourd'hui elle se borne à flatter et à plaire.
donnoit de l'activité à l'esprit, au courage,
talents, aux vertus même; elle n'exige au
d'hui que de la souplesse et de la patience.
but avoit quelque chose de noble et d'impose
c'étoit la domination et la puissance; aujourd'
petite dans ses vues comme dans ses moyens,
vanité et la fortune en sont le mobile et le ter
Elle tendoit à unir les hommes; aujourd'hui
les isole. Plus dangereuse alors, elle embar
soit l'administration et arrêtoit les progrès
bon gouvernement; aujourd'hui, favorisa
l'autorité, elle ne fait que rapetisser les âm
avilir les mœurs. Alors, comme aujourd'hui,
femmes en étoient les principaux instrum
mais l'amour, ou ce qu'on honoroit de ce n
avoit une sorte d'éclat qui en impose encore
s'ennoblissoit un peu en se mêlant aux gra
intérêts de l'ambition; au lieu que la galan
de nos jours, dégradée elle-même par les
intérêts auxquels elle s'associe, dégrade et
bition et les ambitieux.

L'esprit de faction se ranima à la mort de R
chelieu. La minorité de Louis XIV parut
grands un moment favorable pour reprend
quelque influence sur les affaires publiques.
de la Rochefoucauld fut entraîné par le mou
ment général, et des intérêts de galanterie
coururent à l'engager dans la guerre de la Fro
guerre ridicule, parce qu'elle se faisoit sans
jet, sans plan et sans chef, et qu'elle n'

mobile que l'inquiétude de quelques hom-
plus intrigants qu'ambitieux, fatigués seu-
nt de l'inaction et de l'obéissance.

étoit alors l'amant de la duchesse de Lon-
ille. On sait qu'ayant été blessé au com-
le Saint-Antoine, d'un coup de mousquet
ui fit perdre quelque temps la vue, il s'ap-
a ces deux vers connus de la tragédie d'*Al-
ée* de Duryer :

ır mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

ɔrsqu'il se brouilla ensuite avec madame de
gueville, il parodia ainsi ces vers :

ır ce cœur inconstant, qu'enfin je connois mieux,
i fait la guerre aux rois; j'en ai perdu les yeux.

n voit, par la vie du duc de la Rochefou-
l, qu'il s'engageoit aisément dans une intri-
, mais que bientôt il montroit pour en sortir
nt d'impatience qu'il en avoit mis à y entrer.
t ce que lui reproche le cardinal de Retz, et
ı'il attribue à une irrésolution naturelle qu'il
ıit comment expliquer.

est aisé, ce me semble, de trouver dans le
ctère de M. de la Rochefoucauld une cause
vraisemblable de cette conduite. Avec sa
ɛur naturelle, sa facilité de mœurs, son
pour la galanterie, il lui étoit difficile de ne
entrer dans quelque parti, au milieu d'une
r où tout étoit parti, et où l'on ne pouvoit
ɛr neutre sans être au moins accusé de foi-

blesse. Mais, avec cette raison supérieure, cette probité sévère, cet esprit juste, conciliant et observateur, que ses contemporains ont reconnus en lui, comment eût-il pu s'accommoder longtemps de ces intrigues où le bien public n'étoit tout au plus qu'un prétexte; où chaque individu ne portoit que ses passions et ses vues particulières, sans aucun but d'utilité générale; où les affaires les plus graves se traitoient sans décence et sans principes; où les plus grands intérêts étoient sans cesse sacrifiés aux plus petits motifs; qui étoient enfin le scandale de la raison comme du gouvernement ?

L'esprit de parti tient à la nature des gouvernements libres: il peut s'y concilier avec la vertu et le véritable patriotisme. Dans une monarchie, il ne peut être suscité que par un sentiment d'indépendance, ou par des vues d'ambition personnelle, également incompatibles avec un bon gouvernement; il y corrompt le germe de toutes les vertus, quoiqu'il puisse y mettre en activité des qualités brillantes qui ressemblent à des vertus.

C'est ce que M. de la Rochefoucauld ne pouvoit manquer de sentir. Ainsi, quoiqu'il eût été une partie de sa vie engagé dans les intrigues de parti, où sa facilité et ses liaisons sembloient l'entretenir malgré lui, on voit que son caractère le ramenoit à la vie privée, où il se fixa enfin, et où il sut jouir des charmes de l'amitié et des plaisirs de l'esprit.

On connoît la tendre amitié qui l'unit jusqu'à la fin de sa vie à madame de La Fayette. Les Lettres de madame de Sévigné nous apprennent

que sa maison étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour et à la ville par le nom, l'esprit, les talents et la politesse. C'est au milieu de cette société choisie qu'il composa ses *Mémoires* et ses *Réflexions morales*.

Ses Mémoires sont écrits avec une élégance noble et un grand air de sincérité ; mais les événements qui en font le sujet ont beaucoup perdu de l'intérêt qu'ils avoient alors. Bayle (1) va trop loin, sans doute, en donnant la préférence à ces Mémoires sur les Commentaires de César ; la postérité en a jugé autrement. Nous nous en tiendrons à ce mot de M. de Voltaire, dans la notice des écrivains du siècle de Louis XIV : *Les Mémoires du duc de la Rochefoucauld sont lus, et l'on sait par cœur ses pensées.* C'est en effet le livre des PENSÉES qui a fait la réputation de M. de la Rochefoucauld. Nous ne le louerons qu'en citant encore M. de Voltaire : quels éloges pourroient avoir plus de grâce et d'autorité ? « Un » des ouvrages, dit ce grand homme (2), qui » contribuèrent le plus à former le goût de la na- » tion, et à lui donner un esprit de justesse et de » précision, fut le recueil des *Maximes de François, duc de la Rochefoucauld*. Quoiqu'il n'y » ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est » que *l'amour-propre est le mobile de tout*, ce- » pendant cette pensée se présente sous tant d'as- » pects variés, qu'elle est presque toujours pi- » quante ; c'est moins un livre que des matériaux

(1) *Dictionnaire critique*, art. CÉSAR.
(2) *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXII, *des Beaux-Arts*.

La goutte le tourmenta pendant les dernières années de sa vie, et le fit périr dans des douleurs intolérables. Madame de Sévigné, qu'on ne peut se lasser de relire et de citer, peint d'une manière touchante les derniers moments de cet homme célèbre : « Son état, dit-elle, est une chose digne » d'admiration. Il est fort bien disposé pour sa » conscience, voilà qui est fait; mais, du reste, » c'est la maladie et la mort de son voisin dont il » est question. Il n'en est pas troublé, il n'en est » pas effleuré..... Ce n'est pas inutilement qu'il » a fait des réflexions toute sa vie; il s'est ap- » proché de telle sorte de ces derniers moments, » qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange pour » lui. »

Il mourut en 1680, laissant une famille désolée et des amis inconsolables.

Il avoit reçu de ses ancêtres un nom illustre; il l'a transmis avec un nouvel éclat à des descendants dignes d'en accroître l'honneur. Il y a des qualités héréditaires dans certaines familles. Le goût des lettres semble s'être perpétué dans la maison de la Rochefoucauld, avec toutes les vertus des mœurs anciennes unies à celles des temps plus éclairés.

Charles-Quint, à son voyage en France, fut reçu, en 1539, dans le château de Verteuil, par l'aïeule du duc de la Rochefoucauld. En quittant ce château, l'empereur déclara, suivant les paroles d'un historien contemporain, *n'avoir jamais entré en maison qui mieux sentît sa grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là.* Un successeur de Charles-Quint auroit pu faire la

même observation chez les descendants de l'auteur des *Maximes*.

Si la véritable grandeur de la noblesse consistoit à donner à tous les citoyens l'exemple du patriotisme; à joindre la simplicité à la dignité dans les mœurs; à ne faire usage du crédit, de la fortune, de l'autorité même que donne la vertu, que pour faire le bien, l'encourager et le défendre; à honorer le mérite dans tous les genres et à le servir avec zèle; à ne solliciter les honneurs que par les services et les talents; à vivre dans ses terres pour y exciter le travail et l'industrie, pour protéger ses vassaux contre les vexations, pour les secourir contre le malheur et l'indigence, les grands vraiment dignes de ce nom seroient fort rares, sans doute; mais nous pourrions encore en offrir des modèles.

SUARD.

La goutte le tourmenta pendant les derni
années de sa vie, et le fit périr dans des dou
intolérables. Madame de Sévigné, qu'on ne
se lasser de relire et de citer, peint d'une ma
touchante les derniers moments de cet homm
lèbre : « Son état, dit-elle, est une chose
» d'admiration. Il est fort bien disposé pe
» conscience, voilà qui est fait; mais, du r
» c'est la maladie et la mort de son voisin d
» est question. Il n'en est pas troublé, il n'e
» pas effleuré..... Ce n'est pas inutilement
» a fait des réflexions toute sa vie; il s'est
» proché de telle sorte de ces derniers mome
» qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange p
» lui. »

Il mourut en 1680, laissant une famille
lée et des amis inconsolables.

Il avoit reçu de ses ancêtres un nom ill
il l'a transmis avec un nouvel éclat à des des
dants dignes d'en accroître l'honneur. Il y a
qualités héréditaires dans certaines familles.
goût des lettres semble s'être perpétué dans
maison de la Rochefoucauld, avec toutes les v
tus des mœurs anciennes unies à celles des te
plus éclairés.

Charles-Quint, à son voyage en France,
reçu, en 1539, dans le château de Verteuil,
l'aïeule du duc de la Rochefoucauld. En quit
ce château, l'empereur déclara, suivant les
roles d'un historien contemporain, *n'avoir jam*
entré en maison qui mieux sentît sa gra
vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là.
successeur de Charles-Quint auroit pu fair

ıe observation chez les descendants de l'au-
des *Maximes*.
i la véritable grandeur de la noblesse consis-
ı donner à tous les citoyens l'exemple du pa-
isme; à joindre la simplicité à la dignité dans
ıœurs; à ne faire usage du crédit, de la for-
, de l'autorité même que donne la vertu,
pour faire le bien, l'encourager et le défen-
à honorer le mérite dans tous les genres et à
rvir avec zèle; à ne solliciter les honneurs
par les services et les talents; à vivre dans
erres pour y exciter le travail et l'industrie,
protéger ses vassaux contre les vexations,
les secourir contre le malheur et l'indigence,
grands vraiment dignes de ce nom seroient
rares, sans doute; mais nous pourrions en-
en offrir des modèles.

SUARD.

quelque intérêt pour ses confrères les amateurs la faisait imprimer ou réimprimer à quelques ex plaires, et quelquefois dans les mêmes caract gothiques que l'ancienne édition; il faisait prec la réimpression d'une petite notice où il ne d que l'essentiel, où il ne criait jamais à la décou te, et qu'il ne signait que de ses simples initi (G. D.). Un grand nombre de ces réimpressi qui sont dans les bibliothèques des curieux, été *procurées*, comme on disait autrefois, par soins de M. Duplessis, à Lyon, à Caen, à Do ou à Chartres pendant les séjours qu'il y fais chaque année au sein de sa famille. Je cite dans ce nombre : *les Faintises du Monde* Pierre Gringore ; *l'Advocat des Dames de Pa ris*, etc.; *le Doctrinal des nouveaux Mari Doctrinal des nouvelles Mariées ; le Miroir d Femmes vertueuses*, etc., etc. : ces petits livr renouvelés du gothique qui se trouvaient il y quelques années chez le libraire Silvestre.

Mais l'ouvrage dans lequel M. Duplessis a plus montré sa complète connaissance des livr est la *Bibliographie parémiologique* ou *Ét bibliographiques et littéraires* sur les ouvra et opuscules spécialement consacrés aux Pro *bes* dans toutes les langues (1847). On peut di qu'il y a épuisé la matière. Il y prend le mot d proverbe dans tous les sens, dans celui que l donnait Sancho Pança, comme dans celui que M ont donné les Carmontelle et les Théodore Le clercq. Proverbes français, italiens, allemands anglais, y comparaissent tour à tour. De petites dissertations, des citations faites avec goût, de

notules agréables y recouvrent la sécheresse du genre bibliographique et viennent égayer la nomenclature. M. Duplessis était de l'école de Ménage et de La Monnoie en érudition.

Comme les hommes d'antique science, de goûts studieux et innocents, il se passait quelquefois sa belle humeur plume en main. Les doctes du seizième siècle, les Etienne Pasquier et autres, n'ont-ils pas eu ainsi leurs gaîtés et leurs jeunesses? M. Duplessis, pour obliger un éditeur de sa connaissance, a mis la main à quantité de petits recueils très bien faits, très agréablement assortis et honnêtement récréatifs, publiés la plupart sous le pseudonyme d'*Hilaire le Gai*. — Il préparait dans les derniers temps une édition des *Pensées* de La Rochefoucauld, qui doit paraître chez le libraire Jannet (celle-ci même).

C'est de près et dans l'intimité de chaque jour que l'on pouvait le mieux apprécier le genre de mérite et d'utilité littéraire de M. Duplessis; il a lui-même cité ce mot d'un savant étranger : « La connaissance des livres abrége de moitié le chemin de la science, et c'est déjà être très avancé en érudition que de connaître exactement les ouvrages qui la donnent. » M. Duplessis savait tous les chemins de la littérature en chaque matière, et était toujours prêt à les indiquer. Il s'était amusé à traduire un petit Discours latin prononcé dans l'Assemblée générale de Sorbonne le 23 décembre 1780 par l'abbé Cotton des Houssayes, bibliothécaire de la maison, et où toutes les qualités et les devoirs du parfait Bibliothécaire sont exposés avec élégance et candeur (Techener, 1839).

« L'auteur de ce petit chef-d'œuvre presque in
nu, disait M. Duplessis, n'est guère connu lui-m
que des littérateurs de profession. C'est qu'il a
tenait à cette race, totalement éteinte aujourd
de savants modestes et laborieux qui cultiven
science pour elle-même et qui trouvent plu
charme à orner et à fortifier leur intelligence
le silence du cabinet, que de satisfaction à m
l'univers dans la confidence de leurs moindres
vaux ou de leurs plus insignifiantes découverte
Cette race n'était pas aussi totalement éteinte
le croyait, puisqu'il traçait là, sans y songer,
propre portrait. Ceux qui, les après-midi, ava
le plaisir de le rencontrer d'habitude dans le
tit cabinet où se réunissent chez M. Potier,
ques amateurs de vieux livres, et où l'on cau
d'un Elzévir ou d'un Vérard, d'un classique
d'un conteur, ceux-là ont pu vérifier chaque
l'étendue de ses connaissances, la certitude de
informations, sa politesse discrète, affectueuse
communicative. Ces liaisons, commencées a
lui par le goût commun des livres, finissai
bientôt par une douce et essentielle amitié.

SAINTE-BEUVE.

TABLE DES MATIÈRES.

a Rochefoucauld, par Sainte-Beuve. j
Portrait du duc de La Rarochefoucauld fait par lui-même. 1
Préface de la 5e édit. (1678). 9
exions morales. 11
s et variantes. 133
exions diverses du duc de La Rochefouauld. 205

PRÉLIMINAIRES DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

s au lecteur. 235
cours sur les Réflexions ou Sentences et Maximes morales. 239

ısées supprimées. 253
pplément tiré de l'édition de 1693. 275
ble alphabétique des Maximes. 283

APPENDICE.

Lettre d'une dame à La Rochefoucauld.
Fables de La Fontaine.
Lettre du chevalier de Méré.
Notice sur La Rochefoucauld, par Suard.
Notice sur M. Duplessis, par Sainte-Beuve.

CATALOGUE

DE LA

LIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

ET DES AUTRES OUVRAGES

DU FONDS DE P. JANNET

PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

Rue de Richelieu, 15

—

1er mars 1856

Préliminaires.
Théologie, Morale.
Beaux-Arts.
Poésie.
Théâtre.
Romans et Contes.
Facéties.
Histoire.
Polygraphes et Mélanges.
Ouvrages de différents formats.
Courrier de la librairie.
Le Blanc, Maurepas.
Muse historique.
Library of old authors.

AVERTISSEMENT.

Lorsque j'entrepris, il y a trois ans, la publication de la *Bibliothèque elzevirienne*, je m'étais posé ce problème :

« Publier une collection d'ouvrages d'élite, dignes de tous par leur exécution matérielle, à la portée de tous par la modicité de leur prix. »

Jusque alors, les curiosités littéraires du genre de celles qui doivent composer en grande partie la *Bibliothèque elzevirienne* n'étaient — lorsqu'on les publiait — tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires, destinés à des amateurs riches et fervents. La rareté native et le prix exorbitant de ces publications les rendaient inabordables pour le plus grand nombre des lecteurs, et particulièrement pour ceux qui lisent pour les autres : les littérateurs ne sont pas tous assez riches pour acheter des livres sans regarder au prix.

En présence du mouvement qui porte la génération actuelle vers l'étude sérieuse des mœurs, de la littérature et de l'histoire du passé, je crus faire une chose utile en vulgarisant, autant qu'il serait en mon pouvoir, les documents propres à faciliter cette étude.

Malgré ma foi dans la possibilité de créer un public nouveau pour ce genre de livres, je crus devoir faire de mon mieux pour satisfaire les goûts du public déjà existant, goûts que je partage d'ailleurs : je trouve qu'un bon texte ne perd rien à être imprimé avec un certain luxe.

Le luxe dans les livres, je l'entends à ma manière.

Peu de texte dans un grand format, sur de beau papier très blanc, brillant, glacé, satiné — mais brûlé, cassant, d'une qualité déplorable — ce n'est pas là mon fait. Le format, je le veux commode ; le papier, je le veux solide avant tout; du texte, j'en veux pour mon argent. Qu'il soit net, lisible sans fatigue, et cela me suffit.

Au point de vue des résultats — je ne parle pas des moyens — l'art d'imprimer les livres a fait peu de progrès depuis deux siècles. Les petits volumes sortis des presses des Elzevier auront long-temps encore de nombreux admirateurs. En donnant à ma collection le nom de ces imprimeurs illustres, j'ai compris l'étendue des obligations que je m'imposais. J'ai fait de mon mieux pour ne pas rester trop au dessous de mes modèles. J'ai fait fondre des caractères, graver des ornements, fabriquer du papier, modifier des presses. Les éloges que des amateurs d'une autorité considérable ont bien voulu donner à mes petits livres me prouvent que je suis dans la bonne voie. Je tâcherai d'atteindre le but.

Si le format et l'exécution matérielle de mes volumes ont trouvé des approbateurs, l'entreprise en elle-même a été bien accueillie. Le public sur lequel je comptais a répondu à mon appel; son concours m'a permis d'entreprendre la publication d'un assez grand nombre de volumes, qui sont sous presse ou en préparation.

Je ne crois pas nécessaire de donner un catalogue détaillé des ouvrages que je me propose de faire entrer dans la *Bibliothèque elzevirienne*. Il suffit de rappeler le plan général. Cette collection doit se composer : 1° d'ouvrages anciens, inédits ou rares, utiles pour l'étude des mœurs, de la littérature ou de l'histoire ; 2° des ouvrages antérieurs au XVIIIe siècle qui jouissent d'une réputation méritée. Les ouvrages postérieurs au XVIIe siècle ne seront admis que par exception.

D'ailleurs, chaque volume qui paraît jette un nouveau jour sur le plan que je me suis tracé. Ainsi j'ai publié :

Moralistes. *La Rochefoucauld*, *La Bruyère*, *le Livre du chevalier de la Tour*, qui serait mieux placé parmi les conteurs. Plus tard je donnerai *Montaigne*, *Charron*, *Vauvenargues*.

Beaux-Arts. *Memoires pour servir à l'histoire de l'Academie de peinture.* — *Le livre des peintres et graveurs.* J'ai d'autres ouvrages du même genre à faire paraître.

Poésie. *Recueil de poésies des XVe et XVIe siècles*, *Lescurel*, *Villon*, *Roger de Collerye*, *Regnier*, *Saint-Amant*, *Senecé*, *Chapelle et Bachaumont*, *Les Memoriaux de Saint-Aubin des Bois.* J'ai sous presse ou en préparation : *Recueil général des Fabliaux*, *Gerard de Rossillon*, poème provençal; plusieurs *Chansons de gestes*, entre autres *Regnault de Montauban*, en 17,000 vers; *Flore et Blanchefleur*; divers recueils importants; *Matheolus*, *Coquillart*, *Gringore*, *Clément Marot*, *Ronsard*, *Vauquelin de la Fresnaye*, *Desportes*, *Du Bellay*, *Théophile*, *le Roman de la Rose*, et quelques autres.

Théatre. Six volumes de l'*Ancien Théâtre français*, *l'Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille*, par M. J. Taschereau, pour servir de Préliminaires aux Œuvres de Corneille, en ce moment sous presse. Plus tard je donnerai les œuvres de *Molière*, *Racine*, etc.

Romans et Contes. *Melusine*, *Jean de Paris*, le *Roman bourgeois*, *Don Juan de Vargas*, *Six mois de la vie d'un jeune homme*, *Hitopadésa.* J'ai en préparation plusieurs autres romans et une suite considérable de conteurs.

Facéties. *Morlini*, *les Quinze joyes de mariage*, les *Evangiles des Quenouilles*, *la Nouvelle fabrique*

des excellents traits de verité, *les Caquets de l'Accouchée*. J'ai sous presse ou en préparation : *Rabelais*, *Tabourot*, *le Dictionnaire des Précieuses*, et beaucoup d'autres.

HISTOIRE. L'*Histoire notable de la Florida*, les *Aventures du baron de Fæneste*, les *Mémoires de la Marquise de Courcelles*, les *Mémoires de Madame de la Guette*. J'ai sous presse quelques autres relations de voyages, les *Souvenirs de Madame de Caylus*, et en préparation plusieurs ouvrages intéressants.

Paris, 1er *mars* 1856.

P. JANNET.

AVIS IMPORTANT

(du 15 février 1855)

Les volumes de la Bibliothèque elzevirienne *sont imprimés sur papier collé et très chargés d'encre : il est difficile de les relier tout de suite sans les maculer. D'un autre côté, leur couverture en papier blanc perd promptement sa fraîcheur, et on ne peut les garder long-temps brochés. J'ai pris le parti de faire couvrir ces volumes d'un élégant cartonnage en toile, à la manière anglaise, ce qui permettra aux amateurs soit de les garder toujours ainsi, soit de ne les faire relier que dans un an ou deux. A partir d'aujourd'hui, tous les volumes seront vendus cartonnés, non rognés et non coupés,* SANS AUGMENTATION DE PRIX. *Les personnes qui possèdent des volumes brochés* non coupés *pourront les échanger, sans frais, contre des volumes cartonnés ; quant aux volumes coupés, je me chargerai de les faire cartonner moyennant 75 centimes.*

BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

THÉOLOGIE.

SOUS PRESSE :

L'*Internelle Consolation*, première version françoise de l'Imitation de Jesus-Christ. Nouvelle édition, publiée par MM. L. MOLAND et Ch. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

MORALISTES.

EN VENTE.

R*éflexions, Sentences et Maximes morales* de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variantes des premières éditions et des notes nouvelles, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. 5 fr.

Les *Annotations d'un contemporain* sur les *Maximes*

de la Rochefoucauld ont été attribuées à Mme de la Fayette. Elles paraissent ici pour la première fois. Quelques unes seulement avaient été publiées par M. Martin.

Les Caractères de THÉOPHRASTE, traduits du grec, avec les *Caractères ou les mœurs de ce siècle*, par LA BRUYÈRE. Nouvelle édition collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une lettre inédite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques, par Adrien DESTAILLEUR. 2 volumes. 10 fr.

Cette édition est le fruit de plusieurs années de travail. M. Destailleur s'est attaché à reproduire avec les variantes des éditions données par l'auteur. Il a indiqué avec soin les passages des moralistes anciens et modernes qui se sont rencontrés avec La Bruyère. Il a fait assez pour que M. S. de Sacy ait pu dire : « Voilà enfin un La Bruyère auquel il ne manque rien. »

Le livre du chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles; publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole de MONTAIGLON, membre résidant de la Société des Antiquaires de France. 5 fr.

Ce livre, œuvre d'un gentilhomme du XIVe siècle, contient de précieux renseignements sur les mœurs du moyen âge. Les sentiments du chevalier sur l'éducation des filles, déduits avec une naïveté, une liberté d'expressions qui paraissent étranges aux lecteurs de notre époque, sont appuyés du récit d'aventures empruntées à la Bible, aux chroniques et aux souvenirs personnels du chevalier de la Tour, récits souvent piquants et toujours gracieux, qui assignent à son livre une place distinguée parmi les œuvres des conteurs français.

BEAUX-ARTS.

EN VENTE.

Memoires pour servir à l'Histoire de l'Academie royale de peinture et de sculpture, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par M. Anatole de MONTAIGLON. 2 volumes. 8 fr.

Ces Mémoires, que M. de Montaiglon attribue à Henri Testelin, secrétaire de l'Académie de peinture pendant plus de trente ans, contiennent une foule de renseignements précieux sur les artistes qui brillèrent en France au XVIIe siècle.

Épuisé.—Il ne reste plus que quelques exemplaires en *papier fort*, à 16 fr.

Le livre des peintres et graveurs, par Michel DE MAROLLES, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges DUPLESSIS. 1 vol. 3 fr.

Ce petit livre, curieux spécimen de l'incroyable versification d'un écrivain beaucoup trop fécond, a cependant un mérite : il apprendra une infinité de choses aux hommes les plus versés dans l'histoire de l'art.

POÉSIE.

EN VENTE.

Recueil de poésies françoises des [illegible] *et XVI*e *siècles*, morales, facétieuses, historiques, réunies et annotées par M. A. DE MONTAIGLON.

Tomes I et II. Chaque volume : 5 f.

Dans ce recueil figureront les pièces anonymes [illegible] quantes et devenues rares, les œuvres de poètes qui n'ont laissé que peu de vers, les pièces les plus remarquables d'écrivains féconds, mais qu'on ne peut réimprimer en entier.

Le premier volume contient :

1. Le Debat de l'homme et de la femme (par frère Guillaume Alexis).
2. Le Monologue des Nouveaulx Sotz de la jeunesse Bende.
3. Les Tenèbres de Mariage.
4. Les Ditz de maistre Aliborum, qui de tout se mesle.
5. S'ensuit le mistère de la saincte Lerme, comment elle fut apportée de Constantinople à Vendosme.
6. Les Regretz de messire Barthelemy d'Alvienne, et le Chançon de la defense des Venitiens.
7. La Patenostre des Verollez.
8. Varlet à louer à tout faire (par Christophe de Bordeaux, Parisien).
9. Chambrière à louer à tout faire (par le même).
10. S'ensuyvent les Regretz et Complainte de Nicolas Clereau, avec la mort d'iceluy (par Gilles Corrozet).
11. Dyalogue d'ung Tavernier et d'un Pyon, en françois et en latin.
12. Le Pater noster des Angloys.
13. Le Doctrinal des nouveaux mariés.

14. La piteuse desolation du monastère des Cordeliers de Maulx, mis à feu et bruslé.

15. Discours joyeux des Friponniers et Friponnières, ensemble la Confrairie desdits Friponniers et les Pardons de ladite Confrairie.

16. La vraye medecine qui guarit de tous maux et de plusieurs autres.

17. La medecine de maistre Grimache, avec plusieurs receptes et remèdes contre plusieurs et diverses maladies, toutes vrayes et approuvées.

18. La grande et triumphante monstre et bastillon de six mille Picardz, faicte à Amiens, à l'honneur et louenge de nostre sire le Roy, le XX juing mil cinq cens XXXV.

19. La Replicque des Normands contre la Chanson des Picardz.

20. Les Contenances de table.

21. Le Testament de Martin Leuther.

22. Sermon joyeulx de la vie Saint Ongnon, comment Nabuzardan, le maistre cuisinier, le fit martirer, avec les miracles qu'il faict chacun jour.

23. Les Commandements de Dieu et du Dyable.

24. La Complaincte du nouveau marié, avec le Dit de chascun, lequel marié se complainct des extenciles qui luy fault avoir à son mesnaige, et est en manière de chanson, avec la Loyauté des hommes.

25. De la Nativité de Monseigneur le Duc, filz premier de Monseigneur le Dauphin.

26. Sermon joyeulx d'un Ramonneur de cheminées.

27. Eglogue sur le retour de Bacchus, en laquelle sont introduits deux vignerons, assavoir : Colinot de Beaulne et Jaquinot d'Orleans, composé par Calvi de la Fontaine.

28. Les Ditz des bestes et aussy des oiseaulx.

29. La légende et description du Bonnet carré, avec les proprietez, composition et vertus d'icelluy.

30. Le Discours du trespas de Vert Janet.

31. Le Blason des Basquines et Vertugalles.

32. Les Souhaitz du monde.

Le second volume contient :

33. Sermon nouveau et fort joyeulx auquel est contenu tous les maulx que l'homme a en mariage. Nouvellement composé à Paris.

34 Le Doctrinal des filles à marier.

35. Nuptiaux virelays du mariage du roy d'Escosse et de

madame Magdeleine, première fille de France, ensem une ballade de l'apparition des trois deesses, avec le b-zon de la cosse en laquelle a tousjours germiné la le fleur de lys. Faict par Jean Leblond, sieur de Branville.

36. La Loyaulté des femmes, avec les Neuf preux de go mandise et aussi une bonne recepte pour guerir les yvrong

37. Les moyens d'eviter merencolie, soy conduire et ec-chir en tous estatz par l'ordonnance de Raison, comp nouvellement par Dadouville.

38. Le Courroux de la Mort contre les Angloys, dom proesse et couraige aux François.

39. La Pronostication des anciens laboureurs.

40. Les sept marchans de Naples, c'est assavoir : l'a venturier, le religieux, l'escolier, l'aveugle, le village le marchant et le bragart.

41. S'ensuit le Sermon fort joyeux de saint Raisin.

42. La Complainte de Nostre-Dame, tenant son chier f entre ses bras, descendu de la croix.

43. Les droits nouveaulx establis sur les femmes.

44. S'ensuyt le Doctrinal des bons serviteurs.

45. S'ensuyt ung Sermon fort joyeulx pour l'entrée à table.

46. La Complaincte de Monsieur le Cul contre les inve-teurs des vertugalles.

47. La Prinse de Pavie par Monsieur d'Anguien, accom-paigné du duc d'Urbin et plusieurs capitaines envoyez p le Pape.

48. La Boutique des usuriers, avec le recouvrement abondance des vins, composé par M. Claude Mermet, m-taire de Sainct-Rambert en Savoye, 1574.

49. Bigorne qui mange tous les hommes qui font le com-mandement de leurs femmes.

— Note sur Bigorne et sur Chicheface.

50. La Remembrance et la Mort.

51. Le Blason des barbes de maintenant, chose tr joyeuse et recreative.

52. La Reformation des tavernes et destruction de Gor-mandise, en forme de dialogue.

53. La Plaincte du Commun contre les boulengers et c brouillons taverniers ou cabaretiers et autres, avec la De-esperance des usuriers.

54. La Doctrine du père au fils.

55. Monologue nouveau et fort joyeulx de la Chambrière desproveue du mal d'amours.

56. La Folye des Angloys, composée par Me L. D.

57. Apologie des Chambrières qui ont perdu leur mariage à la blancque.

58. L'Heur et guain d'une Chambrière qui a mis son mariage à la blanque pour soy marier, repliquant à celles qui y ont le leur perdu.

59. Le Banquet des chambrières fait aux Estuves le jeudy gras, 1541.

60. Prosa cleri parisiensis ad ducem de Mena, post cædem regis Henrici III. — Prose du clergé de Paris addressée au duc de Mayne après le meurtre du roy Henry III, traduite en françois par Pierre Pighenat, curé de Saint-Nicollas-des-Champs, 1589.

61. Le Debat de la Vigne et du Laboureur.

62. La Vie de saint Harenc, glorieux martir, et comment il fut pesché en la mer et porté à Dieppe.

Le tome III paraîtra dans les premiers jours de mars. La Collection formera quatre ou cinq volumes.

Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de LESCUREL, poète françois du XIVe siècle, publiés d'après le manuscrit unique, par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 2 fr.

Dans sa préface, l'éditeur s'est attaché à faire ressortir l'importance de ces poésies, d'ailleurs très remarquables, comme spécimen de la langue du XIVe siècle, « langue plus claire, plus intelligible, plus voisine « de notre langue actuelle que celle de bien des œuvres « postérieures. »

Œuvres complètes de François VILLON. Nouvelle édition, revue, corrigée et mise en ordre, avec des notes historiques et littéraires, par P. L.-JACOB, bibliophile. 1 vol. 5 fr.

Œuvres complètes de ROGER DE COLLERYE. Edition revue et annotée par M. Charles D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Roger de Collerye, poète du commencement du XVIe siècle « a créé un type national, un type cher à « l'esprit français, celui qui représente le mieux cet

« esprit dans son état de calme et joyeux bien.
« créé le type de *Roger Bontemps*, ou plutôt il s'est
« carné dans ce type. »

Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'
baye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretag
1 vol.

Pièce en vers, publiée par M. Francisque-Mi
Quoique datée du XIIe siècle, elle est réellement
XVIIe. C'est le résultat d'une de ces supercheries
s'est parfois permises pour relever l'illustration de
taines familles.

OEuvres de Mathurin REGNIER, avec les co
mentaires revus et corrigés, précédées de l'H
toire de la Satire en France, pour servir
discours préliminaire, par M. VIOLLET
DUC. 1 vol. 5 f

Le travail de M. Viollet Le Duc, publié pour la pre
mière fois en 1822, a été revu et modifié par lui
la nouvelle édition. L'*Histoire de la satire* a reçu
additions.

OEuvres complètes de SAINT-AMANT, revues
annotées par Ch. L. LIVET. 2 vol. 10 f

Cette édition est le résultat d'un travail de plus
années. M. Livet a réuni dans ces deux volumes
les ouvrages de Saint-Amant, imprimés et inédits
De nombreuses notes expliquent les allusions, éclai
cissent les passages difficiles, et font connaître
nombreux personnages nommés dans ces œuvres.

OEuvres choisies de SENECÉ, revues sur les
verses éditions et sur les manuscrits origina
par M. E. CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5

OEuvres posthumes de SENECÉ, publiées d'ap
les manuscrits autographes, par M. E
CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5

OEuvres de CHAPELLE et de BACHAUMO

Nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une notice par M. TENANT DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

SOUS PRESSE :

Recueil général des Fabliaux et Contes des poètes françois, revus sur les manuscrits et annotés par M. A. DE MONTAIGLON.

Ce Recueil formera quatre volumes à 5 fr. Le premier paraîtra en mars.

Gerard de Rossillon, poème provençal, suivi d'une traduction en vers français du XIIe ou du XIIIe siècle, publié par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

Floire et Blancheflor, deux textes différents, publiés et annotés par M. Edelestand DU MÉRIL. 1 vol. 5 fr.

Le livre de Matheolus. — Le Rebours de Matheolus. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de Pierre GRINGORE, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles D'HÉRICAULT. 4 vol. 20 fr.

Œuvres complètes de RONSARD, avec variantes et notes. 6 volumes.

Les Tragiques et autres poésies de Theodore-Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition annotée par M. Ludovic LALANNE. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de THÉOPHILE, revues et annotées par M. ALLEAUME. 2 vol. 10 fr.

THÉATRE.

EN VENTE :

Ancien théâtre françois, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements. Tomes I à VI. Chaque vol.

Les trois premiers volumes sont la reproduction du recueil unique conservé au Musée Britannique, à Londres, contenant 64 pièces dont voici les titres :

Tome I.

1. Le Conseil du Nouveau marié, à deux personnages, c'est assavoir : le Mary et le Docteur.

2. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Nouveau marié qui ne peult fournir à l'appoinctement de sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : le Nouveau Marié, la Femme, la Mère et le Père.

3. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de l'Obstination des femmes, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Mari et la Femme.

4. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Cuvier, à troys personnages, c'est assavoir : Jaquinot, sa Femme et la Mère de sa femme.

5. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnages, c'est assavoir : Jolyet, la Femme et le Père.

6. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, des Femmes qui font refondre leurs maris, c'est assavoir : Thibault, Collin, Jennette, Pernette et le Fondeur.

7. Farce nouvelle et fort joyeuse du Pect, à quatre personnages, c'est assavoir : Hubert, la Femme, le Juge et le Procureur.

8. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, des Femmes qui demandent les arrerages de leurs maris, et les font aliéger par *nisi*, à cinq personnages, c'est assavoir : le Mary, la Dame, la Chambrière et le Voysin.

9. Farce nouvelle d'ung Mary jaloux qui veult esprouver sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : Colinet, la Tante, le Mary et sa Femme.

10. Farce moralisée, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Hommes et leurs deux Femmes, dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul.

11. Farce nouvelle et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme, le Badin qui se loue et l'Amoureux.

12. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Pernet qui va au vin, à troys personnaiges, c'est assavoir : Pernet, sa Femme et l'Amoureux.

13. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, d'un Amoureux, à quatre personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Femme, l'Amoureux et le Médecin.

14. Colin qui loue et despite Dieu en ung moment à cause de sa femme, à troys personnages, c'est assavoir : Colin, sa Femme et l'Amant.

15. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Gentilhomme, Lison, Naudet, la Damoyselle.

16. Farce nouvelle à troys personnages, c'est assavoir : le Badin, la Femme et la Chambrière.

17. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jeninot qui fist un roy de son chat, par faulte d'autre compagnon, en criant : Le roy boit ! et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Mary, la Femme et Jeninot.

18. Farce nouvelle de frère Guillebert, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : Frère Guillebert, l'Homme vieil, sa Femme jeune, la Commère.

19. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Guillerme qui mangea les figues du curé, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Curé, Guillerme, le Voysin et sa Femme.

20. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jenin filz de rien, à quatre personnaiges, c'est assavoir : la Mère et Jenin, son fils, le Prestre et ung Devin.

21. La Confession Margot, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Curé et Margot.

22. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de George le Veau, à quatre personnaiges, c'est assavoir : George le Veau, sa Femme, le Curé et son Clerc.

TOME II.

23. Sermon joyeux de bien boire, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Prescheur et le Cuysinier.

24. Farce nouvelle, très bonne et très joyeuse, de la Resurrection de Jenin-Landoré, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Jenin, sa Femme, le Curé et le Clerc.

25. Farce nouvelle, fort joyeuse, du Pont aux Asnes, à quatre personnages, c'est assavoir : Le Mary, la Femme, Messire *Domine de* et le Boscheron.

26. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnages, d'un Pardonneur, d'un Triacleur et d'une Tavernière, c'est assavoir : le Triacleur, le Pardonneur et la Tavernière.

27. Farce nouvelle du Pasté et de la Tarte, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Coquins, le Paticier et sa Femme.

28. Farce nouvelle de Mahuet, badin, natif de Baignolet, qui va à Paris au marché pour vendre ses œufz et sa crème, et ne les veult donner sinon au pris du marché, et est à quatre personnages, c'est assavoir : Mahuet, sa Mère, Gaultier et la Femme.

29. Farce nouvelle et fort joyeuse des Femmes qui font escurer leurs chaulderons et deffendent que on ne mette la pièce auprès du trou, à troys personnages, c'est assavoir : la première Femme, la seconde et le Maignen.

30. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnages, d'un Chauldronnier, c'est assavoir : l'Homme, la Femme et le Chauldronnier.

31. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnaiges, c'est assavoir : le Chaulderonnier, le Savetier et le Tavernier.

32. Farce joyeuse, très bonne et recreative pour rire, du Savetier, à troys personnaiges, c'est assavoir : Audin, savetier ; Audette, sa Femme, et le Curé.

33. Farce nouvelle d'ung Savetier nommé Calbain, fort joyeuse, lequel se maria à une savetière, à troys personnaiges, c'est assavoir : Calbain, la Femme et le Galland.

34. Farce nouvelle, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Cousturier, Esopet, le Gentilhomme et la Chambrière.

35. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnaiges, c'est assavoir : Maistre Mimin le Gouteux, son varlet Richard le Pelé, sourd, et le Chaussetier.

36. Farce nouvelle d'ung Ramoneur de cheminées, fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Ramoneur, le Varlet, la Femme et la Voysine.

37. Sermon joyeux et de grande value
A tous les foulx qui sont dessoubz la nue,
Pour leur monstrer à saiges devenir,
Moyennant ce que, le temps advenir,
Tous sotz tiendront mon conseil et doctrine,
Puis congnoistront clerement, sans urine,
Que le monde pour sages les tiendra
Quand ils auront de quoy : notez cela.

38. Sottie nouvelle, à six personnaiges, c'est assavoir : le Roy des Sotz, Triboulet, Mitouflet, Sottinet, Coquibus, Guippelin.

39. Sottie nouvelle, à cinq personnages, des Trompeurs, c'est assavoir : Sottie, Teste Verte, Fine Mine, Chascun et le Temps.

40. Farce nouvelle, très bonne, de Folle Bobance, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Folle Bobance, le premier Fol, gentilhomme; le second Fol, marchant, et le tiers Fol, laboureux.

41. Farce joyeuse, très bonne, à deux personnaiges, du Gaudisseur qui se vante de ses faictz, et ung Sot qui lui respond au contraire, c'est assavoir : le Gaudisseur et le Sot.

42. Farce nouvelle, très bonne et fort recreative pour rire, des cris de Paris, à troys personnaiges, c'est assavoir : le premier Gallant, le second Gallant et le Sot.

43. Farce nouvelle du Franc Archier de Baignolet.

44. Farce joyeuse de Maistre Mimin, à six personnaiges, c'est assavoir : le Maistre d'escolle; Maistre Mimin, estudiant; Raulet, son père; Lubine, sa mère; Raoul Machue, et la Bru Maistre Mimin.

45. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, de Pernet qui va à l'escolle, c'est assavoir : Pernet, la Mère, le Maistre.

46. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Mère, le Filz et l'Examinateur.

47. Farce nouvelle de Colin, filz de Thevot le Maire, qui vient de Naples et amène ung Turc prisonnier, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Thevot le Mère, Colin son filz, la Femme, le Pelerin.

48. Farce nouvelle, à trois personnaiges, c'est assavoir: Tout Mesnaige, Besogne faicte, la Chamberière qui est malade de plusieurs maladies, comme vous verrez ci dedans, et le Fol qui faict du medecin pour la guarir.

49. Le Debat de la Nourrice et de la Chamberière, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Nourrisse, la Chamberière, Johannes.

50. Farce nouvelle des Chamberières qui vont à la messe de cinq heures pour avoir de l'eaue beniste, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Domine Johannes, Trousse-queue, la Nourrice et Saupiquet.

Tome III.

51. Moralité nouvelle des Enfans de Maintenant, qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir Luxures, dont l'ung viest à Honte, et de Honte à Desespoir, et de Desespoir au gibet de Perdition, et l'aultre se convertist à bien faire. Et est à treize personnages, c'est assavoir : le Fol, Maintenant, Mignotte, Bon Advis, Instruction, Finet, premier enfant; Malduict, second enfant ; Discipline, Jabien, Luxure, Honte, Desespoir, Perdition.

52. Moralité nouvelle, contenant

Comment Envie, au temps de Maintenant,
Fait que les Frères que Bon Amour assemble
Sont ennemys et ont discord ensemble,
Dont les parens souffrent maint desplaisir,
Au lieu d'avoir de leurs enfans plaisir.
Mais à la fin Remort de conscience,
Vueillant user de son art et science,
Les fait renger en paix et union
Et tout leur temps vivre en communion.

A neuf personnaiges, c'est assavoir : le Preco, le Père, la Mère, le premier Filz, le second Filz, le tiers Filz, Amour fraternel, Envie, et Remort de conscience.

53. Moralité nouvelle d'ung Empereur qui tua son nepveu qui avoit prins une fille à force ; et comment, ledict Empereur estant au lict de la mort, la sainte Hostie luy fut apportée miraculeusement. Et est à dix personnaiges, c'est assavoir : l'Empereur, le Chappelain, le Duc, le Conte, le Nepveu de l'Empereur, l'Escuyer, Bertaut et Guillot, serviteurs du Nepveu ; la Fille violée, la Mère de la Fille, avec la sainte Hostie qui se présenta à l'Empereur.

54. Moralité ou histoire rommaine d'une Femme qui avoit voulu trahir la cité de Romme, et comment sa Fille la nourrit six sepmaines de son lait en prison, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Oracius, Valerius, le Sergent, la Mère et la Fille.

55. Farce nouvelle, fort joyeuse et morale, à quatre personnaiges, c'ést assavoir : Bien Mondain, Honneur spirituel, Pouvoir Temporel et la Femme.

56. Farce nouvelle, très bonne, morale et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Tout, Rien et Chascun.

57. Bergerie nouvelle, fort joyeuse et morale, de Mieulx que devant, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Mieulx que devant, Plats Pays, Peuple pensif et la Bergière.

58. Farce nouvelle moralisée des Gens Nouveaulx qui mangent le monde et le logent de mal en pire, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le premier Nouveau, le second Nouveau, le tiers Nouveau et le Monde.

59. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Marchandise et Mestier, Pou d'Acquest, le Temps qui court et Grosse Despense.

60. La vie et l'histoire du Maulvais Riche, à traize personnaiges, c'est assavoir : le Maulvais Riche, la Femme du Maulvais Riche, le Ladre, le Prescheur, Trotemenu, Tripet, cuisinier; Dieu le Père, Raphaël, Abraham, Lucifer, Sathan, Rahouart, Agrappart.

61. Farce nouvelle des Cinq Sens de l'Homme, moralisée et fort joyeuse pour rire et recréative, et est à sept personnaiges, c'est assavoir : l'Homme, la Bouche, les Mains, les Yeulx, les Piedz, l'Ouye et le Cul.

62. Debat du Corps et de l'Ame.

63. Moralité nouvelle, très bonne et très excellente, de Charité, où est demontré les maulx qui viennent aujourd'huy au Monde par faulte de Charité, à douze personnaiges : le Monde, Charité, Jeunesse, Vieillesse, Tricherie, le Pouvre, le Religieux, la Mort, le Riche Avaricieux et son Varlet, le Bon Riche vertueux et le Fol.

64. Le Chevalier qui donna sa Femme au Dyable, à dix personnaiges, c'est assavoir : Dieu le Père, Nostre Dame, Gabriel, Raphael, le Chevalier, sa Femme, Amaury, escuyer; Anthenor, escuyer; le Pipeur et le Dyable.

Le tome IV contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les *Esbahis*, de Jacques Grevin; la *Reconnue*, de Remy Belleau. Les tomes V et VI con-

tiennent les huit premières comédies de Pierre de Larivey. La dernière pièce fera partie du tome VII, qui paraîtra en mars.

Ce recueil sera complet en dix volumes. Le dernier volume contiendra un Glossaire.

Les Comédies de Pierre de LARIVEY, Champenois. 2 vol. 20 fr.

Ces deux volumes contiennent les neuf comédies de Pierre de Larivey. C'est un tirage à part, à cent exemplaires, avec titre particulier, des tomes V et VI et de partie du tome VII de l'*Ancien théâtre français*.

Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.

Introduction aux *OEuvres complètes de Pierre* CORNEILLE, qui sont sous presse et formeront 6 vol. à 5 fr.

SOUS PRESSE :

Mystère de la Passion, par Arnoul GRÉBAN, publié d'après les manuscrits par MM. C. d'HÉRICAULT et L. MOLAND. 3 vol. 15 fr.

ROMANS ET CONTES.

EN VENTE :

Melusine, par Jehan d'Arras; nouvelle édition, publiée d'après l'édition originale de Genève, 1478, in-fol., par M. Ch. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de Jehan de Paris, publié d'après les premières éditions, et précédé d'une notice par Emile MABILLE. 1 vol. 3 fr.

Le Roman bourgeois, ouvrage comique, par Antoine FURETIÈRE. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard FOURNIER, précédée d'une Notice par M. Ch. ASSELINEAU. 1 vol. 5 fr.

Le *Roman bourgeois*, décrié au XVIIe siècle par les ennemis de l'auteur, mal réimprimé au XVIIIe, était à peine connu au XIXe. L'édition publiée par MM. Asselineau et Fournier a révélé à nos contemporains un des livres les plus sensés, les plus amusants, les mieux écrits du siècle de Louis XIV, le plus précieux peut-être pour l'étude des mœurs bourgeoises et littéraires à cette époque.

Six mois de la vie d'un jeune homme (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

Les Aventures de Don Juan de VARGAS, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol, sur le manuscrit inédit, par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

A tort ou à raison, on regarde généralement cet ouvrage comme un livre apocryphe, un pastiche, une imitation des romans de Le Sage et des contes de Voltaire. Ajoutons qu'on déclare l'imitation très heureuse; partant, le livre d'une lecture agréable et facile, écrit avec beaucoup d'esprit et de talent.

Hitopadésa, ou L'instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires et un Appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. Ed. LANCEREAU, membre de la Société Asiatique. 1 vol. 5 fr.

On trouve dans ce volume beaucoup de fables et de contes qui ont passé dans les littératures modernes, particulièrement dans la nôtre.

SOUS PRESSE :

Le Roman comique, par SCARRON, revu et annoté par M. Victor FOURNEL. 1 vol. 5 fr.

Les nouvelles recreations et joyeux devis de Bonaventure DES PERIERS, suivis du *Cymbalum Mundi* et des *Poesies*, le tout revu sur les éditions originales et annoté par M. Louis LACOUR. 2 vol. 10 fr.

Les Cent nouvelles nouvelles, d'après le seul manuscrit connu, récemment découvert par l'éditeur. 1 vol. 5 fr.

FACÉTIES.

EN VENTE :

MORLINI *novellæ, fabulæ et comœdia.* Editio tertia, emendata et aucta. 1 vol. 5 fr.

Ouvrage peu connu, par suite de l'extrême rareté des éditions précédentes, et précieux pour l'histoire des contes et des fables. La *Comédie* a trait à l'expédition envoyée par Louis XII à la conquête du royaume de Naples.

Les quinze Joyes de mariage. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes éditions et des notes. 1 vol. 3 fr.

Cet ouvrage si remarquable, qu'on attribue à l'auteur du *Petit Jehan de Saintré*, Antoine de la Sale, a toujours eu de nombreux admirateurs, au nombre desquels se trouvent Rabelais et Molière. Il a été imprimé plusieurs fois ; l'éditeur a reconnu l'existence de quatre

textes différents, tous plus ou moins tronqués. En s'aidant des anciennes éditions et du manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, il est parvenu à rétablir le texte tel qu'il a dû sortir de la plume de l'auteur. Les variantes recueillies à la fin du volume justifient pleinement ce travail, et les notes placées au bas des pages rendent l'intelligence du texte facile aux personnes même les moins versées dans la connaissance de notre littérature du moyen âge.

Les Evangiles des Quenouilles. Nouvelle édition, revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec Préface, Glossaire et Table analytique. 1 vol. 3 fr.

« Ceci n'est pas seulement un livre amusant : c'est « encore un des livres les plus précieux pour l'histoire « des mœurs, des opinions et des préjugés... C'est le « répertoire le plus curieux des croyances, des erreurs « et des préjugés répandus au moyen âge parmi le peu- « ple. » (*Extrait de la Préface.*)

La Nouvelle Fabrique des excellens traits de verité, par Philippe D'ALCRIPE, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan*. 1 volume. 4 fr.

Cet ouvrage, de la fin du XVIe siècle, est le type et la source de ces nombreuses histoires où l'exagération joue un si grand rôle. De ce volume viennent en droite ligne les *Facetieux devis et plaisans contes du sieur du Moulinet*, les histoires de M. de Crac et de sa famille, et les célèbres *Aventures du baron de Münchhausen*. En somme, c'est un livre fort amusant, et qui fait connaître un des côtés de l'esprit railleur de nos pères.

Recueil general des Caquets de l'Accouchée. Nouvelle édition ; revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard FOURNIER, avec une Introduction par M. LE ROUX DE LINCY. 1 vol. 5 fr.

Dans cet ouvrage, les mœurs, les usages, les abus

du premier quart du XVIIe siècle, sont passés en revue avec autant de liberté que de malice. Grâce aux notes dont cette édition est accompagnée, ce livre facétieux sera désormais un de ceux que l'on consultera avec le plus de fruit sur l'histoire du temps.

SOUS PRESSE.

Œuvres de RABELAIS, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

Le Grand Dictionnaire des Pretieuses, revu et annoté par M. C. L. LIVET. 2 vol. 10 fr.

Paraîtra en mars.

HISTOIRE.

EN VENTE :

Histoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, descrits par le capitaine LAUDONNIÈRE; à laquelle a été ajouté un *Quatrième voyage, fait par le capitaine* GOURGUES. 1 volume. 5 fr.

Epuisé. Il reste quelques exemplaires papier fort au prix de 10 fr.

Les Aventures du baron de Fœneste, par Théodore-Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie françoise. 1 vol. 5 fr.

Mémoires de la Marquise de Courcelles, écrits par elle-même, précédés d'une Notice et accompagnés de notes par M. Paul POUGIN. 1 vol. 4 fr.

Mémoires de Madame de la Guette. Edition revue et annotée par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

SOUS PRESSE :

Souvenirs de madame de Caylus. 1 vol.

Journal de Jean Georges Wille (1759-1793), publié pour la première fois, avec des notes par MM. Edmond et Jules de GONCOURT et M. G. DUPLESSIS. 2 vol. 10 fr.

POLYGRAPHES ET MÉLANGES.

EN VENTE :

Variétés historiques et littéraires, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, avec des notes par M. Edouard FOURNIER. Tomes I à IV. Le volume, 5 fr.

Le 1er volume contient :

1. Ensuit une remonstrance touchant la garde de la librairie du Roy, par Jean Gosselin, garde d'icelle librairie.

2. Le Diogène françois, ou Les facetieux discours du vray anti-dotour comique blaisois.

3. Histoires espouvantables de deux magiciens qui ont esté estranglez par le diable, dans Paris, la semaine saincte.

4. Discours faict au parlement de Dijon sur la presentation des Lettres d'abolition obtenues par Helène Gillet,

condamnée à mort pour avoir celé sa grossesse e
fruict.

5. Histoire veritable de la conversion et repen
d'une courtisane venitienne.

6. Les singeries des femmes de ce temps descouve
et particulièrement d'aucunes bourgeoises de Paris.

7. La Chasse et l'Amour, à Lysidor.

8. Dialogue fort plaisant et recreatif de deux
chands : l'un est de Paris et l'autre de Pontoise, a
que le Parisien l'avoit appelé Normand.

9. Discours prodigieux et espouvantable de troi
paignols et une Espagnolle, magiciens et sorciers, q
faisoient porter par les diables de ville en ville.

10. Histoire admirable et declin pitoyable advenu
personne d'un favory de la cour d'Espagne.

11. Examen sur l'inconnue et nouvelle caballe des
yes de la Rozée-Croix.

12. Role des presentations faictes au Grand Jour de
loquence françoise.

13. Recit veritable du grand combat arrivé sur m
aux Indes Occidentales, entre la flotte espagnole et les
vires hollandois, conduits par l'amiral Lhermite, devan
ville de Lyma, en l'année 1624.

14. Discours veritable de l'armée du très vertueux e
lustre Charles, duc de Savoye et prince de Piedmont,
tre la ville de Genève.

15. Histoire miraculeuse et admirable de la contess
Hornoc, flamande, estranglée par le diable, dans la
d'Anvers, pour n'avoir trouvé son rabat bien godronné
15 avril 1616.

16. Discours au vray des troubles naguères advenu
royaume d'Arragon.

17. Recit naïf et veritable du cruel assasinat et bru
massacre commis le 26 aoust 1652, par la Compa
des frippiers de la Tonnellerie, en la personne de
Bourgeois.

18. Les Grands Jours tenus à Paris par M. Must,
tenant du petit criminel.

19. La revolte des Passemens.

20. Ordonnance pour le faict de la police et regle
du camp.

21. Combat de Cyrano de Bergerac avec le simp
Brioché, au bout du Pont-Neuf.

. La prinse et deffaicte du capitaine Guillery.
. Le bruit qui court de l'Espousée.
. La conference des servantes de la ville de Paris.
. Le triomphe admirable observé en l'aliance de Be-
em Gabor, prince de Transilvanie, avec la princesse
rine de Brandebourg.
. La descouverture du style impudique des courtisan-
le Normandie à celles de Paris, envoyée pour estren-
de l'invention d'une courtisanne angloise.
. La Rubrique et fallace du monde.
. Plaidoyers plaisans dans une cause burlesque. . . .
. Les merveilles et les excellences du Salmigondis de
au, avec les Confitures renversées.

Le second volume contient :

Mémoire sur l'état de l'Académie françoise, remis à
XIV vers l'an 1696.
Le Miroir de contentement, baillé pour estrenne à
les gens mariez.
Le Patissier de Madrigal en Espagne, estimé estre
Carles, fils du roy Philippe.
Discours sur l'apparition et faits pretendus de l'ef-
ble Tasteur, dédié à mesdames les poissonnières, ha-
res, fruitières et autres qui se lèvent le matin d'au-
de leurs maris, par l'Angoulevent.
La Destruction du nouveau moulin à barbe.
Dissertation sur la veritable origine des moulins à
.
Les cruels et horribles tormens de Balthazar Gerard,
guignon, vray martyr, souffertz en l'execution de sa
euse et memorable mort, pour avoir tué Guillaume de
au, prince d'Orenge.
Histoire des insignes faussetez et suppositions de
cesco Fava, medecin italien.
Histoire veritable et divertissante de la naissance de
Margot et de ses aventures.
. Le caquet des poissonnières sur le departement du
t de la cour.
. La Moustache des filous arrachée, par le sieur du
ens.
. Accident merveilleux et espouvantable du desastre
é le 7 mars 1618 d'un feu inremediable lequel a bruslé
nsommé tout le Palais de Paris.
. Ordonnances generales d'amour.

14. L'Adieu du plaideur à son argent.

15. Rencontre et naufrage de trois astrologues judiciaires, Mauregard, J. Petit et P. Larivey, nouvellement arrivez en l'autre monde.

16. Discours de l'inondation arrivée au fauxbourg S.-Marcel-lez-Paris, par la rivière de Bièvre, 1625.

17. La Permission aux servantes de coucher avec leurs maistres, ensemble l'Arrest de la part de leurs maistresses.

18. La muse infortunée contre les froids amis du temps.

19. Remonstrance aux nouveaux mariez et mariées et ceux qui desirent de l'estre, ensemble pour cognoistre les humeurs des femmes.

20. Le Tocsin des filles d'amour.

21. Plaisant galimatias d'un Gascon et d'un Provençal, nommez Jacques Chagrin et Ruffin Allegret.

22. Particularitez de la conspiration et la mort du chevalier de Rohan, de la marquise de Villars, de Van den Ende, etc.

23. Cartels de deux Gascons et leurs rodomontades, avec la dissection de leur humeur espagnole.

24. Le hazard de la blanque renversé et la consolation des marchands forains.

25. Sermon du cordelier aux soldats, ensemble la responce des soldats au cordelier.

26. L'ouverture des jours gras, ou l'entretien du carnaval.

27. Histoire veritable du combat et duel assigné entre deux demoiselles sur la querelle de leurs amours.

28. L'innocence d'amour, à Lysandre.

Le tome III contient :

1. Placet des amans au roy contre les voleurs de nuit et les filoux.

2. Reponse des filoux (par Mlle de Scudery).

3. Recit veritable de l'attentat fait sur le precieux corps de N.-S. Jesus-Christ entre les mains du prestre disant la messe, le 24 mai 1649, en l'église de Sannois.

4. Histoire prodigieuse du fantome cavalier solliciteur qui s'est battu en duel le 27 janvier 1615, près Paris.

5. La chasse au vieil grognard de l'antiquité. 1622.

6. L'Onophage, ou le mangeur d'asne, histoire veritable d'un procureur qui a mangé un asne.

7. Les Regrets des filles de joie de Paris sur le subject de leur bannissement.

8. Histoire joyeuse et plaisante de M. de Basseville et d'une jeune demoiselle, fille du ministre de St-Lo, laquelle fut prise et emportée subtilement de la maison de son père.

9. L'ordre du combat de deux gentilshommes faict en la ville de Moulins, accordé par le roy nostre sire.

10. La Response des servantes aux langues calomnieuses qui ont frollé sur l'ance du panier ce caresme; avec l'advertissement des servantes bien mariées et mal pourveues à celles qui sont à marier, et prendre bien garde à eux avant que de leur mettre en mesnage.

11. Nouveau reglement general sur toutes sortes de marchandises et manufactures qui sont utiles et necessaires dans ce royaume, par de la Gomberdière.

12. Le Trebuchement de l'ivrongne, par G. Colletet.

13. Lettres nouvelles contenant le privilége et l'auctorité d'avoir deux femmes.

14. Règles, Statuts et Ordonnances de la caballe des filous reformez depuis huict jours dans Paris, ensemble leur police, estat, gouvernement, et le moyen de les cognoistre d'une lieue loing sans lunettes.

15. Privilége des Enfans Sans-Souci, qui donne lettre patente à madame la comtesse de Gosier Sallé.... pour aller et venir par tous les vignobles de France.

16. La Rencontre merveilleuse de Piedaigrette avec maistre Guillaume revenant des Champs-Elizée, avec la genealogique des coquilberts.

17. Le Ballieux des ordures du monde.

18. Discours veritable des visions advenues au premier et second jour d'aoust 1589 à la personne de l'empereur des Turcs, sultan Amurat, en la ville de Constantinople, avec les protestations qu'il a fait pour la manutention du christianisme.

19. Le Pasquil du rencontre des cocus à Fontainebleau.

20. Exemplaire punition du violement et assassinat commis par François de La Motte, lieutenant du sieur de Montestruc, en la garnison de Metz en Lorraine, à la fille d'un bourgeois de ladite ville, et executé à Paris le 5 décembre 1607.

21. Le Satyrique de la cour, 1624.

22. Les Estranges tromperies de quelques charlatans nou-

vellement arrivez à Paris, descouvertes aux despens d
plaideur, par C. F. Duppé.

23. La Pièce de cabinet, dédiée aux poètes du temps
E. Carneau).

24. Priviléges et reglemens de l'Archiconfrérie vulgai
ment dite des Cervelles emouquées ou des Ratiers.

25. Advis de Guillaume de la Porte, hotteux ès halle
la ville de Paris.

26. Les Misères de la femme mariée, où se peuvent voir
peines et tourmens qu'elle reçoit durant sa vie, mis en fo
de stances par Mme Liebault.

27. Les Priviléges et fidelitez des Chastrez, ensemble
responce aux griefs proposez en l'arrest donné contre
au profit des femmes.

28. Le Pont-Neuf frondé.

29. La Tromperie faicte à un marchand par son apprent
lequel coucha avec sa femme, qui avoit peur de tuer,
de ce qui en advint, avec le testament du martyr amoureu

30. Legat testamentaire du prince des Sots à M. C. d'A
creigne, Tullois, pour avoir descrit la defaite de deux m
hommes de pied, avec la prise de vingt-cinq enseignes, p
Monseigneur le duc de Guyse.

31. Oraison funèbre de Caresme prenant, composée p
le serviteur du roy des Melons andardois.

Le t. IV vient de paraître. Le Ve est sous presse.

SOUS PRESSE.

Œuvres complètes de Pierre de BOURDEILLES
abbé de BRANTHOMME, et d'André de BOU
DEILLES, son frère aîné, publiées pour la pr
mière fois selon le plan de l'auteur, augmen
tées de nombreux fragments inédits, et anno
tées par MM. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie
française, et Louis LACOUR, archiviste paléo
graphe.

Nota. Il a été tiré de chaque volume de la *Bibliothè*
elzevirienne quelques exemplaires sur papier fort, qui
vendent le double du prix des exemplaires ordinaires.

OUVRAGES
DE DIFFÉRENTS FORMATS.

Bibliographie lyonnaise du XVe *siècle*, par M. A. PÉRICAUD aîné. Nouv. édit. *Lyon*, imprimerie de Louis Perrin, 1851, in-8. 1re partie. 7 50
2e partie. 4 »
3e partie. 2 »

Bibliotheca scatologica, ou Catalogue raisonné des livres traitant des vertus, faits et gestes de très noble et très ingénieux Messire Luc (à Rebours), seigneur de la Chaise et autres lieux, mêmement de ses descendants et autres personnages de lui issus. Ouvrage traduit du prussien et enrichi de notes très congruantes au sujet, par trois savants *en us*. In-8. 15 »

Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, rédigé et mis en ordre par Aimé VINGTRINIER, son bibliothécaire. *Lyon*, 1853, 2 vol. gr. in-8. (18,641 articles.) 12 »

Catalogue des livres imprimés, manuscrits, estampes, dessins et cartes à jouer composant la bibliothèque de M. C. Leber, avec des notes par le collecteur. Tome IV, contenant le supplément et la table des auteurs et des livres anonymes. *Paris*, 1852, in-8, avec 6 grav. 8 »
Grand papier, fig. col. 25 »
Grand papier vélin, fig. col. 30 »

Choix de fables de La Fontaine, traduites en vers basques par J.-B. ARCHU. *La Réole*, 1848, in-8. 7 50

Chronique et hystoire faicte et composee par reverend pere en Dieu TURPIN, contenant les prouesses et faictz darmes advenuz en son temps du tres magnanime Roy Charlemaigne et de son nepveu Raouland. (*Paris*, 1835), in-4 goth. à 2 col., avec lettres initiales fleuries et tourneures. 20 »
Pap. de Hollande. 25 »

Dialogue (*Le*) *du fol et du sage*. (*Paris*, 1833), pet. in-8 goth. 9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Dialogue facetieux d'un gentilhomme françois se complaignant de l'amour, et d'un berger qui, le trouvant dans un bocage, le reconforta, parlant à luy en son patois. Le tout fort plaisant. *Metz*, 1671 (1847), in-16 oblong. 9 »

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, par Fr. Sabbathier. *Paris*, 1815, in-8. (Tome 37e et dernier.) 6 »

Dit (*Le*) *de menage*, pièce en vers du XIVe siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. Trebutien. (Paris, 1835), in-8 goth. 2 50
Pap. de Holl. 4 »

Dit (*Un*) *d'aventures*, pièce burlesque et satirique du XIIIe siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. Trebutien. (*Paris*, 1835), in-8 goth. 2 50

Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues (par Copineau). *Paris*, 1774, in-8. 4 »

Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre publique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, par Fréd. Guillaume, général de brigade. *Milan*, de l'impr royale, 1812, 3 vol. gr. in-4 et atlas de 49 planches gr. in-fol. 20 »

Histoire du Mexique, par don Alvaro Tezozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par H. Ternaux-Compans. *Paris*, 1853, 2 vol. in-8. 15 »

Lai d'Ignaurès, en vers, du XIIe siècle, par Renaut, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers, du XIIIe siècle, publiés pour la première fois par MM. Monmerqué et Francisque Michel. *Paris*, 1832, gr. in 8, pap. vél., avec dessin *fac-simile* color. 9 »
Pap. de Holl. 15 »
Pap. de Chine. 15 »

Lanternes (*Les*), histoire de l'ancien éclairage de Paris, par Edouard Fournier, suivie de la réimpression de quelques poèmes rares. (Les nouvelles lanternes, 1745. — Plaintes des filoux et écumeurs de bourses contre nosseigneurs

les réverbères, 1769. — Les ambulantes à la brune contre la dureté du temps, 1769. — Les sultanes nocturnes, 1769.) *Paris*, 1854, in-8. 2 »

ettre d'un gentilhomme portugais à un de ses amis de Lisbonne sur l'exécution d'Anne Boleyn, publiée par M. Francisque MICHEL. *Paris*, 1832, br. in-8, pap. vélin. 3 »

anuel du libraire et de l'amateur de livres, par M. Jacq.-Ch. BRUNET, quatrième édition originale. *Paris*, 1842-1844, 5 vol. in-8 à deux colonnes. 200 »

oralité de la vendition de Joseph, filz du patriarche Jacob; comment ses frères, esmeuz par envye, s'assemblèrent pour le faire mourir..... *Paris*, 1835, in-4 goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

oralité de Mundus, Caro, Demonia, à cinq personnages. — Farce des deux savetiers, à trois personnages. *Paris*, Silvestre, 1838, in-4 goth. format d'agenda. 12 »

oralité nouvelle du mauvais riche et du ladre, à douze personnages. (*Paris*, 1833,) petit in-8 goth. 9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

oralité très singulière et très bonne des blasphémateurs du nom de Dieu. (*Paris*, 1831,) pet. in-4 goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

ystère de saint Crespin et de saint Crespinien, publié pour la première fois par L. DESSALLES et P. CHABAILLE. *Paris*, 1836, gr. in-8 orné d'un *fac-simile*. 14 »
Pap. de Holl. (*fac-simile* sur VÉLIN). 30 »
Pap. de Chine. 30 »

ouveaux documents inédits ou peu connus sur Montaigne, recueillis et publiés par le Dr J.-F. PAYEN. In-8 de 68 pages, avec plusieurs *fac-simile*, gr. pap. vergé fort 3 »
Grand papier vélin, *fac-simile* sur papier du XVIe siècle. 6 »

ocuments inédits sur Montaigne, recueillis et publiés par le Dr J.-F. PAYEN. No 3. Éphémérides, lettres et autres pièces autographes et inédites de Michel de Montaigne et de sa fille Eléonore. In-8. 3 »
Tiré à 100 exemplaires.

oésies françoises de J.-G. Alione (d'Asti), composées de

1494 à 1520, avec une notice biographique et bibliographique par M. J.-C. BRUNET. *Paris*, 1836, pet. in-8 goth. orné d'un *fac-simile*. 15 »

Proverbes basques, recueillis (et publiés avec une traduction française) par ARNAULD OIHÉNART. *Bordeaux*, 1847, in-8. 10 »

Recueil de réimpressions d'opuscules rares ou curieux relatifs à l'histoire des beaux-arts en France, publié par les soins de MM. T. ARNAULDET, Paul CHÉRON, Anatole DE MONTAIGLON. In-8, papier de Hollande. (Tirage à 100 exemplaires.)

I. Ludovicus Henricus Lomenius, Briennæ comes, de pinacotheca sua. 1 50

II. Vie de François Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Evrard, peintre, et René, sculpteur, par J.-M. Papillon. 3 50

Relation des principaux évéments de la vie de Salvaing de Boissieu, premier président en la chambre des comptes de Dauphiné, suivie d'une critique de sa généalogie et précédée d'une Notice historique, par Alfred DE TERREBASSE. *Lyon*, impr. de Louis Perrin, 1850, in-8, fig. 7 »

Roman de Mahomet, en vers, du XIIIe siècle, par Alex. DU PONT, et livre de la loi au Sarrazin, en prose, du XIVe siècle, par Raymond LULLE; publiés pour la première fois et accompagnés de notes par MM. REINAUD et Francisque MICHEL. *Paris*, 1831, gr. in-8 pap. vél., avec deux *fac-simile* coloriés. 12 »

Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIIIe siècle, par GIBERT DE MONTREUIL, publié pour la première fois par M. Francisque MICHEL. *Paris*, 1834, gr. in-8 pap vél. avec trois *fac-simile* et six gravures entourées d'arabesques et tirées sur papier de Chine. 36 »

Pap. de Chine. 60 »

Roman (Le) de Robert le Diable, en vers, du XIIIe siècle, publié pour la première fois par G.-S. TRÉBUTIEN. *Paris*, 1837, pet. in-4 goth. à deux col., avec lettres tourneures et grav. en bois. 30 »

Pap. de Holl. 36 »

Pap. de Chine. 36 »

Roman du Saint-Graal, publié pour la première fois par Francisque MICHEL. *Bordeaux*, 1841, in-12. 4 »

Table des auteurs et des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. le comte de La B*** (La Bédoyère). Gr. in-8, pap. vél. 2 50

Table des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. L*** (Libri). *Paris*, 1847, in-8. 1 50

Table des prix d'adjudication des livres de M. l. m. d. R. (du Roure). *Paris*, 1848, in-8. 1 25

Trésor des origines, ou Dictionnaire grammatical raisonné de la langue française, par Ch. POUGENS. *Paris*, imprimerie royale, 1819, in-4. 6 »

Manuel-Annuaire de l'imprimerie, de la librairie et de la presse, par F. GRIMONT, avocat, s. Chef du bureau de la librairie au Ministère de l'intérieur. In-12. 4 »

Sous presse le *Manuel* pour 1856, complément de la 1re édition, avec tables analytiques de toutes les matières contenues dans les deux volumes.

COURRIER DE LA LIBRAIRIE

JOURNAL DE

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Ce Journal paraît tous les samedis. Il contient les documents officiels concernant l'imprimerie, la librairie, et tout ce qui s'y rattache, — une Chronique judiciaire, — le Catalogue, d'après les documents officiels, des livres, cartes, estampes, œuvres de musique, etc.. imprimés en France. — A titre de prime, les abonnés reçoivent le *Catalogue général de la librairie française au XIXe siècle*, par M. Paul Chéron; ouvrage exclusivement imprimé pour eux, et qui ne sera pas mis dans le commerce. Ils reçoivent en outre un *Bulletin d'annonces*, distribué gratuitement chaque semaine à 6,000 exemplaires. — Prix de l'abonnement pour un an : Paris, 20 fr.; départements, 22 fr.; Etranger, 24 fr. — Bureaux à Paris, rue Bonaparte, 8; à Leipzig chez T. O. Weigel. — Rédacteur en chef, G. Guiffrey. Gérants : P. Jannet, C. Réty.

MANUEL

DE

L'AMATEUR D'ESTAMPES

PAR M. CH. LE BLANC

OUVRAGE DESTINÉ A FAIRE SUITE AU

Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres

PAR M. J.-CH. BRUNET

Conditions de la Publication.

Le *Manuel de l'Amateur d'Estampes* sera publié en 16 livraisons composées chacune de dix feuilles, ou 160 pages gr. in-8°, à deux colonnes, imprimées sur papier vergé, avec monogrammes intercalés dans le texte. Le prix de chaque livr. est fixé à 4 fr. 50 c.; il est tiré quelques exempl. sur *papier vélin* au prix de *huit francs* la livraison.

LES 7 PREMIÈRES LIVRAISONS (**A-Laam**) SONT EN VENTE.

La 8e livraison paraîtra le 15 mars 1856, les suivantes dans un délai rapproché.

RECUEIL

DE

CHANSONS, SATIRES, ÉPIGRAMMES

Et autres poésies relatives à l'histoire des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

CONNU SOUS LE NOM DE

RECUEIL DE MAUREPAS

PUBLIÉ PAR M. ANATOLE DE MONTAIGLON

Ancien Elève de l'Ecole des Chartes
Membre résidant de la Société des Antiquaires de France.

Le **Recueil de Maurepas** sera publié en six forts volumes grand in-8° à 2 colonnes, imprimés sur beau papier vergé, en caractères neufs. Il paraîtra un volume tous les deux mois. Le prix est fixé à 25 fr. par volume, ou 150 fr. pour l'ouvrage complet. Chaque volume sera payé au moment de la livraison. Il ne sera tiré que 200 exemplaires. L'ouvrage sera mis sous presse aussitôt que cent exemplaires auront été souscrits. Les souscriptions sont reçues chez P. Jannet, éditeur, rue de Richelieu, 15, à Paris

LA MUSE HISTORIQUE

ou

RECUEIL DES LETTRES EN VERS

CONTENANT LES NOUVELLES DU TEMPS, ÉCRITES A SON ALTESSE MADEMOISELLLE DE LONGUEVILLE, DEPUIS DUCHESSE DE NEMOURS (1650 — 1665.)

Par J. LORET.

Nouvelle édition, revue sur les manuscrits et sur les éditions originales et augmentée d'une table générale des matières,

par V. ÉD. DE LA PELOUZE *et* J. RAVENEL.

Les Lettres en vers de Loret sont assurément un des ouvrages les plus curieux à consulter, une des sources les plus abondantes en précieux renseignements auxquelles il soit possible de puiser, pour quiconque veut étudier avec soin l'histoire politique ou littéraire de la France pendant la période de temps qu'embrasse cette gazette rimée. Pour seize années de la vie du grand siècle, on y trouve, en effet, outre la relation de tous les actes importants de la minorité et des premiers jours du règne de Louis XIV, le récit détaillé de ces mille petits faits divers qui préparent, qui expliquent les grands événements; qui ont passé presque inaperçus des contemporains eux-mêmes, et dont les plus pénibles et les plus minutieuses recherches n'amèneraient pas toujours l'historien à saisir la trace ailleurs. Là, toutefois, ne se borne pas le mérite de la *Muse historique*. Un certain attrait nous pousse tous, plus ou moins, à rechercher les particularités intimes de la vie des personnages que l'histoire fait poser devant nous; cette curiosité est, ici, très amplement satisfaite. Bruits de la ville, nouvelles de la cour, entrées princières, fêtes publiques, festins royaux, représentations théâtrales, bals et ballets, mystères de la ruelle et parfois de l'alcôve, Loret tient note de tout, révèle tout, décrit tout en vers abondants et faciles, spirituels et naïfs, burlesques mais pleins de bon sens, libres mais non effrontés, empreints toujours d'un profond respect pour la vérité.

Ces qualités, aujourd'hui bien reconnues, et le haut prix qu'atteignent dans les ventes publiques les exemplaires même imparfaits de la *Muse historique*, nous ont décidé à réimprimer ce livre. Les éditeurs, indépendamment de ce qu'il leur a été possible de se procurer des lettres originales imprimées, ont fort utilement consulté deux manuscrits des bibliothèques Impériale et de l'Arsenal. Un troisième, inappréciable volume relié aux armes de Fouquet et de la comtesse de Verrue, auxquels il a successivement appartenu, a été mis à leur disposition avec la plus gracieuse obligeance par son possesseur actuel, M. Grangier de la Marinière, le zélé bibliophile. Ces diverses communications, la dernière surtout, ont permis de faire disparaître presque entièrement les voiles souvent bien épais que, lors de l'impression de sa gazette, Loret a jetés, par prudence, sur un grand nombre de figures de son musée historique.

Rien n'a été négligé, sous le rapport des soins littéraires, pour que cette nouvelle édition soit digne des amateurs auxquels elle est destinée. L'exécution matérielle sera dirigée de manière à satisfaire les plus difficiles.

L'ouvrage, sous presse, se composera de 4 forts volumes grand in-8° à 2 colonnes. — Prix de chaque volume : 15 fr.